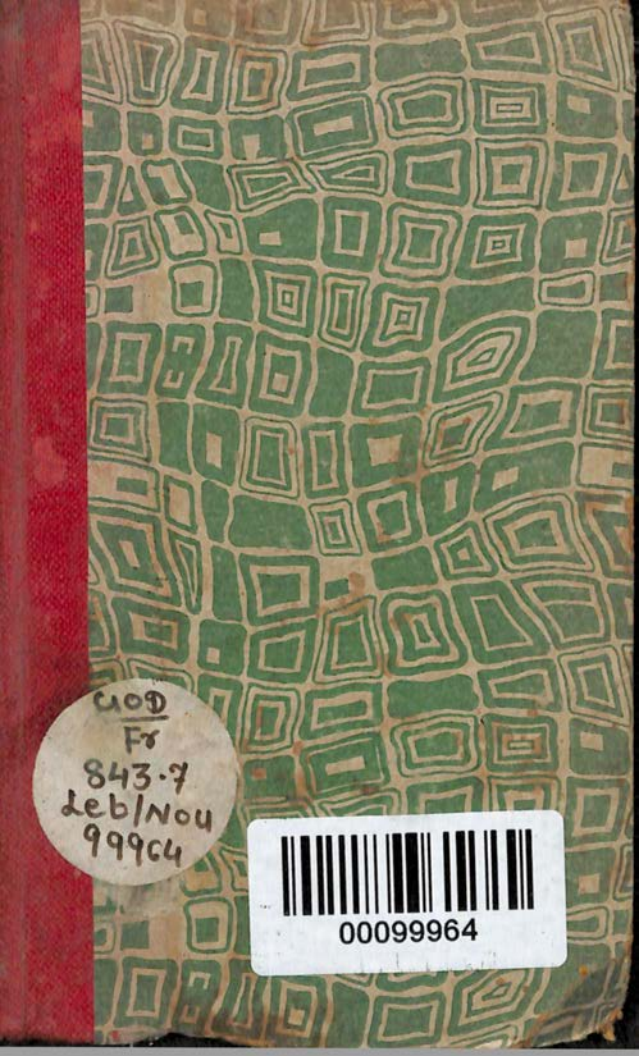
UOD
Fr
843.7
Leb/Nou
99964
00099964

THE

ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY

Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the Government of Maharashtra on 03 December, 2015

NOUS
LE SOMMES TOUS,
OU
L'ÉGOISME.

II.

NOUS

LE SOMMES TOUS,

OU

L'ÉGOÏSME,

PAR PIGAULT-LEBRUN,

Membre de la Société Philotechnique, et de celle d'Agriculture, de Commerce et des Arts de Calais.

39964

Primò mihi.

TOME DEUXIÈME.

8 0 · C · 1

A PARIS,

CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE,

Éditeur des *Œuvres de Pigault-Lebrun*,

Palais-Royal, derrière le Théâtre-Français, N°. 51.

1819.

99964

DE L'IMPRIMERIE DE J.-B. IMBERT,
RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, No. 12.

L'EGOISME.

CHAPITRE PREMIER.

Le Procès.

Tous les colonels de France ne prétendent pas à être faits maréchaux-de-camp à la première promotion, a écrit le comte à Versac. Vingt de ces messieurs avaient ouvert les ballots de drap, et n'avaient eu besoin que d'un coup d'œil pour en juger la qualité. La fourniture avait été renvoyée directement à l'excellence, avec des observations, plus ou moins justes, plus ou moins véhémentes. Le philantrope Versac n'avait pas eu besoin des conseils du comte pour prendre un parti. Il était las de la femme ; il ne devait plus de ménagemens au mari. Il manda

le fournisseur, et pour éviter les explications particulières, il rassembla les membres du conseil, au moment où Dutour allait se présenter.

Dutour entra avec cet air aisé qui annonce une sécurité parfaite. La sécurité, qui régnait sur la figure de monseigneur, formait un contraste plaisant, pour qui était au courant de cette intrigue, et messieurs les membres du conseil savaient à peu près à quoi s'en tenir là-dessus. Ils s'attendaient à une scène, dont ils se promettaient de rire avec leurs amis, puisque l'usage veut qu'on ne rie point quand on traite d'affaires d'état.

Versac fait déployer les échantillons et les pièces. Il invite Dutour à les comparer. Dutour ne daigne pas y regarder. Il répond, assez cavalièrement, qu'il sait fort bien que la conformité n'est pas de la plus grande exactitude. « J'aime les

» hommes, lui dit Versac, on le sait;
» mais on sait aussi que les intérêts de
» l'état font taire en moi les affections du
» cœur. Vous ferez, monsieur, une nou-
» velle fourniture, ou vous rendrez ce
» que vous avez reçu sur celle-ci, et vous
» paierez une indemnité pour le retard
» que vous avez causé à l'équipement des
» troupes. » Dutour prend familièrement la main de monseigneur, et le tire à l'écart. « Je ne paierai rien, lui dit-il, parce
» que je vous ai prêté ma femme, et que
» je ne prête jamais qu'à de hauts intérêts.
» — Vous dites, monsieur.... — Je dis
» que je me défendrai, si vous m'atta-
» quez, et les tribunaux et le public pro-
» nonceront. — Vous oseriez, mon-
» sieur?...—Il s'agit d'un million et demi,
» et j'ose tout en pareille circonstance. »
Dutour prend son chapeau, salue légèrement, et se retire.

Versac avait toujours cru que l'extrême

impudence ne convient pas à de simples particuliers, et celle de Dutour l'étonna. Cependant le gant était jeté, il l'avait été en plein conseil : comment rétrograder ? Toujours maître de lui, Versac discuta l'affaire avec un sang-froid apparent, et il consulta ces messieurs sur le parti qu'il convenait de prendre. Ces messieurs n'avaient rien entendu ; mais ils avaient étudié les mouvemens et le jeu de physionomie des deux interlocuteurs. Les procédés, très lestes, de Dutour, et ce qu'ils avaient remarqué, les avaient confirmés dans l'opinion qu'ils s'étaient faite des relations, un peu trop intimes, de la séduisante petite femme avec monseigneur. Il est des subordonnés qui se font un malin plaisir d'embarrasser leur chef, de lui susciter des tracasseries, quand ils peuvent le faire impunément. Ils se dédommagent ainsi des marques de déférence que leur position les oblige à

prodiguer. Le conseil prononça donc à l'unanimité que Dutour serait attaqué juridiquement, s'il refusait d'obtempérer à ce que venait de lui prescrire monseigneur, et qu'on ne lui accorderait que vingt-quatre heures pour se déterminer.

Versac, resté seul, réfléchit profondément à la position critique où son inconsidération l'avait jeté. D'Alairé a raison, pensait-il ; je n'en conviendrai jamais, mais je suis un égoïste. Cette petite femme m'a plu, et je n'ai cherché que ma satisfaction personnelle dans une affaire qui peut avoir des suites très sérieuses... Mais est-il bien sûr que Dutour ait l'impudence.... Hé, ne venons-nous pas de voir un marchand, qui, sans motif d'intérêt pécuniaire, a publié en pleine audience, à la face de tout Paris, ce que tant de maris cachent soigneusement ? Il s'agit ici de quinze cent mille francs, et pour les sauver, Dutour pourra très bien

faire ce que le marchand a fait pour rien... J'aurais dû lui parler en tête à tête, le voir venir, et me conduire d'après ses dispositions. Je l'ai fait comparaître devant le conseil, et je ne peux me dispenser de suivre la décision que j'ai été forcé de provoquer. Maudite imprudence !

« Madame, dit Dutour à sa femme, » M. de Versac est un ingrat. Croiriez-» vous qu'oubliant ce que vous avez fait » pour lui, il veut me faire perdre une » somme énorme, me ruiner, m'écraser? » Je me défendrai, parbleu, et vous m'ai-» derez à le réduire au silence. Ouvrez » votre secrétaire, s'il vous plait? — » Mon secrétaire, monsieur! — Oui, j'y » trouverai, sans doute, quelques bil-» lets, bien clairs, bien positifs. — Hé, » pourquoi aurai-je gardé cela? Vous » savez que je n'ai jamais aimé Versac; » que je n'ai eu en vue que votre fortune. » — Madame, on garde, par amour-

» propre, ce dont le cœur ne fait aucun » cas. Ouvrez votre secrétaire, vous dis- » je. — Mais, monsieur.... — Aimez- » vous mieux que je fasse sauter la ser- » rure ? »

La petite femme disait la vérité, en protestant qu'elle n'avait jamais aimé Versac. Mais elle s'était quelquefois permis, pour elle-même, ce qu'elle avait accordé à l'excellence, pour une paire de girandoles, que son mari lui avait promise, et qu'il lui avait religieusement donnée. Les billets de Versac n'étaient pas les seuls que recélât le secrétaire. Mais placée dans l'alternative de l'ouvrir, ou de le voir forcer, elle se décida pour le parti le plus doux.

Dutour savait vivre. Il ne donna pas la plus légère attention à ce qui ne venait pas de Versac; mais il mit de côté tous ses billets, et sans dire un mot à sa femme, il les lut, les médita, et nota les

phrases dont on pouvait tirer des conséquences positives. Versac n'avait rien prévu de ce qui arrivait. Mais il n'avait jamais eu d'amour pour la petite femme, et il ne s'était pas amusé à lui faire de phrases. Aucun de ces billets n'était signé; cependant ils étaient tous de sa main. On n'y trouvait pas un mot qui eût un rapport direct à la chose principale; mais l'excellence se permettait le tutoiement, et bien des gens croient cette liberté très significative.

Dutour copie littéralement ceux de ces billets qu'il juge devoir produire l'impression la plus forte. Il en adresse le duplicata à Versac, avec ces mots seulement : Votre philantropie, qui s'étend sur tout ce que vous approchez, n'est pas encore assez connue. Je la ferai paraître dans le jour le plus avantageux.

« Il faut avouer, s'écria Versac, après » avoir ouvert le paquet, que ce drôle-là

» est opiniâtre. La réputation de sa
» femme; le ridicule dont il va se cou-
» vrir, rien ne l'arrête. Il ne voit que
» lui, et il ne se voit que dans sa caisse.
» C'est un égoïste.... Réfléchissons en-
» core, et voyons jusqu'à quel point
» étaient fondées les inquiétudes aux-
» quelles je me suis livré, après avoir
» rompu le conseil. Que signifient défini-
» tivement ces billets? On en conclura
» que j'ai été bien avec madame Dutour?
» Un homme en place ne peut-il avoir de
» distractions, et l'activité de mes pour-
» suites contre le mari, ne prouvera-
» t-elle pas évidemment que cette liai-
» son était sans conséquence? Enfin si ces
» billets suffisent pour éclairer le public,
» je n'y vois pas un mot qui autorise les
» juges à prononcer contre moi.... Ah!
» le tutoiement!... Bah! la convention
» n'a-t-elle pas décrété qu'un ne fait pas
» deux? C'est le seul de ses décrets qui

» m'ait paru raisonnable, et je m'y suis
» toujours conformé. N'est-il pas ridicule
» de parler au pluriel, quand on s'adresse
» à un seul individu? Le tutoiement n'est
» pas généralement reçu, j'en conviens.
» Mais chacun a ses habitudes, et voilà
» la mienne. Que répondra-t-on à cela?»

Dès le lendemain les assignations se croisent. Versac est sommé de finir le payement de la fourniture ; Dutour est sommé de reprendre son drap et d'en livrer qui soit conforme à ses échantillons. L'un occupe une grande place et l'autre est riche ; l'attention générale va se fixer sur eux. Les avocats les plus célèbres publieront des mémoires qu'on s'arrachera. Les gens du peuple se feront froisser les côtes, pour savourer l'énergie, la clarté, la douceur qui découleront de ces bouches éloquentes. On cherchera à lire, dans les yeux des juges, de quel côté penchera la balance de Thémis, et

comme l'égalité règne dans son temple, ces belles dames, les messieurs d'un certain rang, se glisseront dans le parquet, s'y asseoiront commodément, et souriront avec finesse à des traits qu'ils n'entendront pas toujours.

Le rédacteur des causes célèbres est dans son coin; le sténographe est dans le sien. L'imprimeur attend, à la porte, le bulletin du jour; les crieurs de rues assiègent la sienne, impatiens d'entendre gémir la presse, et de vendre deux sols ce qui leur coûte deux liards. Peu leur importe qui gagne son procès, ou le perd: ils vivent de scandale et de bruit; il leur en faut. Ce sont des égoïstes.

Dutour avait réfléchi de son côté sur l'interprétation qu'un tribunal donnerait aux billets que Versac avait adressés à madame. Il n'y trouvait, définitivement, de significatif que le tutoiement, et des juges veulent des preuves positives,

comme l'avait fort bien senti Versac. Le fournisseur n'avait donc voulu qu'effrayer l'excellence, et l'amener à payer elle-même ce qu'elle était si fondée à lui demander.

L'avocat pensait tout différemment, et il avait ses raisons. Les amateurs n'accourent pas pour entendre plaider sur une question de droit. Mais un épisode galant, adroitement, éloquemment traité, attire la foule et fait la réputation de l'orateur. La femme est perdue; le mari est baffoué; mais les causes abondent chez l'avocat; et voilà ce qu'il veut. C'est un égoïste.

Celui-ci représenta à Dutour qu'il perdrait inévitablement le fond de l'affaire; qu'un homme raisonnable ne perd pas quinze cent mille francs, qu'il peut conserver; que le seul moyen à prendre pour cela était d'attaquer Versac en séduction; que le tutoiement, appuyé d'expressions

tendres, telles que *ma tendre amie*, *mon petit ange*, lui paraissait une preuve sans réplique ; que les dédommagemens accordés sont toujours dans la proportion de la fortune des parties, et que la femme d'un fournisseur doit valoir deux millions.

Dutour tremblait à la seule idée de perdre ce qu'on lui demandait. Il pouvait, en suivant les conseils de son avocat, gagner cinq cent mille francs nets sur cette affaire. Il hésitait cependant : il reste toujours au fond du cœur un sentiment de pudeur que la cupidité éteint difficilement. « Hé bien, lui dit l'avocat, » qu'est-ce au fond que le scandale que » vous redoutez ? Tout Paris ne sait-il » pas que messieurs tels, tels, tels, tels, » tels et tels sont dans le même cas que » vous? Oh! il y en a beaucoup cette » année. On en parle dans les salons, aux » spectacles, dans les promenades. Que

» vous importe, après tout, qu'on dise,
» dans une salle du Palais, ce qu'on a dit
» sans doute, mille fois dans tous nos
» cercles ? Gagnez votre procès, donnez
» à dîner, et vous serez encore un homme
» charmant. »

Dutour, homme assez superficiel, finit par trouver ces argumens sans réplique, et il fut arrêté qu'on publierait qu'ainsi que messieurs tels, tels et tels, il était.....

Versac ne fut point étonné de se voir attaqué en dédommagemens, pour avoir été au mieux avec une jolie femme : il y était préparé par ce que lui avait dit le mari dans un coin de la salle du conseil. Mais la somme demandée lui parut si ridiculement forte, qu'il commença par en rire aux éclats. Cependant les jugemens des hommes sont tellement incertains qu'il crut nécessaire de se préparer à une vigoureuse et utile défense. Il eut une longue

conférence avec son avocat, qui aimait le scandale, tout autant que celui de Dufour. « La demande de votre adversaire, » lui dit-il, est révoltante. Si vous êtes » condamné, ce qui me paraît plus » qu'invraisemblable, il faut l'être à » payer peu, et surtout il est essentiel » de mettre les rieurs de notre côté. Nous » remonterons à la naissance du fournisseur et de sa femme. Nous saurons par » quels moyens ils sont parvenus à une » fortune aussi scandaleuse. Un mémoire, » imprimé avec profusion, bien mordant » et bien gai, fera de cette affaire un » amusement de salon, et le lecteur se » range toujours du parti de celui qui le » fait rire. »

La seule difficulté qui se présentât alors était de trouver des agens propres à obtenir les renseignemens désirés. L'avocat ne connaissait personne qui pût convenir, et Moufflard était aux ga-

lères. Mais le besoin stimule singulièrement l'imagination, et Versac conçut un projet qui lui parut le plus heureux et le plus beau de tous ceux qu'il avait formés jusqu'alors.

Il fait venir son valet de chambre. « Milon, j'aime les hommes, vous le savez. » Vous me servez depuis long-temps, et » je me reproche de ne m'être pas plutôt » occupé de votre fortune. — Monsei- » gneur est bien bon. — Vous connaissez » Claudine? — La femme de chambre de » madame Dutour? — Fille sage, jolie, » active, intelligente. » Versac n'a fait que l'entrevoir. « Vous entendez très » bien l'office : vous serez un bon limo- » nadier. Je vous marie à Claudine, et je » vous donne vingt mille francs pour vous » établir. — Ah! monseigneur!....— » Mais j'attache deux conditions à cet » acte de ma munificence. — Ordonnez, » monseigneur. — Vous remplirez per-

» sonnellement la première. Pour cela,
» vous vous lierez avec le valet de cham-
» bre de Dutour, avec les gens de ceux
» qui fréquentent sa maison; vous dé-
» couvrirez d'anciennes connaissances
» que peut-être il dédaigne de voir à
» présent. Vous saurez ce qu'étaient son
» père et sa mère, et ce que lui-même
» a fait jusqu'à l'âge de trente ans. —
» Cela ne sera pas difficile à savoir : je
» suis adroit. — Je le sais. Voici ma se-
» conde condition. Claudine trouvera la
» clef du secrétaire de sa maîtresse. Elle
» y prendra toutes les lettres, tous les
» billets qui s'y trouveront, et elle les
» apportera ici. Elle ne pourra rentrer
» chez son maître, après s'être permis
» ce tour d'escamotage; mais je lui don-
» nerai aussitôt, à l'instant même, la
» somme que je vous promets. Vous la
» conduirez où vous voudrez, et vous
» vous marierez, quand vous le pour-

» rez. Allez, Milon, et surtout ne per-
» dez pas de temps. »

Milon ne croyait pas trop à la sagesse d'une fille que vantait monseigneur. Mais il pensait que tous les jours on épouse des veuves dont on n'a pas connu les maris, et que celle-ci, avec un bon café, était un parti très sortable. Il se mit aussitôt en mesure de s'assurer l'une et l'autre.

On ne pense pas à tout. Versac n'avait pas réfléchi que les copies de ses billets, transcrits par Dutour, annonçaient que les originaux n'étaient plus à la disposition de sa femme. Tranquille sur l'avenir et sur la discrétion de son valet de chambre, qu'il venait d'acheter, il fut se délasser de ses travaux importans auprès d'une jeune dame, dont l'amant *aimé* allait avoir un régiment qui appartenait de droit à vingt concurrens plus anciens que lui.

Sous un certain rapport, Claudine

n'était pas plus scrupuleuse que Milon. Elle avait ébauché cinq à six mariages, et elle ne comprenait pas qu'avec une figure comme la sienne, on ne fît que des ingrats. Elle conçut une certaine estime pour Milon, qui s'annonçait d'une manière morale, rassurante et agréable à la fois. C'est lui qui, par anticipation, faisait déjà résonner à son oreille l'harmonieux cliquetis des vingt mille francs ; c'est à lui qu'elle allait devoir le retour de son indépendance et la satisfaction de commander à son tour. Ces avantages rendaient le valet de chambre fort intéressant ; et, en le dépouillant de l'auréole dorée, dont il se montrait environné, il serait resté encore très joli garçon.

Cependant la sensible, l'ambitieuse Claudine n'avait pas étendu ses habitudes ou ses faiblesses jusqu'à ouvrir furtivement des secrétaires qui ne lui apparte-

naient pas. Son âme timorée s'effrayai de l'idée d'abuser à ce point des facilité que lui donnait la négligence de sa maîtresse. La tendre éloquence de Milon l'entraînait quelquefois et ne la persuadait point. Elle prenait la clef; elle allait au secrétaire; elle s'arrêtait, elle reculait; elle remettait la clef où elle venait de la prendre. Claudine était, à certains égards, une fort honnête fille.

Milon avait employé en recherches, sur l'origine de Dutour et les causes premières de sa fortune, tous les momens qu'il ne passait pas auprès de Claudine. En peu de jours il avait acquis des renseignemens aussi positifs que satisfaisans. En 1792, Dutour était garçon perruquier. Un employé à la suite des armées, très satisfait de la légèreté de sa main et de son coup de peigne, lui proposa de faire une campagne avec lui. Dutour accepta la proposition, et en voyant des

gens, qui ne valaient pas mieux que lui, faire des fortunes rapides, il crut pouvoir, sans témérité, s'occuper aussi de la sienne. Il commença de très bas, selon l'usage. Mais chaque jour il montait d'un degré. On lui reconnut de l'activité et de l'intelligence, et bientôt il fut admis à faire des soumissions pour son compte.

Ah! mon petit monsieur, pensait Versac, vous avez couru les rues de Paris, le sac à poudre sous le bras, et aujourd'hui vous faites l'important! Vous mettez à deux millions les bontés de votre petite femme? Oh! combien il en faudra déduire, quand nous serons en présence des juges!

Vous sentez que Milon était un homme précieux, charmant. Cependant les billets doux ne venaient pas, et le jour où on devait appeler la cause n'était pas éloigné.

L'avocat brochait un mémoire qui de-

vait écraser Dutour. Il employait en homme habile les matériaux que Milon lui fournissait ; il n'avait plus à parler que des billets, et fatigué de les attendre, n'espérant plus qu'on parvînt à les soustraire, il traita cette matière sur les copies que lui communiquait monseigneur. L'ouvrage s'imprimait secrètement, et on ne devait le faire circuler qu'à la première audience, pour ne pas donner à l'avocat adverse le temps et les moyens de préparer sa réplique.

Milon se consumait en vains efforts pour mettre un terme aux irrésolutions de Claudine. La veille du jour critique, il était à ses genoux ; il lui montrait sa fortune perdue, la nécessité de vieillir dans l'état de domesticité. Il se levait, faisait quelques tours dans la chambre, se donnait des grâces, et semblait dire : Voyez à quel homme vous renoncez. Pensez à l'étendue du sacrifice que vous

faites à une fausse délicatesse. Réfléchissez bien, Claudine, vous m'aimez et je pars; vous ne me verrez plus. Il peignait ensuite l'aisance et les douceurs de la vie qu'elle pouvait mener avec lui. Les plaisirs dispendieux ne seraient pas fréquens, sans doute; mais on pourrait les goûter quelquefois; et quelle satisfaction pour elle, de se trouver en loge à côté de sa maîtresse; de l'éclipser, malgré l'éclat de ses diamans; de ramener sur elle seule toute l'attention de cet essaim d'adorateurs que madame Dutour semble avoir irrévocablement attachés à son char, et de se venger ainsi de ses tracasseries et de ses dédains! Claudine était attentive; elle souriait à la variété de ces tableaux. Son amour-propre jouissait de l'abaissement de sa maîtresse, du dépit qu'elle en éprouverait. L'adroit Milon frappe le grand coup : il lui montre le portrait de M^me^. Dutour, embellie

de ce que la toilette la plus recherchée a ajouté à la nature. « Voilà, lui dit-il, » comme vous serez mise quand vous irez » à l'Opéra. » Claudine ne peut plus résister. La clef est appliquée à la serrure ; Claudine détourne la tête ; mais le secrétaire s'ouvre ; Milon se saisit de tous les papiers qu'il renferme ; il en fait un paquet, le met sous un bras, prend Claudine sous l'autre, saute avec elle dans un cabriolet de place qui l'attendait à la porte, et la conduit dans le cabinet de monseigneur.

A l'aspect de ces papiers, monseigneur pousse un cri de joie.... O instabilité des choses humaines ! dans cette quantité de billets, Versac n'en trouve pas un des siens. Il crie, il s'emporte ; il déclare que Milon n'ayant pas rempli ses engagemens, il est dispensé de tenir les siens. Claudine rougit, pâlit, chancelle. Comment ne pas se trouver mal

quand on a fait une mauvaise action, qu'on en voit le prix échapper de ses mains, surtout quand on perd l'espérance d'effacer sa maîtresse à l'Opéra ? Milon ne se démonte pas. Il prend quelques-uns de ces billets; il les examine. « Hé, monseigneur, s'écria-t-il, ceux-ci » valent les vôtres ! En voilà de dix per» sonnes différentes; plusieurs sont si» gnés; tous portent l'adresse de ma» dame Dutour, et prouvent qu'elle est » l'amie de tout le monde; c'est mettre » son mari dans l'impossibilité de vous » demander au delà de la mince rétri» bution qu'on accorde à ces beautés fa» ciles qui se rencontrent partout. » Versac cède à la solidité de ce raisonnement; il paye le prix convenu. Milon emporte les billets de banque et Claudine; ils sortent à l'instant de Paris, et vont se cacher.... je ne sais où.

Le jour qui doit porter la lumière sur

ces grands intérêts, vient de jaillir du sein de l'éternité. Ce que les hommes ont de plus redoutable et de plus utile à la fois, les ministres de Thémis sont rassemblés. Les clients de ceux qui invoquent leur justice inondent le péristyle, le parvis et jusqu'au sanctuaire du temple. En langue vulgaire enfin, l'audience va commencer.

Le mémoire de Versac est distribué à *Messieurs* d'abord, ensuite à l'auditoire impatient. On a eu soin d'en couper les feuillets pour la facilité et l'agrément des amateurs. Un rire silencieux, mais malin, commençait à se communiquer de proche en proche, lorsque la cause fut appelée.

Les échantillons du soumissionnaire et une pièce du drap fourni sont développés sous les yeux de M. le président. L'avocat de Versac prouve en quatre phrases, que la fourniture est défectueuse, et

qu'elle doit être faite en drap de bonne qualité ; qu'à la vérité Dutour perdra quinze cent mille francs, mais qu'il les perdra par sa faute ; et que, tout considéré, un garçon perruquier, à qui il restera un million, n'aura pas à se plaindre de la fortune. A ce trait inattendu, *Messieurs* se pincent les lèvres, pour ne pas rire, et l'auditoire éclate ; ce qui est très inconvenant.

Le défenseur de Dutour se voit complétement battu sur cette partie de l'affaire, et il faut lui rendre justice, il l'avait prévu. Il plaida cependant..... comme on plaide une mauvaise cause, et il eut le mérite d'être court. Il fut condamné, c'est tout simple ; mais il se prépara à prendre une revanche éclatante. Il se jeta avec énergie, avec de longs développemens, dans la question incidente, et c'est ici qu'il fit admirer son prodigieux talent. Il discuta, il commenta chaque mot des

billets de Versac. Il prouva que le décret de la convention, sur le tutoiement, décret dont on arguait dans le mémoire de l'excellence, n'était qu'un moyen ridicule et puérile. Il soutenait qu'un homme bien né, qu'un homme qui occupe une grande place ne tutoie que sa maîtresse et ses valets. Il protesta au tribunal que jamais monseigneur n'avait tutoyé en public madame Dutour, ni aucune femme; ce qu'il offrait de prouver par témoins. Donc, ce langage intime, employé seulement dans une correspondance, qui ne devait point paraître au grand jour; ces mots : *Ma tendre amie, mon petit ange*, qu'on n'adresse qu'à une femme avec qui on est au mieux, démontraient, d'une part, on en convient en gémissant, la faiblesse de madame Dutour, mais, de l'autre, prouvaient aussi la séduction d'une femme, jusqu'alors irréprochable. « Qu'importe,

» s'écria l'avocat, que ma partie ait ma-
» nié le peigne et le rasoir? C'est un
» époux, un époux malheureux, outra-
» gé dans ce qu'il avait de plus cher,
» que je défens ici, et tout le monde sait
» que les grands seigneurs doivent payer
» leurs plaisirs dans la proportion de leur
» rang et de leur fortune. Je crois donc
» ne pas sortir des bornes de la modéra-
» tion, en concluant contre monseigneur
» en deux millions de dommages-inté-
» rêts. »

L'avocat de Versac ne s'attacha pas plus à prouver l'innocence du style de son client, que son adversaire n'avait cherché à défendre la qualité du drap fourni par Dutour. « Mais en admettant, » s'écria-t-il d'une voix de stentor, que » vos billets signifient quelque chose de » positif, en voici d'autres qui rédui-
» ront les dommages et intérêts à une
» pièce de vingt francs. »

A une pièce de vingt francs! répétaient mentalement les juges; à une pièce de vingt francs! murmuraient les spectateurs. L'étonnement, la stupéfaction sont inexprimables. L'avocat de Dutour ouvre la bouche d'une grandeur démesurée et se démet la mâchoire. Il perd la parole, au moment où il va demander le mot de l'énigme.

Trois jeunes gens de qualité, qui ne joignaient pas encore la prudence au goût du plaisir, avaient signé des lettres de quatre pages, où la chaleur de la reconnaissance n'est égalée que par la force du sentiment. L'avocat de Versac les lit à haute voix. Il en lit d'autres, sans signatures, mais auxquelles les premières donnent une sorte d'authenticité. Un charitable confrère de l'avocat de Dutour lui remet la mâchoire, en lui appliquant un vigoureux coup de poing sous le menton, et dès que celui-ci peut

articuler, il nie que les signatures soient véritables. Le tribunal ordonne que M. le marquis, M. le comte et M. le baron seront assignés aux fins de déclarer s'ils sont, ou non, les auteurs des lettres qu'on vient de lire. L'avocat de Versac finit en déclarant que l'époux d'une femme irréprochable, l'époux malheureux, outragé dans ce qu'il avait de plus cher, doit cependant être débouté de sa demande, puisqu'il est démontré que monseigneur n'a joui que

. . . . . De l'honneur singulier
D'être le successeur de l'univers entier.

La suite de cette affaire est remise à la huitaine.

Versac fait imprimer un mémoire supplémentaire, et le scandale est au comble. On ne parle plus que de madame Dutour, et de ses quinze à vingt amans. Elle est réduite à se cacher, et son mari

est au désespoir..... au sujet de ses quinze cent mille francs. Il court chez M. le marquis, chez M. le comte, et chez M. le baron. Il leur représente qu'ils peuvent sauver la réputation de sa femme, en niant leurs signatures, et qu'alors il attaquera Varsac comme faussaire et calomniateur.

M. le marquis, M., le comte et M. le baron ont acquis beaucoup d'usage du monde. Ils savent à merveille qu'on ne doit rien à une femme qu'on n'aime plus, et que la publicité de ses lettres donne à un joli homme une vogue prodigieuse. Ces messieurs pensaient fermement que les femmes veulent être trompées et qu'un scélérat aimable obtient la préférence sur le mérite modeste. Quand on débute dans la carrière de la galanterie par certaines liaisons, on marche d'erreur en erreur, et de faute en faute, parce qu'on suit une route si battue et si facile, qu'on ne

daigne pas même s'informer s'il en existe une autre.

Nos jeunes gens ne virent donc, dans la reconnaissance de leurs signatures, qu'un moyen de s'assurer de nouveaux succès, et ils protestèrent à Dutour qu'ils avoueraient leurs lettres, et tout ce que le président jugerait à propos de leur demander. J'espère que le lecteur ne me contestera pas l'égoïsme de ces messieurs.

Le pauvre mari, atterré, écrasé de toutes les manières, fut réduit à porter au greffe son désistement de l'action intentée pour fait de séduction. Qu'avait-il de mieux à faire ? Condamné déjà à renouveler sa fourniture, se fera-t-il condamner encore aux frais de l'affaire incidente, que M. le marquis, M. le comte et M. le baron lui feront perdre indubitablement ? Dutour, d'ailleurs, évite soigneusement le scandale, qui ne doit rien lui rapporter. Il se décide donc

à s'abaisser devant l'adversaire, que la veille il bravait avec audace. Il demande du temps à l'excellence, et l'excellence répond en lui faisant signifier le jugement relatif à l'affaire du drap.

Dutour a contracté, pour sa première fourniture, des engagemens qui ne sont pas remplis encore; on le sait; il ne trouve pas de crédit pour la seconde, et on ne réalise pas pour quinze cent mille francs de valeurs en un jour. L'ami des hommes gémit de la nécessité d'envoyer Dutour à Sainte-Pélagie; mais son attachement à ses devoirs l'emporte, cette fois encore, sur sa sensibilité, et Dutour est sous les verroux. Excellente leçon à méditer par ceux qui aiment à piller l'Etat, par les maris trop commodes, et par les femmes trop faciles.

Ainsi que le malheur, les succès ont leur terme.

Nous avons vu, jusqu'ici, la fortune

favoriser Versac, et la force des circonstances lui assurer des succès que la prudence n'avait pas préparés. Cependant on n'avait pas oublié la brochure scandaleuse. L'épisode de madame Dutour venait d'être vérifié en pleine audience, et si ce fait était vrai, pourquoi les autres ne le seraient-ils pas ? On revenait sur ce que le juge instructeur avait répandu partout au sujet des coups de bâton que Moufflard avait fait administrer. Aurait-il eu l'audace d'inculper monseigneur dans cette affaire, s'il n'avait réellement reçu une de ces missions qu'on ne donne jamais par écrit, parce qu'on veut pouvoir désavouer son agent? On se demandait comment la correspondance secrète de madame Dutour était tombée dans les mains de Versac. Sansdoute cette femme n'avait pas fourni des armes contre elle, et la perfidie seule avait pu mettre ces lettres à la disposition de l'excellence.

Des officiers, éloignés du grade auquel leur ancienneté leur donnait des droits, écoutaient tout, relevaient tout, aggravaient tout. Ils publiaient une liste des jeunes gens qu'on leur avait préférés, et à côté de chaque nom, paraissait celui d'une jolie femme qui avait payé le brevet de son amant.

Le public est un vieil enfant, toujours adoptant les extrêmes, et brisant aujourd'hui le joujou qui faisait hier ses délices. Tous les yeux étaient tournés sur Versac, et partout on le déchirait avec acharnement. Les choses étaient portées au point que ses obligés même n'osaient plus le défendre.

Il est un lieu élevé, inaccessible au commun des mortels, où la vérité pénètre difficilement, mais où elle arrive enfin. Là, un accueil bienveillant et gracieux est la récompense du zèle, de l'intelligence, de l'intégrité. Un air froid, un

regard sévère y annoncent toujours une disgrâce. Versac, obligé de s'y présenter fréquemment, y parut après le méprisable succès qu'il venait d'obtenir au Palais, et il en sortit accablé, anéanti.

CHAPITRE II.

Où l'amour s'arrêtera-t-il?

Nous avons laissé d'Alaire dans son vaste et triste château. Il ne tenait réellement à ses villageois que par le bien qu'il leur faisait, et on ne peut en faire tous les jours, à toutes les heures. Il avait un genre d'esprit trop élevé, pour que la conversation de ces bonnes gens pût l'intéresser. Son régisseur entendait fort bien sa partie; mais il ne savait que cela. D'ailleurs il était toujours occupé. Sa grosse femme, très experte dans tout ce qui est éducation de basse-cour, passait les soirées à conter des histoires de sorciers et de revenans, à sa servante, que souvent la peur empêchait de dormir. D'Alaire avait laissé sa bibliothèque

à Paris. Il était donc seul, absolument seul avec le souvenir et l'image de Julie.

Il s'était accoutumé à regarder la lettre dangereuse, ensuite à la tenir dans ses mains. Il avait fini par la relire ; il la relisait tous les jours, et le trait cruel s'enfonçait plus avant dans son cœur. Céder quelque chose à l'amour, c'est se mettre dans la nécessité d'accorder davantage. D'Alaire écrivait à madame Bernard : il n'aurait osé écrire à Julie. Il ne s'apercevait pas que ses lettres étaient des volumes, et que tout se rapportait à sa trop aimable pupille. Il ne s'apercevait pas davantage qu'il écrivait tous les jours. Ces lettres allaient à Paris, et madame Bernard et Julie n'y étaient plus.

Un homme du mérite de d'Alaire n'est pas long-temps ignoré. Ses idées d'égoïsme jetaient sur son caractère une teinte d'originalité. Il inspirait un vif intérêt, et il piquait en même temps la

curiosité. A une lieue de son château, était une très modeste habitation, dont le propriétaire, officier retiré depuis trente ans, vivant avec un fils, dont il s'était séparé avec douleur, et que les événemens déplorables qui ont affligé la France avaient ramené dans ses bras. Le jeune Duval avait vingt-cinq ans. Grand, bien fait, d'une figure entraînante, officier d'artillerie d'un mérite distingué, réduit, comme tant d'autres, à la demi-solde, il attendait, auprès de son vieux père, le moment où on lui permettrait de servir encore son pays.

L'arrivée du comte était un événement dans le canton. Duval avait déjà entendu parler des qualités et de la manie de d'Alaire. Il désirait le voir, se lier avec lui, et se soustraire à l'uniformité de la vie qu'il menait. Il fallait un prétexte pour se présenter au château. Duval le chercha pendant deux ou trois

jours. Il finit par une chose toute simple, et qu'il aurait pu trouver plutôt. Il emplit une petite caisse de livres bien choisis. Il y joignit une lettre obligeante et respectueuse à la fois. Il chargea du tout la vieille gouvernante et l'âne de la maison.

On peut juger de la tournure d'esprit et du caractère d'un homme par les ouvrages qui composent sa bibliothèque. Les livres qu'envoyait Duval donnèrent de lui une idée avantageuse. Sa lettre n'avait rien de recherché. Le style en était facile et agréable. D'Alaire pensa que ce jeune homme devait parler comme il écrivait, et il répondit à sa lettre en l'invitant à dîner. Pouvait-il faire moins? Duval lui disait qu'étant parti de Paris sans ses équipages, il était très probablement sans livres; que la lecture est le délassement d'un homme raisonnable, et qu'il croyait remplir un devoir de voi-

sin, en le priant de se servir de ce qu'il avait trouvé de mieux sur ses tablettes. Le jeune homme ne demandait pas la permission de se présenter : c'eût été mettre un prix au service qu'il rendait. Le comte avait apprécié sa discrétion, et il l'avait récompensée.

L'extérieur de l'officier ajouta à l'opinion que d'Alaire avait conçue de lui. Le premier moment fut donné aux complimens d'usage. La conversation s'engagea ensuite. Duval souriait quelquefois des idées systématiques du comte ; mais il se garda bien de les combattre : il voulait plaire ; d'ailleurs, faire du bien avec la manie de répéter à chaque instant qu'on ne fait rien que pour soi, lui paraissait une chose louable, puisqu'au ridicule près, elle était toujours utile. Il répondait avec réserve ; mais sa modestie n'ôtait rien à la justesse, à la force, ou à la fraîcheur de ses pensées. On se mit

à table, très content l'un de l'autre; on la quitta en éprouvant le besoin de se revoir.

Le comte voulut reconduire son jeune hôte. Il désirait faire connaissance avec M. son père. Il se reprochait de n'avoir pas été le saluer plutôt; mais il ignorait qu'il fût son voisin. Duval était flatté qu'on honorât son père. Cependant la politesse exigeait qu'il opposât quelque résistance à l'empressement que marquait d'Alaire. « Vous m'impatientez, » lui dit notre égoïste. Vous voyez que » je suis seul; vous devez en conclure » que je m'ennuie souvent. Souvent je » suis tourmenté d'idées affligeantes, » d'un mal auquel il n'y a pas de remède. » Vous m'arracherez à moi-même; je » vous devrai des distractions agréables » et nécessaires. Vous voyez bien que je » ne m'occupe que de moi. Ainsi pas de

» remercîmens, plus de résistance, et » partons. »

Le vieux Duval travaillait à son jardin. Son front chauve et élévé ; ses yeux, qui avaïent encore de la vivacité, et dans lesquels se peignait la paix de l'âme ; une coupe de figure régulière et noble ; une vieillesse exempte d'infirmités ; tout en lui contribuait à inspirer de la vénération. Il s'appuya sur sa bêche, à l'aspect de l'étranger qui accompagnait son fils. L'air de bonté et de franchise du comte lui arracha un souris. Il s'avança vers lui, et lui présenta cordialement la main avant de le connaître. C'est ainsi que les anciens pratiquaient l'hospitalité. La soirée fut agréable pour tous, et on se promit de se réunir le lendemain.

C'était toujours à l'heure du coucher que d'Alaire retrouvait son cœur. Il croyait s'examiner sévèrement, et il pro-

nonçait qu'à l'expiration de la quinzaine, il pourrait retourner à Paris sans danger. D'Alaire de bonne foi eût dit : Je me suis promis de vivre quinze jours loin d'elle; je tiendrai cet engagement; mais il m'est impossible de prolonger mon séjour ici. Il faut que je la revoie.

Le lendemain, le comte accepta le modeste dîner de messieurs Duval.. Ils n'eurent pas la pitoyable vanité de dissiper, en un jour, la subsistance d'une semaine. Le repas, conforme à leurs moyens, dut tout son prix à la cordialité, qui en fit les honneurs, et à la gaieté décente qui le releva. D'Alaire était piqué de ne pas trouver encore d'égoïsme dans ses hôtes; il se consolait en pensant que le vice inhérent à l'humanité ne tarderait pas à percer, et surtout en jouissant de cette douce égalité dont on parle quelquefois dans les salons, mais qui n'y pénètre jamais.

On était au dessert. Le raisin de la tonnelle du vieux Duval, le laitage apprêté par la vieille gouvernante, étaient fêtés tour à tour, lorsque le régisseur entra, haletant, couvert de sueur et de poussière. Il annonce l'arrivée au château de deux dames, qu'il ne connaît pas, et qui cependant ont fait porter à l'antichambre leurs malles et leurs cartons. « Une femme âgée! s'écrie d'Alaire, et » une jeune demoiselle, répond le régis» seur, mais jolie! oh, jolie! » A qui devait appartenir le premier moment? Est-ce à la réflexion ou à l'amour? Un soupir d'allégement s'échappa du cœur de d'Alaire; sa figure s'anima; la joie se peignit sur ses lèvres, dans ses yeux, sur son front. Impatient de retourner au château; incapable de donner à ses hôtes le spectacle d'un homme subjugué par un sentiment que son âge semblait proscrire, il se contraignit. Mais il prit son

café bouillant, afin de gagner quelques minutes ; il débita ensuite quelques phrases vides de sens ; ses yeux étaient sans cesse tournés vers le chemin, sur lequel s'élançait déjà son cœur. Il sentait que les bienséances ne lui permettaient pas de quitter les Duval immédiatement à l'issue du dîner ; il leur proposa de l'accompagner. Il voulait faire voir au bon père son parc et ses jardins ; il voulait lui offrir quelques fleurs rares, dont il ornerait son petit parterre ; il voulait.... Que ne voulait-il pas ? Il était tout simple de dire : Deux dames sont descendues chez moi ; permettez que j'aille les recevoir. Mais l'amour est si gauche, quand il veut se cacher !

Le comte avait trouvé, la veille, sa promenade un peu longue, et il était venu dans sa chaise de poste, où il n'y avait de place que pour lui. Mais avant que de se mettre à table, il avait remar-

qué, sous un hangar, couvert en chaume, un petit char à bancs, dans lequel la famille Duval se promenait probablement le dimanche, tirée par un cheval du fermier. Il dit un mot, et le cheval est mis à la modeste voiture.

Le comte veut, exige que le papa Duval monte dans sa chaise de poste. Il sait, dit-il, ce qu'on doit d'égards et de ménagemens à la vieillesse. Il se place dans le char à bancs avec le jeune homme et son régisseur. Encore de l'égoïsme! pensait-il; ce n'est point par déférence que j'ai mis le vieillard dans ma voiture. J'ai voulu voir de plus loin mon château, y deviner l'objet enchanteur qu'il recèle. En effet, il s'efforçait de percer l'horizon; il maudissait les arbres qui lui dérobaient encore l'antique demeure de ses pères, ces arbres dont la veille il avait béni l'ombrage. Il distingue enfin les cheminées les plus élevées; les toits, do-

rés des rayons du soleil couchant, lui fatiguent les yeux, et il ne les en détache que lorsqu'il peut voir les croisées; il les observe toutes; il semble les interroger et leur dire : où est-elle?

On approche; la cour, la grille se développent. Deux femmes sont assises sous le péristyle; elles ont reconnu la chaise du comte; la plus jeune s'élance. C'est l'hirondelle, rasant le sol avec la rapidité de l'éclair. A peine elle a touché le marche-pied, et ses bras ont enlacé le vieux Duval, étonné de se sentir presser sur le cœur d'un petit chef-d'œuvre de la nature. D'Alaire, hors de lui, ne réfléchit plus. Il oublie que pour égaler la légèreté d'Atalante, il faut être au moins jeune comme elle. Il se donne à peine le temps d'arrêter le cheval. Il saute, un pied porte à faux; le meilleur des hommes tombe sur le chemin; un cri s'échappe. Julie reconnaît cette voix et son erreur;

elle vole vers son ami. A genoux devant lui, dans la poussière, elle déchausse le pied foulé. Déjà le gonflement se manifeste, et Julie jette un cri à son tour. Elle invoque le secours du jeune Duval et du régisseur : le comte ne peut marcher; il faut le porter au château.

L'accident a eu lieu près de la grille. Félix et quelques paysans se présentent aussitôt. Julie ne veut confier à personne la tête de son bienfaiteur. C'est elle qui la soutient de ses mains blanches et fraîches. Elle verse des larmes d'attendrissement et de peine; elles tombent, brûlantes, sur les joues de d'Alaire.

On le transporte dans sa chambre. La triste Julie sent ce qu'exige la bienséance et elle lui cède à regret. Elle se retire dans un cabinet qui touche à cette chambre. Si elle ne peut voir l'homme qui lui est si cher, du moins elle entendra cette voix qui parle toujours à son cœur.

Il est des momens où elle est sincèrement fâchée d'être jeune, où elle envie les prérogatives que l'âge donne à madame Bernard.

En effet, madame Bernard est restée près du comte. Elle et la femme du régisseur disposent tout ce qui est nécessaire au pansement, en attendant le médecin, le chirurgien et l'apothicaire du bourg voisin, qu'on est allé chercher : ce grand homme est tout à la fois. M. Duval et Félix déshabillent le comte et le mettent dans son lit. Les mouvemens de trois personnes ne peuvent être parfaitement d'accord. Le pied malade reçoit des secousses; il est quelquefois poussé en sens contraires. Le comte a du caractère; mais il n'a pu étouffer quelques plaintes que lui a arrachées la douleur. Rien ne peut échapper à Julie inquiète et attentive; elle accourt. Son bienfaiteur est couché; la décence permet qu'elle reste auprès

de lui. Elle traîne un lourd et gothique fauteuil contre le lit de douleurs. Elle s'assied ; elle prend la main du comte, elle la serre entre les siennes. Elle ne lui adresse pas un mot ; mais ses yeux ont une expression ! D'Alaire ne peut la soutenir ; il détourne la tête.

Julie croit qu'il désapprouve son départ de Paris, qu'il n'a point autorisé. Elle lui répète ce que madame Bernard et elle avaient pensé et s'étaient dit à cet égard. Elle craint d'avoir déplu, et elle exprime cette crainte avec une naïveté, une candeur et un charme !.... Le son de sa voix est si touchant et si doux !.... Le comte ne peut résister plus long-temps à l'enchanteresse qui attaque à la fois son cœur et sa raison. Il reporte ses yeux sur ces yeux charmans, qu'il redoute et qu'il adore. « Me pardonnez-vous, » lui dit-elle ? — Puissé je me pardonner » de même ! »

Messieurs Duval étaient témoins de cette scène, qu'ils ne comprenaient pas entièrement. D'Alaire sentit la nécessité de leur présenter Julie sous le jour le plus favorable. « Messieurs, leur dit-il, » vous voyez ma fille adoptive. J'ai pour » elle les sentimens du père le plus ten» dre, et je suis payé du plus sincère re» tour. » Julie s'aperçoit enfin qu'elle n'est pas seule avec le comte. « Oui, mes» sieurs, dit-elle, voilà mon père, un » père adoré. Je vous remercie des soins » que vous lui avez prodigués. Désormais » je veillerai sur lui. Ma tendresse, ma » reconnaissance, la piété filiale m'en » imposent la loi, et il est des devoirs si » doux à remplir ! » Elle avait cessé de parler et le jeune Duval écoutait encore.

L'homme qui réunit trois professions et qui croit les bien connaître toutes, le docteur par excellence se présente enfin, et il faut que Julie se retire de nouveau.

Elle retrouve son cabinet, cette cloison où déjà elle a fixé son oreille. Elle entend l'arrêt que prononce avec solennité l'Esculape du canton.

Le pied froissé sera pansé deux fois par jour, ce qui nécessitera deux visites, et les visites se payent, cela est juste. Les chaleurs sont excessives et le lit est échauffant. En conséquence, M. le comte prendra des boissons rafraîchissantes, qui seront variées, pour prévenir le dégoût. M. le docteur fournira les objets convenables à la confection des tisanes, et cela est encore de toute justice : on est apothicaire pour quelque chose.

L'oracle, interrogé sur le temps qui doit probablement s'écouler, du moment de la chute à celui de la guérison radicale, répond qu'une entorse bien traitée peut être résolue en trois semaines ; mais que pour ne pas se flatter, il est sage de compter sur quarante jours. Madame

Bernard prononce que M. le comte manquant de beaucoup de choses nécessaires ou agréables, il convient qu'il fasse venir sa maison. D'Alaire ne peut plus éviter Julie : « Le sort en est jeté, dit-il à » madame Bernard. Faites ce que vous » jugerez à propos. »

Le malade peut être vu, et Julie rentre dans sa chambre. Elle a marqué sa place auprès de son lit, et d'Alaire n'a pas la force de l'en éloigner. Madame Bernard règle, arrange tout. Un démon, ennemi du repos de Félix, le condamne à remonter à cheval. Pendant qu'il s'y dispose, le jeune Duval écrit sous la dictée de madame Bernard, l'état des choses qui seront immédiatement transportées de Paris au château. « Et vous, made- » moiselle, dit la bonne dame à Julie, ne » demandez-vous rien? — J'ai un sac de » nuit. — Un sac de nuit, un sac de nuit! » et qu'y a-t-il dans ce sac? — Je l'ignore,

» madame. — Quel enfant! » Madame Bernard fait apporter le sac. On en tire deux chemises, la dernière robe que le comte a donnée à Julie, un petit nécessaire qu'il lui a offert le jour de sa fête, le volume du siècle de Louis XIV, et les cahiers de leçons. Julie croyait avoir pris tout cela au hasard : sa main avait été servie par son cœur.

Madame Bernard rit à l'aspect du contenu du sac, et elle lève les épaules. « Julie, dit le comte, vous manquez de » tout.—Je ne manque de rien, répond- » elle, en lui serrant la main. » Ils se taisent tous les deux. Madame Bernard connaît le mobilier de la jeune personne comme elle connaît le sien. Le jeune Duval reprend la plume; il écrit encore, et il disait bien bas : Elle n'a pas besoin de parure.

Il était tard. MM. Duval s'étaient retirés, et madame Bernard pensa à dis-

tribuer les logemens. Julie s'écria qu'elle prenait le cabinet voisin. « Non, made- » moiselle, dit madame Bernard. M. le » comte peut avoir besoin de quelque » chose pendant la nuit, et vous êtes » délicate. — Je suis très forte, madame. » — D'ailleurs il n'est pas dans les con- » venances.... — Quoi ? que je rende à » mon père amour pour amour ? » Amour pour amour ! Ce mot a retenti jusqu'au fond du cœur de d'Alaire. Il adresse à Julie un regard suppliant. « Ah ! lui dit- » il à demi-voix, laissez-moi du moins » le repos de la nuit. » Julie le regarde à son tour ; elle semble lui demander l'explication de ce qu'il vient de dire. Le comte l'attire doucement à lui. « Ju- » lie, je vous adore : tremblez et pour » vous et pour moi. » Julie se tait ; elle se recueille. « Je viens d'interroger mon » cœur, dit-elle à l'oreille du comte. Je » ne peux m'abuser plus long-temps : ce

» ne sont pas l'amitié et la reconnais-
» sance qui y règnent. — Julie, qu'allez-
» vous ajouter? — Rien, vous m'avez
» entendue. Mais pourquoi tremblerais-
» je, mon ami?

» Allons, mademoiselle, allons, il est
» temps qu'un malade repose. Ce que
» vous dites à M. le comte doit être fort
» intéressant, mais le sommeil lui vau-
» dra mieux encore. » En parlant ainsi, madame Bernard a pris une bougie, et Julie se laisse conduire. Vous prévoyez que la bonne dame Bernard s'est logée dans le cabinet. Elle dépose la sensible pupille dans la chambre la plus voisine; elle en prend la clef, revient souhaiter le bonsoir au comte, et va se remettre de la fatigue du voyage et de celle de la soirée.

Mais pourquoi a-t-elle enfermé Julie? Elle n'a rien entendu de ce que se sont dit ces êtres si intéressans; ses yeux ne

sont pas ouverts encore sur la nature de leurs sentimens. Elle est peureuse ; le château est vaste, et il est presque désert. Madame Bernard n'a donc pris qu'une précaution qu'elle a crue nécessaire à la sûreté de Julie.

Julie était préoccupée au point de ne s'être pas aperçue de ce qu'avait fait madame Bernard. Laissez-moi du moins le repos de la nuit, lui avait dit le comte. Voilà ce qui l'enchaînait dans cette chambre. La porte fût restée ouverte, que la docile et aimable enfant n'eût pas pensé à en franchir le seuil. Elle ne pensait pas non plus à reposer. Elle venait de lire dans son cœur, de se livrer à l'amour, d'en faire le timide aveu. La vierge pudique, qui aime pour la première fois, trouve difficilement le sommeil ; mais le doux sentiment qui l'agite, qui fait palpiter son sein, est pour elle le premier des biens.

Elle répétait sans cesse : Julie, je vous adore ; tremblez et pour vous et pour moi. Je vous adore ! Que ce mot était doux à son oreille ! avec quelles délices elle l'entendait résonner au fond de son jeune cœur ! Mais pourquoi mon ami veut-il que je tremble pour lui et pour moi ? J'ai dû trembler sans doute, quand M. de Versac a dévoilé ses odieux projets. Mais si la vertu n'est pas un vain mot, si elle existe quelque part, le cœur de mon ami doit être son sanctuaire. Non, je ne le craindrai jamais.

Il m'adore !... Quelle suite de biens ce sentiment m'annonce et me promet !... Julie, Julie, oublies-tu ce que tu es et ce que tu dois à ton bienfaiteur ? Le voir, lui parler, être avec lui à tous les instans du jour ; lui répéter sans cesse que tu l'aimes ; l'entendre te répondre que tu es payée du plus tendre retour, n'est-ce pas le bonheur suprême ? Désirerais-tu

quelque chose de plus, si le comte était ton époux ? Il ne le sera pas ; il ne le sera jamais, n'est-il pas vrai, Julie ? Tu te le promets à toi-même.

Le sommeil fuyait aussi les yeux de d'Alaire. Madame Bernard seule reposait dans ce château. Amour pour amour ! répétait-il de son côté.... Ah ! ce n'est pas de l'amour filial qu'elle a entendu parler : elle a, dit-elle, interrogé son cœur, et la reconnaissance n'y occupe que la seconde place.... Ah ! j'avais lu dans ce cœur trop sensible avant que de m'éloigner de Paris. Qu'ai-je gagné en la fuyant ? Ce que l'honneur, la prudence m'avaient dicté vient de tourner contre moi. Elle est ici, et je ne peux m'éloigner d'elle. L'aveu de mes sentimens m'est échappé ; elle sera forte de ma faiblesse ; je n'aurai plus un moment de repos, et je finirai par succomber.

Succomber ! Elle m'aime, elle me l'a

déclaré. Cet amour mutuel peut être la source d'un bonheur inaltérable. Cet amour!... L'amour de Julie!... tu l'as déjà jugé. Pourquoi revenir sur ce qu'a prononcé ta raison? Elle ne connaît que toi encore. La nature, l'impérieuse nature imprime dans tous les cœurs le besoin d'aimer, et celui de Julie ne pouvait être qu'à toi. Mais sois juste, tu ne peux le conserver. La jeunesse, l'amabilité te disputeront ce cœur, d'où dépend désormais le bonheur de ta vie. Pour qui se prononcera enfin un enfant... incapable de dissimuler, et qui, à chaque instant, te laissera pressentir la plus cruelle des infortunes? Quels reproches seras-tu fondé à lui faire, toi qui devais être sage et pour elle et pour toi? Quel changement apporteront à ton sort de tendres plaintes, qui deviendront importunes, quand tu cesseras d'être aimé, et qui feront succéder l'éloignement à

l'indifférence ? Voilà ce que tu t'es dit cent fois, et ce que tu dois te répéter sans cesse. Qui sait encore si Julie s'est rendu un compte fidèle de ce qu'elle éprouve ? N'a-t-elle pu s'abuser sur ses propres sentimens ? L'éclat d'un nom, une grande fortune, la considération qu'on attache à ces choses-là, ce qu'on appelle les agrémens de la vie, l'égoïsme enfin n'est-il pas la source de ces sensations, qu'elle couvre, de bonne foi, du voile respectable d'un amour pur et désintéressé ? Non, Julie, non, nous ne pouvons être l'un à l'autre. Son amour passera ; le mien durera autant que ma vie. Je serai malheureux ; mais du moins je n'aurai pas à rougir des égaremens d'une épouse ; chaque jour n'ajoutera pas à mes maux.

MM. Duval, en retournant chez eux, avaient fait aussi leurs réflexions. Au premier coup d'œil, disait le père, j'ai

jugé M. le comte. Les égards, les respects qu'on lui marque ont confirmé ce jugement. « Et comme il est aimé, mon » père ! Tous les cœurs semblent voler » au-devant du sien. — Veut-on con- » naître, mon fils, l'usage que l'homme » opulent fait de sa fortune ? qu'on ob- » serve ceux qui sont dans sa dépen- » dance. — Ah ! mon père, il n'est pas » un être dans ce village qui ne soit dis- » posé à tout faire pour le comte. Cette » jeune demoiselle surtout..... l'avez- » vous remarquée ? — Sans doute. On » n'aime plus à mon âge ; mais l'aspect » d'une jolie femme est encore agréable. » — Jolie, mon père ! elle est charmante. » Avez-vous rencontré dans le monde » une figure aussi séduisante et aussi mo- » deste à la fois ? Et quelle taille ! quelle » grâce ! quel attrait dans tous ses mou- » vemens ! A peine est-elle habillée ; ce » qu'elle porte a été froissé dans la voi-

» ture qui l'a amenée, et il me semble que » la toilette la plus brillante ne l'embellirait pas. — Charles! — Mon père! — » Je t'entends; mais réfléchis. Cette jeune » personne est la fille adoptive du comte. » Il n'est pas marié; elle sera peut-être » son unique héritière; elle sera riche au » moins. Qu'as-tu à lui offrir? — De la » jeunesse, une conduite irréprochable, » et, j'ose le dire, une valeur qui n'est » pas contestée. — Mon ami, tu ne connais pas encore les hommes. — Je les » connais, mon père, et je suis sûr que » le comte ne leur ressemble pas. »

Le vieux Duval est effrayé de l'effet que l'aimable enfant a produit sur son fils. Il réfléchissait, et le jeune homme gardait le silence : vous savez ce qui occupait sa tête et son cœur. « Mon fils, » mon ami, lui dit son père, une pre- » mière impression se dissipe facilement. » Tu te perdrais en multipliant tes visites

» au château. Charles, n'afflige pas ton
» vieux père. Qu'il n'ait pas, en fermant
» les yeux, le spectacle de ta peine. Pro-
» mets-moi, mon ami, de ne pas retour-
» ner au château. — Le comte nous a ac-
» cueillis; il nous a même marqué de
» l'amitié. Il est souffrant; nous lui de-
» vons des soins. Comment nous dispenser
» de ce qu'exigent une amitié naissante,
» le voisinage et même la simple politesse?
» — J'irai au château, mon fils, j'irai tous
» les jours. — Ah! mon père, votre af-
» fection ne me suffit plus. Par grâce,
» ne m'imposez pas un douloureux sa-
» crifice. »

Le lendemain, à la pointe du jour, Charles était à la grille du château. Julie ne s'était pas couchée, et elle attendait avec impatience que madame Bernard vînt lui rendre la liberté. Elle avait ouvert ses croisées; et elle allait de l'une à l'autre, respirant l'air pur du matin, et

hâtant de ses vœux la marche du soleil, que lui dérobaient encore les collines qui bornaient l'horizon. Elle aperçoit Charles. Bon jeune homme! se disait-elle; il aime déjà mon ami comme..... Ah! comme l'aiment tous ceux qui le connaissent.

Un garçon jardinier traversait la cour, sa bêche sur l'épaule, sa gourde pendante à son côté, et la chansonnette à la bouche. Julie l'appelle. « Mon ami, son-» nez à la porte du régisseur. Je présume » qu'il a les clefs de la grille et du châ-» teau. Vous le prierez d'ouvrir, et d'in-» troduire monsieur. » Le son de la voix argentine ne s'est pas arrêté à l'oreille de Charles. Un doux frémissement a agité tout son être. Il ne trouve pas un mot. Il répond par une profonde révérence.

Le régisseur gronde, murmure : « Faut-» il, parce que M. le comte s'est donné » une entorse, que ses gens ne dorment

» pas? » En murmurant, il s'habille, et il va ouvrir à Charles, qui compte les pas qui le rapprochent de la dangereuse Julie. Il entre au château, il ouvre la chambre du comte, et déjà madame Bernard est auprès de lui. « Ne me blâmez » pas, mon jeune voisin, dit d'Alaire, » je n'ai rien exigé. Je désirais, au con- » traire, que madame se reposât pen- » dant quelques heures de plus. Elle » veut qu'on dise dans le village qu'elle » me sacrifie tout, jusqu'au sommeil; et » vous arrivez fort à propos pour ré- » pandre la chose.—Oui, monsieur, oui, » elle se répandra, et cela me fera beau- » coup d'honneur dans l'esprit de nos » villageois. — Et vous, mon jeune ami, » qui vous oblige à vous lever si matin? » — Je me trouve bien auprès de vous, » M. le comte, et votre indisposition » m'autorise à devancer l'heure où l'u- » sage permet qu'on se présente. — Ah!

» c'est pour vous que vous êtes ici? Vous » êtes égoïste, j'en étais sûr; vous en con- » venez franchement, et c'est une qualité » de plus. » Charles n'est pas maladroit. Il a caressé l'idée favorite du comte. Il veut s'insinuer dans son esprit, et lui plaire sous tous les rapports.

« Quel bruit entends-je là-haut? de- » mande madame Bernard.—Sans doute, » répond Charles, mademoiselle Julie est » impatiente de savoir comment M. le » comte a passé la nuit. Ouvrez-lui donc, » madame, ouvrez-lui donc, reprend » d'Alaire. »

Madame Bernard trotte, autant qu'elle peut trotter. Elle ouvre, elle entre. « Que vois-je, mademoiselle? Ce lit est » dans l'état où je l'ai laissé hier. N'est- » ce pas assez que M. le comte soit ma- » lade? Voulez-vous le devenir aussi? » Puis-je vous soigner tous les deux? » Julie n'a pas entendu un mot de ce

qu'on vient de lui dire. Madame Bernard parlait encore, et l'aimable enfant était déjà dans son grand fauteuil à roulettes; elle tenait la main du comte; elle la pressait de ses lèvres. Elle ne voyait pas Charles; et que lui importait ce qu'il pouvait penser? Il n'était pour elle qu'un homme dans le monde, et elle était auprès de lui.

« Grondez-la bien, dit madame Ber-» nard, en rentrant. Croiriez-vous, si » je ne vous l'assurais, qu'elle ne s'est » pas couchée? » D'Alaire paya le dévouement de Julie d'un de ces regards où l'amour se peint si bien, et que l'amour seul sait bien entendre. Il ne chercha pas d'égoïsme dans la conduite présente de l'adorable enfant : il était si heureux de la trouver parfaite! Il était si loin de pouvoir réfléchir!... Le malheureux reviendra à son système. Il ne faut qu'un mot pour l'y rappeler.

Duval, invité à partager le déjeuner, ne laissa pas échapper l'occasion qui s'offrait de faire sa cour au comte. Le vin du régisseur n'était pas bon ; madame Bernard en avait fait la remarque, et d'Alaire n'en avait pas d'autre. La table était à peine éloignée de son lit, et Charles était disparu. Madame Bernard avait de la prévoyance. Une entorse n'exige pas de régime, et un bon déjeuner n'empêche pas qu'on dîne bien. La bonne dame était allée dans le village. Elle ne comptait pas y trouver rien de recherché ; mais il y a de la volatille partout, et madame Bernard aimait beaucoup le chapon au gros sel.

D'Alaire était donc seul avec Julie : c'est ce qu'il désirait et ce qu'il craignait à la fois. Il avait pris ce ton réservé qui semble repousser certaines idées. Julie ne s'attachait pas au ton ; c'est le cœur qu'elle cherchait. Sans art, sans finesse, elle sen-

tait que celui de d'Alaire était à elle tout entier. D'ailleurs, il le lui avait dit, et doutons-nous jamais de ce qui fait notre bonheur? Julie jouissait du sien avec l'ivresse que fait toujours naître une première inclination. Ses caresses étaient pures comme son âme; mais ces innocentes caresses se succédaient sans interruption. La froideur apparente du comte disparaissait malgré lui. Tous les feux de l'amour circulaient dans ses veines; il ne savait plus où il s'arrêterait, et il n'avait pas la force d'éloigner Julie. Raison, prudence, délicatesse, tout cédait à un sentiment insurmontable, victorieux, inhérent à sa vie.... qui était sa vie elle-même.

Le fauteuil de Julie était passé du pied à la tête du lit. Un de ses bras enlace le cou du comte; une de ses mains presse la sienne. Les haleines se confondent; des soupirs de feu s'exhalent d'un cœur pour

se perdre dans l'autre. Des mots entre-coupés et vides de sens peignent le délire et l'abandon. Les lèvres vont se toucher; l'innocence sera flétrie... « Je triompherai » une seconde fois ! s'écrie le comte. Ce » sacrifice est le plus fort que l'humanité » puisse faire; je suis plus qu'un homme » en ce moment; je le sens et n'en suis » pas fier : c'est à vous seule, Julie, que » je m'immole. Sortez de cette chambre. » L'air qu'on y respire est empoisonné. » Sortez à l'instant, où c'en est fait de » vous. »

Julie interdite, frappée de ces derniers mots, se lève, et, debout devant le lit du comte, elle en attend l'explication. « Julie, nous nous aimons de l'amour le » plus tendre, et nous ne pouvons être » époux. — C'est ce que j'ai pensé, mon » ami. — Ne croyez pas que de vains pré-» jugés m'arrêtent. — Oh ! je vous rends » justice : la morale n'est pas un préjugé.

» — Non, Julie, non, vous ne me péné-
» trez pas. Les fautes sont personnelles:
» vous ne devez pas être punie de celles
» de votre mère. — Je croyais, mon ami,
» qu'il est des taches qui s'étendent au
» loin, qui ne s'effacent jamais. — Pen-
» sez aux égards, au respect que je vous
» ai toujours marqués, et vous reconnaî-
» trez votre erreur. Julie, il fallait que
» vous fussiez la plus estimable, comme
» la plus séduisante des créatures, pour
» subjuguer, asservir ce cœur qui n'existe
» plus que pour vous. — Je vous entends,
» mon ami. Un mariage disproportionné,
» la crainte du blâme... — Ah! Julie, je
» ne crains que vous. — Par grâce, ex-
» pliquez-vous, mon ami. — Je vais par-
» ler. Je vous affligerai, Julie; mais
» entre deux êtres tels que nous, il ne
» peut exister de secret, ni même de ré-
» serve... Eloignez-vous un peu, je vous
» en supplie.... encore, Julie.... encore.

» Ah ! j'ai besoin de rappeler toute ma
» raison.

» Julie, j'atteste l'honneur que, lors-
» que je vous ai reçue chez moi, je n'ai
» cédé qu'à l'intérêt que m'a toujours ins-
» piré le malheur. Je n'ai rien prévu, par
» conséquent, je n'ai rien redouté. Plus
» tard, l'orgueil, fils de l'égoïsme, m'a
» persuadé que jamais vous ne seriez dan-
» gereuse pour moi, et, pendant des mois
» entiers, l'amour s'est caché sous le voile
» de l'amitié. La main de l'inexorable vé-
» rité l'a déchiré enfin. Vous lisez comme
» moi dans mon cœur, et, à cet égard, je
» n'ai rien à ajouter.

» Mais, Julie, avez-vous bien lu dans
» le vôtre ? Je suis l'homme que vous pré-
» férez ; je n'en saurais douter sans vous
» faire outrage, sans vous ôter vos droits
» à mon estime. Mais regardez-moi. Dans
» quelques années, les rides sillonneront
» mon front ; ces yeux qui vous disent

» amour aujourd'hui s'éteindront ; ce
» cœur lui-même se glacera, et vous serez
» encore au printemps de la vie. — Mon
» ami, la vertu vieillit-elle jamais ? — Je
» ne suis pas vertueux, Julie ; gardez-
» vous de le croire. Je ne combats mon
» amour que parce que je sens qu'il ferait
» plus tard le malheur de ma vie. — Ah !
» si votre félicité dépend de moi.... —
» Vous allez me faire des sermens, et vous
» les ferez de bonne foi. Votre âge est
» celui des illusions, et le temps les dis-
» sipe toutes. Que deviendrez-vous, que
» deviendrai-je, quand votre amour sera
» éteint ? — Cela est impossible. — Vous
» combattrez sans doute ; mais la nature
» sera plus forte que vous. Vous gémirez
» de votre défaite, et vous ne serez pas
» moins vaincue. — Mon ami, mon digne,
» mon inappréciable ami, vos préventions
» vous égarent. Vous supposez d'ailleurs
» que nous soyons époux, et je jure que

» je renonce à votre main ; que je borne
» tous mes vœux à vous aimer, à vous
» plaire, à n'être pour vous que ce que
» j'ai été jusqu'ici. — Quoi, Julie ! votre
» imagination ne s'est pas lancée dans l'a-
» venir ! Un nom, de l'opulence, de la
» considération... — Moi ! M. le comte,
» je me serais arrêtée un instant à ces
» choses-là ! Ne dégradez pas Julie dans
» votre propre opinion. Je me suis dit
» souvent : Si je tenais à une famille il-
» lustre, si la fortune m'avait comblée de
» ses dons, et qu'il ne fût rien, avec quel
» plaisir, quelle ivresse je l'éleverais jus-
» qu'à moi ! — Julie, pensez-vous à ce
» que vous dites, à ce que vous semblez
» m'indiquer, me prescrire ? — Je n'in-
» dique, je ne prescris rien, puisque j'ai
» juré de n'être jamais à vous. — Hé
» bien, Julie, si vous vous respectez
» comme je vous respecte ; si vous voulez
» conserver votre vertu ; si vous ne vou-

» lez pas que je sois tourmenté de remords, » il faut... il faut... — Que faut-il, M. le » comte? — Oh! que ce mot est cruel à » prononcer... Il faut... — Achevez. — » il faut nous séparer.

» Vous pleurez, Julie!... Ah! cachez-» moi vos larmes... cachez-les-moi, Julie. » Elles m'ôtent toute ma fermeté; je vais » être faible comme vous. » Madame Ber-» nard rentra : il était temps. Mais ce » soir, demain, après demain?...

« Que vois-je? dit-elle; Julie pleure; » M. le comte est accablé. — Madame » Bernard, un mot m'est échappé, un » mot bien dur.... — Prononé sans inten-» tion? — Vous vous trompez. J'étais sûr » de l'effet qu'il produirait, et je l'ai » proféré. » Vingt questions se présentèrent à l'imagination de madame Bernard. Elle aurait donné le chapon qu'elle rapportait pour connaître ce mot. Le respect l'arrêta. Mais elle se promit bien de

joindre la jeune personne pendant la journée, et elle compta sur la facilité naturelle à son âge.

Cependant il fallait qu'elle dît, ou qu'elle fît quelque chose. Elle prit un feston et fut s'établir dans le fauteuil à roulettes, d'où Julie n'osait plus s'approcher. « M. le comte, dit tout bas la » vieille dame, j'ai une bonne nouvelle » à vous apprendre. — Je ne peux rien » apprendre de satisfaisant. — Pardon- » nez-moi ; pardonnez-moi. Vous aimez » Julie. — Oh! beaucoup. — Et vous n'a- » vez pas observé le jeune Duval? — Qu'a- » vez-vous remarqué? — A chaque instant » il trouve un prétexte nouveau pour ve- » nir ici, et ce n'est pas vous qu'il y » cherche. — Quoi, madame! vous pen- » sez?.... — C'est un égoïste, M. le comte. » — Je le crois comme vous. — Julie a » produit sur le beau jeune homme la » plus forte impression. Je ne l'ai pas

» perdu de vue une minute ; son amour » naissant se décèle jusque dans la moin- » dre chose. Il paraît très aimable ; Julie » est charmante : le joli couple que ce » serait ! Une modique dot assurerait ce » mariage. »

Madame Bernard eût pu parler un quart d'heure encore, sans que d'Alaire pensât à l'interrompre. Assailli par une foule de réflexions, il cherchait en vain à classer ses idées. La jalousie s'était d'abord insinuée dans son cœur, et l'avait cruellement froissé. Il s'était applaudi ensuite de la résolution qu'il avait prise de n'être jamais à Julie. Je serais désespéré, pensait-il, qu'elle aimât ce jeune homme ; mais si elle était ma femme, je mourrais de douleur. Il se rappelait ensuite les qualités, les agrémens extérieurs de Charles. Elle l'aimera, elle l'aimera, se disait-il, et elle nous rendra justice à tous deux. Tantôt il ne suivait

que l'impulsion de son cœur; il voulait fuir avec Julie et la dérober à tous les yeux. Il ne voyait ensuite, dans une telle démarche, qu'une injustice criante, qu'un acte d'autorité et d'égoïsme. L'attacher exclusivement à mon sort et refuser d'assurer le sien; me cacher avec elle, et armer la calomnie contre l'innocence; perdre sa réputation, uniquement pour l'empêcher d'aimer un homme qu'elle doit me préférer sous tous les rapports, puisqu'elle n'a pas d'ambition, ce serait une indignité, une infamie! je resterai. Je verrai l'amour de Charles, le tendre retour, dont il sera payé tôt ou tard, et je me tairai. C'est moi qui dois faire le sacrifice de mon cœur; seul je dois être puni de mon imprudence. « Madame Ber- » nard, attachez ce miroir au pied de » mon lit. « Quand mon cœur se soulèvera contre ma raison, je me regarderai,

et je sentirai combien il est ridicule d'aimer à mon âge.

Charles parut, et s'annonça avec timidité : il venait de déposer un panier de vin vieux à l'office, et il ne savait comment son petit présent serait reçu. Il balbutia quelques mots, que le comte entendit à peine : il observait Julie. Les yeux de l'aimable enfant s'étaient reportés sur le parquet, d'où elle les ayait levés machinalement lorsque Charles était entré. Absorbée aussi dans ses réflexions, elle ne voyait rien de ce qui se passait autour d'elle. Madame Bernard aimait les bonnes choses; d'Alaire n'avait rien répondu au projet de mariage qu'elle lui avait communiqué. Elle avait pris son silence pour un acquiescement à ses vues. Elle se chargea des remercîmens d'usage, et elle mêla aux choses qu'elle adressa à Charles de ces mots encoura-

geans qui ne disent rien de positif, mais que saisit toujours, et qu'interprète à son avantage un jeune homme qui aime tendrement, et qui a besoin d'espérances.

Le dîner ne fut pas gai. Charles ne savait comment concilier ce que lui avait dit madame Bernard avec l'air plus que réservé du comte, et les distractions continuelles de Julie. Il devint rêveur à son tour. Madame Bernard mangeait et parlait pour tous.

Cet état d'anxiété et de contrainte ne pouvait durer. Il fallait nécessairement que quelqu'un rompît le silence, et quand on sort d'une situation pénible et forcée, on ne raisonne pas ce qu'on dit. Le secret de trois cœurs est prêt à s'échapper avec énergie, avec franchise, et cet aveu ajoutera à ce que chacun souffre en particulier.... Le régisseur apporte un énorme paquet; il est timbré de la ville capitale

d'un état voisin, et il est adressé au comte. D'Alaire se félicite de pouvoir dire quelque chose qui soit étranger à son amour et à Julie, et qui tire trois êtres souffrans de la position gauche où ils se trouvent. Il s'empresse de rompre le cachet.

Il lit, et des exclamations de mépris et de colère interrompent à chaque instant sa lecture. « Cet égoïsme est épou-» vantable! s'écrie-t-il enfin; ce crime ne » se consommera pas : je pars ce soir pour » Paris.—Mon ami, et votre pied?—Ju-» lie, il s'agit de la vie de cent mille hom-» mes : je dois compter la mienne pour » rien.—Mais, mon ami....—Vos ré-» flexions, votre résistance sont inutiles. » Qu'on m'habille et qu'on m'aille cher-» cher des chevaux de poste, je le veux. » —M. le comte laisse-t-il ici mademoi-» selle Mauret?—Oui, monsieur, et » vous sentez que les bienséances exigent » que vous suspendiez vos visites pen-

» dant mon absence.—Sera-t-elle longue,
» mon ami?—Je ne m'arrêterai que deux
» heures à Paris.—Et vous voulez partir
» seul, dans l'état où vous êtes? Si j'osais
» vous proposer...—De m'accompagner?
» Julie, cela ne se peut pas, parce que
» cela ne doit pas être. — Si du moins
» madame Bernard.... — Il n'y a pas de
» place dans ma chaise. D'ailleurs, je ne
» vous laisserai pas seule ici. — M. le
» comte?—Monsieur?—Permettez-moi
» de courir devant votre voiture et de
» vous donner les secours dont vous aurez
» besoin. — Monsieur, j'accepte votre
» offre avec reconnaissance. Allez vous
» préparer. » Pour la première fois, Julie regarde Charles; elle le regarde avec bienveillance; elle lui sourit; elle le remercie avec cette effusion d'âme que produit le sentiment d'un service signalé.

CHAPITRE III.

La Catastrophe.

D'Alaire avait dit : je le veux. Il ne prononçait ce mot que dans les plus graves circonstances ; on le savait, et alors personne n'osait le contredire. Les dames se retirèrent donc, et le régisseur et le jardinier entreprirent de faire sa toilette. La douleur du pied était toujours vive, et les deux valets de chambre n'étaient pas adroits. Le docteur entra pendant qu'on chaussait le comte, et les grimaces que faisait le malade amenèrent un discours très méthodique sur l'indocilité qu'on oppose tous les jours aux talens des médecins les plus distingués.

Mais quand celui-ci sut que d'Alaire

partait pour Paris, il laissa ses périodes, il perdit l'aplomb et la gravité qui constituaient la plus grande partie de son mérite, et il s'écria que M. le comte s'exposait à perdre la jambe. « Hé bien, mon» sieur, je la perdrai.—J'espère au moins, » M. le comte, que vous déclarerez hau» tement que je vous avais consigné chez » vous pour six semaines. — Je vous en » donnerai un certificat authentique. — » Ce n'est pas tout, M. le comte. Je n'a» bandonne jamais mes malades. J'ai une » carriole dont les roues sont toutes neu» ves. Je vous accompagnerai; je vous » panserai quand vous en aurez besoin. » — Vous n'abandonnez jamais vos ma» lades, dites-vous, et vous allez délaisser » tous ceux que vous avez dans le canton, » et dont plusieurs peut-être ont besoin » des secours les plus pressans! — Oh! » je leur ordonnerai de m'attendre. — » Il n'est pas difficile de deviner le motif

» qui vous détermine : vous êtes un » égoïste. »

D'Alaire ordonna à son régisseur de payer les visites que le docteur lui avait faites, et il pria l'égoïste de se retirer. « Le vilain homme ! s'écria-t-il. Il aban- » donnerait des malheureux dépourvus » de moyens pécuniaires, pour courir, » sur la route de Paris, après cent louis » que je lui aurais donnés ! Et je ne con- » nais pas les hommes, et je les juge trop » rigoureusement ! *Primò mihi, primò* » *mihi ;* voilà la devise du genre humain !

» Qu'on s'informe s'il y a des malades » dans le village, qu'on leur donne du » bouillon et du vin. Cela leur fera plus » de bien que les drogues que leur vend, » à tort et à travers, le docteur-méde- » cin, chirurgien et apothicaire. »

Madame Bernard et Julie étaient dans le jardin. La bonne dame n'avait pas oublié les larmes que la jeune personne avait

répandues devant elle. Elle grillait d'en connaître la cause. Elle aurait bien voulu savoir aussi comment on comptait mettre cent mille hommes à mort, et comment M. le comte leur sauverait la vie. Julie savait très bien, malgré son innocence et sa candeur, qu'il est au moins inutile de se confier à ceux qui ne peuvent nous soulager, surtout quand ils sont causeurs. Pour se rendre impénétrable, elle répondait aux questions multipliées de madame Bernard, par d'autres questions tout à fait étrangères à ce qu'elle voulait savoir. Madame Bernard se dépitait, et répétait : « Vous pleuriez, Julie, et on » ne pleure pas sans sujet. — Croyez-» vous, madame, que M. le comte puisse » faire ce voyage sans danger? — Ce n'est » pas de cela que je vous parle, made-» moiselle. Vous cherchez à détourner » mon attention. Vous n'avez pas tou-» jours été si réservée. — J'ai pu vous

» parler de ce qui me concernait person-
» nellement. Aujourd'hui, je suis dépo-
» sitaire du secret de M. le comte, et je
» dois le renfermer dans mon sein. — Le
» secret du comte ! Le comte a un se-
» cret, et je l'ignore ! Et vous le savez,
» et il vous a coûté des larmes ! — Ma-
» dame, remplir ses devoirs, aimer ses
» bienfaiteurs, leur être utile quand on le
» peut et qu'ils le désirent, voilà à quoi
» on doit borner son ambition et ses jouis-
» sances. — Borner son ambition et ses
» jouissances ! Mademoiselle prétend me
» faire la leçon ! — Non, en vérité, ma
» chère madame Bernard. Mais vous me
» pressez ; il faut que je vous réponde
» quelque chose, et ce que je viens de
» vous dire est ce que j'ai trouvé de
» mieux. »

Charles est prêt à monter à cheval, et il vient avertir ces dames que le comte les attend. « Je m'éloignerais de vous

» avec les plus vifs regrets, mademoi-
» selle, dit-il à Julie, si je n'étais assez
» heureux pour prouver à M. le comte
» mon affection et mon dévouement.—
» Je suis persuadée, monsieur, que sa
» reconnaissance est égale à la mienne.
» — Pardonnez, mademoiselle, si j'ose
» me flatter de quelqu'espoir : madame
» m'a adressé des mots dont peut-être
» elle n'a pas raisonné l'importance, et
» qui cependant m'ont rendu heureux
» un moment. — Sachez, monsieur, que
» je ne parle jamais au hasard, et que
» j'ai toujours l'intention de me faire en-
» tendre. — Alors, madame, mes es-
» pérances m'ôtent tout le mérite du ser-
» vice que je vais rendre à M. le comte.
» Je ne vous entends plus, monsieur,
» reprend Julie incertaine et inquiète.—
» Permettez, mademoiselle, qu'après
» mon départ, madame soit mon inter-

» prête auprès de vous. —Madame Ber-
» nard, que signifie ce que monsieur
» vient de dire?—Mon enfant, vous avez
» votre secret; j'ai le mien. Nous les
» échangerons, ou je garderai le silence. »

Tout était prêt. On porte le comte dans sa voiture. Julie l'embrasse tendrement. « N'oubliez pas, lui dit-elle tout bas, » que ma vie est attachée à la vôtre. » Il s'éloigne, précédé de Charles, qui a adressé à Julie un dernier adieu et un dernier regard. Elle ne l'a pas entendu, elle ne l'a pas vu. Que pouvait-elle voir qui ne fût pas d'Alaire? Elle prend le bras de madame Bernard: elle avait besoin d'un appui. Elle s'enferme avec elle, et elle veut en vain retenir ses pleurs. « Ils » partent, lui dit-elle, que pourrais-je » vous cacher? Madame, bannissons toute » espèce de défiance. Vous avez quelque » chose à m'apprendre, et je sens mon

» cœur prêt à s'ouvrir à l'amitié. — En-
» fin, vous devenez traitable, ma jeune
» amie. Allons, parlons, parlons. »

On se passe aisément de confident, lorsqu'on est près de ce qu'on aime. Si quelqu'importun arrête ces doux épanchemens, qui sont toujours les mêmes, et qui paraissent toujours nouveaux, on se voit au moins; il reste encore, ce langage de tous les temps et de tous les lieux, ce langage moins étendu que l'autre, mais bien autrement expressif : quand les yeux disent amour, dans quel idiome le dirait-on comme eux?

Toujours un jeune cœur s'abandonne aux plus délicieuses sensations; il s'y livre avec sécurité; il ne voit dans l'avenir qu'une suite de jouissances sans cesse variées. Mais qu'un événement inattendu le sépare inopinément de cet autre cœur, qui est la moitié de sa vie, ce pauvre petit cœur, qui ne vivait que hors de lui, est

forcé de se replier sur lui-même. Il est comprimé ; il souffre ; il cherche à reprendre sa première expansion, et ne trouvant plus l'amour, il invoque les consolations de l'amitié. Julie était déjà affligée, quand le comte annonça son départ pour Paris. Ce mot terrible *il faut nous séparer* était toujours présent à sa pensée et à son oreille. Quelquefois elle croyait que le comte avait pressé l'exécution de l'arrêt fatal ; quelquefois elle le jugeait incapable d'employer un détour, dont il n'avait pas besoin, et qui ne pouvait s'accorder avec la franchise et la noblesse de son caractère.

Il était parti : la douleur oppressait sa poitrine ; ses larmes tombaient sur son cœur. Il fallait leur rendre un libre cours ; les verser dans un sein compatissant : parler de ce qu'on souffre ; c'est déjà se soulager. Madame Bernard était la seule qui pût entendre Julie et lui répondre.

Il n'y avait pas ici de préférence qui dût flatter l'amour-propre de la bonne dame; mais elle allait causer, se mêler des affaires des autres, avancer peut-être le mariage qu'elle avait projetté. Quelle journée pour elle!

Rien ne peut rendre son étonnement, sa stupéfaction, quand elle sut que Julie et le comte s'aimaient. Le comte amoureux à son âge! Julie partageant cet amour! Voilà de ces choses qu'on ne devine jamais, et qu'on a peine à croire, lors même qu'elles sont constatées. Combattre l'inclination de Julie est le moyen le plus sûr de lui déplaire. Laisser entrevoir un dénouement désiré, et qui, après tout, n'est pas impossible, c'est captiver sa bienveillance. Un mari âgé est toujours faible, et Julie, devenue comtesse, aura nécessairement la haute-main dans la maison. Le bien-être de madame Bernard dépendra uniquement d'elle. Il est donc

d'une nécessité absolue de paraître voir, sentir comme Julie, et de contribuer à la rendre heureuse. Encore de l'égoïsme.

Vous pensez bien que la délicatesse seule éloignait de l'imagination de Julie l'idée d'un mariage qu'elle souhaitait si vivement. Madame Bernard n'eut pas de peine à lui persuader que s'il était dans les convenances qu'elle résistât aux instances que le comte lui adresserait tôt ou tard, il était naturel qu'elle ne s'opposât formellement à rien de ce qu'il voudrait, de ce qu'il ordonnerait enfin. « Mais, » ma chère amie, il y aurait de la ruse » dans la conduite que vous me conseil- » lez de tenir, et je ne sais pas feindre. » D'ailleurs, le comte veut que nous nous » séparions...que nous nous séparions!— » Mademoiselle, il n'en aura pas la force. » --Vous le croyez.--Je vous en réponds.» Mademoiselle, a dit madame Bernard. Elle a quitté le langage familier; déjà elle

marque des égards à Julie; elle veut la gagner de toutes les manières; elle commence l'exécution d'un plan conçu à la minute, et qui n'en est pas moins adroit.

« Vous me devez, reprend Julie, une » confidence en retour de la mienne. — » Mademoiselle, je ne l'ai pas oublié. Il » s'agit du beau jeune homme... — Qui » donc? — M. Charles. — Ah! je n'y » pensais plus. — Qu'en ferons-nous à » présent? — Vous vous êtes, en effet, » servi avec lui d'expressions que je n'ai » pas comprises. — Mais que vous ex- » pliquez maintenant. Il vous aime avec » une extrême tendresse. — J'en suis » fâchée, et je ne peux rien pour lui. — » Je comptais amener M. le comte à » vous doter, à faire ce mariage. Mais » les considérations qui me déterminaient » s'évanouissent devant un amour d'une » toute autre importance. »

Madame Bernard était trop fine pour

99964

apprendre à Julie que d'Alaire connaissait les sentimens de Charles. C'eût été l'inquiéter inutilement : il était hors de toute vraisemblance que le comte fût assez maître de son cœur pour se sacrifier volontairement, et la bonne dame comptait bien développer en lui cette confiance en Julie que combattaient encore sa raison et son jugement. Des insinuations présentées avec simplicité ; des éloges indirects de la demoiselle ; des réflexions sur ses rares qualités, sur son aversion pour les plaisirs bruyans, sur son goût pour la retraite, devaient finir par persuader un homme, qui sans doute ne demandait qu'à l'être.

Madame Bernard ne confiait pas à Julie les petits détours qu'elle se proposait de prendre pour arriver au succès. A chaque instant elle gagnait quelque chose sur sa confiance. Elle écoutait la jeune personne avec une complaisance qui

n'avait plus de bornes. Elle faisait valoir le désintéressement, l'austère probité, l'amabilité du comte. Elle louait les agrémens extérieurs dont la nature ne l'avait pas dépouillé encore. Julie l'écoutait avec ivresse ; elle regrettait de ne l'avoir bien connue que si tard ; elle se félicitait de lui avoir dévoilé son cœur. Errantes dans les jardins, dans le parc, elles ne parlaient qu'amour et avenir. Les heures s'écoulaient avec rapidité.... pour Julie.

Le sang de madame Bernard était singulièrement refroidi. Les belles choses que lui disait Julie ne l'empêchaient pas de voir les objets devant lesquels elle passait. Elle s'arrêta auprès de la calèche qui les avait amenées, et elle la fit remarquer à la jeune personne. Elle avait encore un but : elle connaissait tous les recoins du château, et le dernier arbre des jardins. Elle s'ennuyait dans ce magnifique désert. Elle désirait revoir Paris, y reprendre

ses habitudes, et paraître aux yeux du comte n'avoir cédé qu'aux désirs de mademoiselle Mauret.

A l'aspect de la calèche, Julie parut sortir d'un songe. « Ah, mon Dieu! s'é» cria-t-elle, nous aurions pu partir avec » lui! — Mais dans ce moment de sur» prise, de trouble, de désordre, était-il » possible de penser à tout? — Oui, nous » pouvions partir avec lui. Peut-être est» il temps encore de le suivre, de le join» dre. — Sans doute, mademoiselle..... » Mais M. le comte ne doit rester que » deux heures à Paris. — Et si la fatigue » ajoute au mal qu'il avait déjà. — Cela » est présumable. — Oh! elle y ajoutera, » ma bonne amie. Des chevaux, des che» vaux. — Mais si nous rencontrons Félix » et ses fourgons? — Nous les ferons ré» trograder. — Mais si M. le comte trouve » mauvais.... — Oh! je prends tout sur » moi. Des chevaux, des chevaux. »

Le mouvement de la voiture avait en effet singulièrement fatigué le pied de d'Alaire, qui n'avait pas plus pensé à la calèche que Julie et madame Bernard. Il avait été obligé de s'arrêter à Amboise, et d'y prendre une berline, dans laquelle il pût être à peu près couché. Le beau, l'intéressant, le sensible Charles l'avait pressé de s'y arrêter. Le comte avait répondu à ses instances qu'il fallait sauver cent mille hommes, et qu'il voulait continuer sa route. Le bon jeune homme avait cédé, et il s'était placé sur le siége du cocher, pour être, à chaque instant, aux ordres du comte.

Ils rencontrèrent, à une lieue d'Orléans, Félix et une file de voitures chargées de manière à meubler six maisons et autant de caves. « Il faut renvoyer tout » cela à Paris, dit le comte à Charles. Je » pressens que de long-temps je ne pour» rai retourner à ma terre. Nous arrête-

» rons une heure à Orléans. Vous vou-
» drez bien écrire à madame Bernard de
» partir à l'instant avec mademoiselle
» Mauret, et de venir me retrouver. »

Charles était d'un empressement, d'une exactitude qui auraient singulièrement plu à d'Alaire, sans la confidence que lui avait faite madame Bernard. Semblable aux publicistes du jour, il ramenait tout à son système ; il trouvait le moyen d'y tout attacher. Charles, pensait-il, était prévenu qu'il ne verrait pas Julie pendant mon absence. En m'accompagnant, son motif essentiel est de se mettre mieux à chaque instant dans mon esprit, de tirer ainsi le parti le plus avantageux de sa séparation forcée d'avec l'objet de son amour. Le *primò mihi* le dirige. Mais du moins, dans cette circonstance, ce mot ne fait de mal à personne, et tout être tend au bonheur par une impulsion irrésistible.

Ah! sans mon fol amour, sans l'inconcevable retour dont il est payé, je ne sais ce que j'aurais fait en faveur de ce jeune homme.... Il est constant que je ne peux épouser cette fille adorée; je ne le doii pas; je ne le veux pas. Mais l'avoir sans cesse auprès de moi; entendre à chaque instant du jour les expressions naïves de sa tendresse; recevoir des caresses, aussi dangereuses qu'innocentes, c'est ce que la vertu idéale même ne pourrait soutenir. Je me séparerai de Julie, je l'ai dit et je le ferai. Mais quel asile lui donnerai-je? J'ai épuisé avec madame Bernard tous les raisonnemens, toutes les conjectures à ce sujet.... La marier est le seul parti qu'il convienne de prendre. Le mariage est un lien respectable; ce sera une barrière de plus que j'aurais élevée entre elle et moi.... La marier!... Cette idée est cruelle!..... Egoïste, tu balances! tu

veux la voir, continuer de l'aimer, de lui plaire, et la perdre sans retour. Peut-être même auras-tu la lâcheté de t'applaudir de ton infâme triomphe... D'Alaire, n'étouffe pas en un instant la voix de ta conscience, de cette conscience qui jusqu'à présent a applaudi à toutes tes actions. Sois encore en paix avec elle..... Ah! cette pensée m'ennoblit à mes propres yeux; elle m'élève au-dessus de moi. Charles épousera Julie..... Mais y consentira-t-elle?... Je lui rappellerai mon âge. Je lui ferai remarquer les qualités, les agrémens de ce jeune homme, à qui elle n'a encore accordé qu'une attention fugitive... je... je...

On cite, on vante la continence de Scipion. Scipion n'était pas amoureux de sa captive; il n'en était pas aimé, et pour posséder l'objet de son amour, d'Alaire n'a qu'à le vouloir.

Mais quel est ce paquet, dont la lecture l'a si vivement agité? Que va-t-il faire à Paris ?

Le marquis d'Arancourt, jeune, ardent, impétueux et brave, était entré au service à l'âge où on ne doute de rien. Disposé à se faire tuer à la première occasion, il n'avait pas cru qu'il fût nécessaire d'être tacticien pour braver un coup de canon. Versac l'avait trouvé colonel, entendant assez mal les manœuvres, mais ayant ces qualités brillantes et chevaleresques qui plaisent généralement, et particulièrement aux femmes. Aucune n'avait eu à se plaindre de lui, parce qu'il portait la probité jusqu'au rigorisme. Il s'était prononcé à cet égard en entrant dans le monde, et il avait soutenu le caractère qu'il s'était donné.

La voix publique, qui n'est pas toujours juste, le portait aux plus hauts

emplois, et l'opinion finit par tout entraîner. Versac, qui ne faisait rien qui ne fût calculé, l'avait fait maréchal-de-camp, puis lieutenant-général, pour se populariser. Une ambassade importante et difficile était vacante. La probité et la noble franchise de d'Arancourt furent ses seuls protecteurs : on le nomma.

Vous n'avez pas oublié, peut-être, que les fautes, les erreurs, les écarts multipliés de Versac étaient connus enfin dans ce palais où la vérité pénètre si difficilement ; qu'il en était sorti, menacé d'une disgrâce éclatante, accablé, anéanti.

Il avait prévu ce moment fâcheux, et il avait embrouillé les affaires de son administration de manière à ce que personne n'osât le remplacer. Il pouvait être renvoyé cependant, et il sentit qu'une violente crise politique pouvait seule le maintenir, en le rendant nécessaire. Il

regardait d'Arancourt comme son ouvrage, et il lui écrivit avec la confiance qu'on a ordinairement dans sa créature.

La cour où résidait le marquis, élevait des prétentions qu'un esprit conciliateur et sage pouvait seul modérer, et Versac enjoignait à son protégé de leur opposer la roideur et même l'insolence ; d'amener une rupture ouverte et prompte, et pour prix de sa docilité, il lui promettait le commandement de l'armée française.

Une proposition de cette nature devait blesser d'Arancourt : elle le révolta. Il envoya à d'Alaire la lettte de Versac. Elle était en chiffres, selon l'usage, et le marquis y avait joint une clef propre à en rendre l'intelligence facile. Il disait, dans une lettre particulière, adressée au comte, qu'il ne se sentait nullement propre au commandement d'une armée ; mais qu'eût-il les talens du général le

plus distingué, il étoufferait les brandons de la guerre au lieu de les allumer. Il ajoutait qu'il s'adressait à d'Alaire parce qu'il ne connaissait pas un plus honnête homme; qu'il le laissait le maître de faire de la lettre de Versac l'usage qu'il jugerait le plus utile au bien public, et qu'il ne le désavouerait dans aucune circonstance.

Il n'était plus question ici de ces actions hasardées, folles et scandaleuses qui ne nuisent qu'à celui qui se les permet, ni de ces actes arbitraires qui ne portent que sur quelques individus, et qui ne troublent pas l'ordre public, parce que les lois peuvent les réprimer. Il s'agissait d'étouffer l'étincelle qui pourrait embraser l'Europe. C'est l'imminence du danger, le désir d'y soustraire sa patrie qui avaient allumé le sang du comte, et qui lui avaient fait oublier le soin de sa conservation.

Il pensait cependant, en courant la poste, que peut-être d'Arancourt ne refusait le commandement d'une armée, que parce qu'il sentait son incapacité, et que l'égoïsme ne lui permettait pas de s'exposer à être battu. Au surplus, disait-il, c'est un égoïste comme moi, et en rapportant tout à lui, il vient de faire une bonne action.

En réfléchissant, en se parlant à lui-même, en causant avec Charles, d'Alaire s'étourdissait sur des douleurs qui augmentaient sensiblement. Il les sentit enfin, sans interruption et dans toute leur force. Il jugea, en entrant à Paris, qu'il devait descendre chez Versac, et qu'après la grande explication, il prendrait le parti qui lui paraîtrait le plus prudent et le plus facile à exécuter.

Il donne ses ordres, et Charles dirige les postillons. On arrête à la porte de

monseigneur. D'Alaire essaye de faire quelques mouvemens; des douleurs aiguës l'arrêtent. « Faites venir, dit-il à » Charles, quelques domestiques de » M. de Versac. Qu'on m'enlève de cette » berline et qu'on me porte dans son ca- » binet. »

Le nom du comte met tout en mouvement. Versac, lui-même, va au-devant de lui, jusqu'à son antichambre. Il ne conçoit rien à ce qu'il voit; mais d'Alaire est toujours redoutable pour lui, et il lui fait un accueil qui peut paraître affectueux à qui ne connaît pas le cœur sec et froid de l'excellence.

« Point de vaines démonstrations, lui » dit le comte. Passons dans votre cabi- » net. » On y arrive lentement, péniblement. Charles ne sait pas ce qui amène d'Alaire à Paris. Il n'a pas jugé à propos de l'en instruire; il ne doit donc rien en-

tendre de la conférence qui va avoir lieu, et il s'arrête dans la pièce qui touche au cabinet.

Le comte prend la parole. « Les con-
» seils d'une amitié, qui n'existe plus,
» n'ont produit sur vous aucun effet. Les
» réflexions, les raisonnemens, les priè-
» res, les menaces mêmes que m'ont
» souvent dictés un reste d'attachement,
» ont été inutiles. Je ne répéterai rien de
» ce que j'ai pensé et dit jusqu'à présent.
» Je viens à l'objet de mon voyage.

» Vous tenez à une grande place que
» vous ne savez pas remplir, et pour la
» conserver, vous êtes prêt à tout sacri-
» fier. La voix de la patrie, le cri du de-
» voir, rien ne peut vous contenir. Le
» monde s'écroulerait : vous ne vous en
» apercevriez pas, si vous restiez debout.
» Ce que l'égoïste a de plus abject et de
» plus atroce à la fois, est ce qui vous dis-
» tingue, et ce qui vous marquerait du

» sceau d'une éternelle réprobation, si
» je n'étais là pour vous arrêter. — Vous
» m'aviez promis de me faire grâce de
» toute espèce de préambule, et de venir
» de suite au fait. — M'y voici.

» Vous êtes probablement menacé
» d'une disgrâce que vous voulez pré-
» venir, en suscitant des dissensions que
» vous présumez devoir vous rendre né-
» cessaire. Vous avez chargé le marquis
» d'Arancourt de souffler le feu de la dis-
» corde, et vous lui avez promis, pour
» prix de ce service, le droit, affreux,
» quand il n'est pas utile, de faire couler
» des flots de sang. — En vérité, M. le
» comte, je ne sais ce que vous voulez
» me dire. — Ne niez pas; repentez-vous,
» si vous en êtes capable, et faites ce que
» je vais vous prescrire. — Je crois, M. le
» comte, que la douleur, l'excès de la
» fatigue..... — Ont altéré mes facultés
» morales? N'est-ce pas là ce que vous

» voulez dire ? Vous me faites pitié. Ap-
» prenez, monsieur, que le marquis m'a
» envoyé vos chiffres et la clef qui les
» rend intelligibles. — Vous avez ma
» lettre ! — Elle est là, dans mon porte-
» feuille—Rendez-la-moi.—Le dois-je ?
» — Rendez-la-moi, vous dis-je. »

Versac se voit à la discrétion d'un homme qui ne souffrira pas l'exécution d'un crime qu'il peut prévenir. Sa tête se monte, s'enflâme. Des mouvemens convulsifs, la contraction de tous ses nerfs annoncent un dessein violent. D'Alaire le pénètre, et il appelle Charles à haute voix. L'altération de son organe alarme le jeune homme ; il se précipite dans le cabinet.

» Charles, placez-vous entre monsieur
» et moi, et jurez sur l'honneur de ne pas
» révéler un mot de ce que vous allez en-
» tendre.—Je le jure, M. le comte.—Ver-
» sac, je voulais vous épargner la honte

» d'avoir un témoin de cette explication
» orageuse. C'est vous qui m'avez forcé
» à faire entrer monsieur. Revenons.

» Cette lettre est timbrée de votre ca-
» binet particulier, et elle porte votre
» signature; la reconnaissez-vous? — Je
» la reconnais. — Je la déchirerais, si
» tous les ambassadeurs pensaient comme
» M. d'Arancourt, et votre coupable pro-
» jet s'anéantirait avec elle. Mais si je la
» supprime, vous resterez ce que vous êtes,
» et l'homme puissant trouve toujours des
» complices. Ecrivez votre démission à
» l'instant, à la minute. — Ma démission!
» Jamais. — Ecrivez-la dans les formes
» que je vais vous dicter : elle sera posi-
» tive, et c'est tout ce que je demande. »

Versac veut s'élancer sur cette lettre qui va lui être fatale; Charles l'arrête d'un bras vigoureux. Versac lève la main sur le jeune homme; il le menace d'un affront que l'honneur ne pardonne jamais.

» Charles, dit d'Alaire avec calme, » aidez-moi à éloigner de votre pays les » fléaux de la guerre : vous vous occu- » perez de vous après. M. de Versac, » passez à votre bureau et écrivez. — » Je n'y consentirai pas; je n'y peux con- » sentir. J'ai dérangé ma fortune; mon » rang soutient mon crédit, et les émo- » lumens de ma place me sont nécessaires. » — Ecrivez; je vous l'ordonne pour la » dernière fois..... Vous résistez encore? » Je vais me faire conduire au château; » je demanderai une audience; je l'ob- » tiendrai, et je mettrai cette lettre sous » les yeux du prince. Pensez-y bien, » monsieur; cette démarche peut vous » conduire à l'échafaud. »

Versac, exalté par les passions violentes et haineuses, tombe tout à coup dans un accablement absolu. Ce n'est plus qu'un faible enfant, qui cède à toutes les impressions qu'on veut lui com-

muniquer. Il se traîne à son secrétaire ; il écrit sous la dictée du comte; il signe, et il reste anéanti dans son fauteuil.

« Quand votre démission sera accep-
» tée, lui dit le comte, je vous remettrai
» les pièces que j'ai reçues de M. d'Aran-
» court : je vous en donne ma parole
» d'honneur, et vous savez que je suis
» incapable d'y manquer. Charles, prenez
» ce porte-feuille, dont vous me répon-
» dez. Il est ici plus en sûreté dans vos
» mains que dans les miennes. Faites-moi
» enlever de ce cabinet, et retirons-
» nous. »

D'Alaire n'était plus soutenu par l'idée de servir son pays. Son imagination était calmée, et ses yeux se portèrent enfin sur ce pied dont il ne s'était pas occupé encore. Il vit, il sentit que les secours les plus prompts étaient indispensables. Cependant, en rentrant chez lui, il écrivit au capitaine des gardes de service.

Il mit sous enveloppe la démission de Versac et sa lettre. Il pria Charles d'aller de suite porter le paquet au château, et de faire tout ce qu'il serait en lui pour le mettre dans les mains de l'officier-général à qui il était adressé.

Charles vole à la voix du comte. Il arrive sous le péristile; il veut monter; on l'arrête; il insiste, il nomme d'Alaire il croit que les portes vont s'ouvrir. Les factionnaires sont des Suisses qui n'entendent pas le français. Un garde-du-corps passe par hasard. Charles lui parle, et le prie de le conduire » à son capitaine. « De la part du comte » d'Alaire, lui dit le garde? N'est-ce » pas cet original qui a la manie de » passer pour égoïste, et que la voix » publique a surnommé le plus honnête » homme de France?— Et qui l'est en » effet, monsieur. » Le garde remonte;

le maréchal-des-logis de service descend, et il introduit Charles dans les premiers appartemens. Le capitaine se présente; Charles lui remet le paquet. M. le duc l'ouvre et le lit. « Assurez l'honnête » homme, dit-il à Charles, que je me fais » un devoir de le seconder. Dans un mo- » ment, la démission de M. de Versac » sera présentée au prince, et je crois » qu'elle sera acceptée. »

Charles revient, enchanté du succès de sa démarche. Il croit n'avoir que des félicitations à adresser au comte.... Des chirurgiens, des instrumens, des domestiques affligés, d'Alaire tranquille et résigné, tel est le spectacle qui frappe le jeune homme. Une opération cruelle est devenue nécessaire, et la main la plus adroite ne peut que l'abréger. Charles, tourmenté, hors de lui, tombe à genoux devant le lit de douleurs; il couvre de

larmes sincères une main qu'il presse tendrement entre les siennes : il ne sait pas encore que c'est celle d'un rival aimé.

Pas un cri, pas une plainte n'échappe au comte. Les appareils placés, il dit à Charles : « J'ai beaucoup souffert ; mais » la cause de mes douleurs m'honore et » me les fait oublier. On m'appelle l'hon- » nête homme, dites-vous? Ce titre est » le premier de tous pour un égoïste tel » que moi. »

Charles ne croyait pas que l'opération que venait de subir d'Alaire pût avoir d'autres suites que de le retenir au lit. Tranquille à cet égard, il se reporta sur le passé et se lança dans l'avenir. Julie, ses charmes, sa candeur, sa modestie se peignaient à son imagination enchantée. Il se laissa aller à l'espoir que madame Bernard semblait avoir voulu faire naître dans son cœur. Vingt fois il retint l'aveu de ses sentimens. Il pensa que solliciter

la main de Julie, au moment même où il avait fait beaucoup pour le comte, ce serait rappeler ses services, et y mettre le plus haut prix. Cependant l'image de la fille adorée ranimait ce cœur que d'autres soins avaient rempli. Un souvenir déchirant anéantit à son tour l'ivresse à laquelle notre jeune homme venait de s'abandonner : le geste menaçant de Versac se retraça à sa mémoire. Charles était assis; sa tête était appuyée sur ses deux mains; il la soulevait de temps en temps, et regardait son épée, jetée dans un coin de la chambre de d'Alaire. Il se levait; il marchait à grands pas; il venait reprendre sa position, pour se lever et se rasseoir encore. Le comte suivait tous ses mouvemens.

« Charles, lui dit-il, un point d'hon-
» neur bizarre et cruel vous occupe en ce
» moment. Je sais ce que vous croyez de-
» voir à un préjugé barbare, et je discu-

» ferais avec vous, si l'écart de M. de
» Versac avait eu d'autre témoin que
» moi. Il sera couvert d'un secret invio-
» lable. — M. de Versac s'en souviendra.
» Il va rentrer dans la classe des simples
» citoyens ; je le rencontrerai peut-être
» dans le monde. Voulez-vous, M..le
» comte, que je sois obligé de baisser les
» yeux devant lui, que je supporte le mé-
» pris d'un homme que vous avez cessé
» d'estimer? — Charles, je suis content
» de la conduite que vous avez tenue de-
» puis que je vous connais. Ne perdez rien
» de l'estime que vous m'avez inspirée.
» — Je ne ferai rien que pour la conser-
» ver.—Renoncez donc à votre projet.—
» M. le comte, je suis attaché à un corps
» respectable, et chacun de mes cama-
» rades a le droit de me demander compte
» de ma conduite.—On ne saurait parler
» de ce dont on n'a pas d'idée, et je vous
» répète que l'affront que vous a fait Ver-

» sac restera caché. Un affront! Il est des
» hommes qui ne peuvent offenser per-
» sonne : ce sont ceux que poursuivent
» la haine et le mépris publics. Versac,
» d'ailleurs, attaqué par moi dans son
» ambition, dans sa fortune, exaspéré au
» point de vouloir arracher de mes mains
» la lettre de M. d'Arancourt, n'avait
» plus sa tête à lui, et n'a pas conservé
» le souvenir de ce qu'il a fait et dit dans
» ce moment critique. — Je sens, M. le
» comte, que je ne peux vous gagner par
» des raisonnemens. Je n'ai à vous oppo-
» ser qu'un usage, que la raison con-
» damne, mais auquel un officier de vingt-
» cinq ans ne se soustrait jamais avec im-
» punité. — Etrange aveuglement! Thé-
» mistocle, outragé, dit au furieux qui
» a levé la main sur lui : Frappe, mais
» écoute, et Thémistocle vous valait
» bien, monsieur. — Thémistocle, de
» nos jours, ne répondrait qu'avec son

» épée. — Hé bien, monsieur, si quel-
» qu'un ici doit s'exposer, c'est celui seul
» qui a amené sur vous la menace dont
» vous voulez vous venger. C'est moi qui
» vous ai appelé dans ce cabinet, dont la
» discrétion vous avait éloigné. C'est moi
» qui provoquerai Versac. Ecrivez un
» cartel, monsieur; je le signerai. Que
» Versac se rende ici. Je me ferai porter
» dans un fauteuil, et le pistolet termi-
» nera l'affaire. — Vous, M. le comte,
» vous battre pour moi, qui vous sacri-
» fierais mille vies, si je les avais! Pen-
» sez-vous à ce que vous me proposez?
» — Charles, mon jeune ami, vous êtes
» brave, et peut-être êtes-vous adroit.
» Cependant vous pouvez succomber, et
» vous êtes fils unique. Vous êtes l'appui
» et le charme de la vieillesse de votre
» père. Vous exposerez-vous à empoi-
» sonner ses dernières années, ou à l'en-
» traîner au tombeau avec vous? — M. le

» comte, par grâce, ménagez mon cœur;
» n'ajoutez pas à l'horreur de ma situa-
» tion, et laissez-moi faire ce que la so-
» ciété exige de moi, ce qu'elle considère
» comme un devoir. — Je n'ai plus qu'un
» moyen pour vous arrêter, et je vais
» l'employer. Charles, vous aimez Julie,
» et peut-être un jour parviendrez-vous
» à lui plaire. Renoncez à votre projet,
» et je consens que vous sollicitiez sa
» main, que vous cherchiez à l'obtenir
» d'elle-même. Je suis le dernier rejeton
» d'une famille qui occupe des pages dans
» l'histoire. Une femme accomplie, la
» fortune des d'Alaire peuvent être à
» vous. Vous n'avez qu'un mot à dire :
» me le refuserez-vous? — Julie !....
» Julie !... Mon père !... Julie !... Ah !
» monsieur, vous m'attaquez avec trop
» d'avantages. Comment résister à tant
» de moyens de séduction ! — Vous vous
» rendez ? — M. le comte !.... M. le

» comte !.... Julie !.... Mon père !....
» Julie !... — Vous vous rendez ?...—...
» Je ne le puis, je ne le puis. »

On entend le bruit d'une voiture qui entre dans la cour. C'est madame Bernard, c'est Julie qu'on annonce. D'Alaire est tout entier au plaisir de revoir l'aimable enfant. Il oublie Charles et Versac.

Julie n'avait pu recevoir la lettre de rappel que le comte lui avait fait écrire en route. Elle n'était pas sans inquiétude sur la manière dont elle serait reçue : elle ignorait encore que l'amour pardonne toujours, les fautes surtout qui prouvent sa vivacité. Mais tout s'efface devant des intérêts d'une haute importance. Elle apprend, en descendant de voiture, que le comte a subi une opération longue et douloureuse. Elle s'oublie, pour ne s'occuper que de lui. Elle est dans ses bras, et

d'Alaire, rendu par sa présence à toute la force d'un sentiment victorieux, se repent déjà des promesses qu'il a faites à Charles.

Mais où est ce jeune homme? Le comte le cherche des yeux, et ne le trouve plus. Son épée a disparu avec lui. D'Alaire voudrait voler sur ses pas : il est réduit à envoyer après lui des domestiques, qui vraisemblablement ne pourront le trouver, ou qui n'auront pas assez d'ascendant sur lui pour le ramener à l'hôtel. Il a fait tout ce qu'il était en lui pour prévenir un malheur. Cette pensée le satisfait, et ne le console pas.

Ah! pensait-il, cet homme, que je croyais un sage, ne balance pas à se dégrader jusqu'à n'être qu'un spadassin! Les regrets cuisans et prolongés qu'il sait que j'éprouverai s'il est malheureux; l'image d'un père affligé, désespéré;

celle du bien le plus précieux pour son cœur, rien n'a pu vaincre son orgueil blessé; il lui sacrifie tout, jusqu'à sa vie : c'est un égoïste.

CHAPITRE IV.

Suite du précédent.

Ainsi que l'avait prévu le capitaine des gardes, la démission de Versac avait été acceptée à l'instant. Il paraît qu'enfin sa conduite avait été rigoureusement examinée, qu'on pensait à se défaire de lui, et que déjà on avait choisi son successeur. Ce qui rend cette opinion vraisemblable, c'est que, dans la journée même, le porte-feuille fut donné au marquis d'Aranville, officier instruit, ami de l'ordre, équitable autant que sévère.

La chute inopinée d'un grand ressemble à un de ces orages d'été, qui éclate au moment où on y pense le moins, et qui, dans un instant, frappe tous les yeux et toutes les oreilles. Le

bruit de la retraite de Versac se répandit dans la capitale avec la rapidité de l'éclair. Un mouvement de joie se manifesta partout. Ceux mêmes qui étaient étrangers à l'administration de la ci-devant excellence se félicitaient mutuellement. Ses flatteurs l'avaient abandonné, et pour détourner d'eux l'attention publique, et cacher ce que leur conduite avait eu de répréhensible et de bas, ils étaient les premiers à dénigrer le malheureux. On entendait, aux coins des rues, dans les carrefours, sur les places, ces gens qui tirent parti de tout, et qui criaient *la grande nouvelle* jusque sous les croisées de Versac. Dans cette feuille, l'ironie se joignait à la vérité. L'ami des hommes, y disait-on, a fait enfin un acte de philantropie qui n'est pas équivoque : il vient de quitter, par attachement au bien général, une place qu'il a trop longtemps occupée.

Déjà le marquis d'Aranville était établi à l'hôtel. Versac en était sorti, chargé des imprécations d'un peuple qui ne connaît que les partis extrêmes. Il était allé se cacher dans une petite maison écartée, où certaines femmes allaient payer les emplois qu'elles obtenaient de monseigneur. Il s'y croyait en sûreté. Des officiers mécontens l'avaient suivi, et se disputaient le prétendu avantage de se mesurer le premier avec lui, lorsque Charles parut.

Les créanciers, aussi actifs au moins que les duellistes, assiégeaient la porte de leur côté. Versac n'avait, pour les éloigner de lui, que quelques domestiques, qui n'attendaient que le payement de leurs gages, pour le quitter à leur tour. Cette disposition des esprits était loin du dévouement dont ces gens s'étaient parés dans la proportion de l'or que l'excellence laissait tomber sur eux.

En se voyant ainsi méprisé, attaqué et seul contre tous, il se rappela le mot d'un courtisan de Louis XIV (1), et il permit que les portes s'ouvrissent.

Un capitaine lui reprocha d'avoir fait monter au grade de chef de bataillon des officiers moins anciens que lui, parce que sa femme avait refusé certaines conditions, auxquelles tant d'autres s'étaient soumises. L'officier demandait réparation de l'injustice qu'il avait éprouvée, et de la proposition insolente faite à son épouse. Il réclamait la primauté sur ceux qui avaient, comme lui, des affronts à venger, parce qu'il était le plus ancien capitaine de l'armée, et qu'il avait été offensé peu de jours après la nomination de Versac. Ses concurrens s'efforçaient

(1) Il faut tenir le pot d. c. à un Mtre. tant qu'il est en place, et le lui vider sur la tête quand il n'y est plus.

de faire valoir leurs droits, et tous brigaient l'honneur de verser un sang dont ils étaient également altérés.

« Messieurs, leur dit un créancier, » c'est sans doute une très belle chose que » le point d'honneur ; mais des mémoires » à arrêter sont bien aussi de quelqu'im- » portance. Je vous déclare, au nom de » ces messieurs, qui ont fourni comme » moi, et qui ne sont pas payés, parce que » monsieur ne payait personne, quand » il était en place ; je vous déclare, dis- » je, que vous ne vous battrez que quand » nous aurons fini avec notre débiteur. » Vous le tuerez après, si vous le jugez » convenable, et nous n'y mettrons aucun » empêchement, parce que les immeu- » bles du défunt assureront nos créances. »

Nos officiers répondaient à cette harangue que des opérations mercantiles sont nécessairement subordonnées au motif respectable qui leur mettait les

armes à la main. Cependant les mémoires paraissent au grand jour, et les écritoires de poche sont tirées. Chacun presse Versac de signer; le plus ancien capitaine de l'armée a mis flamberge au vent, et interpelle son ennemi de se défendre. Versac ne sait à qui entendre; il sait moins encore ce qu'il fait. Quelle tête conserverait ses facultés dans une pareille circonstance?

Les duellistes et les fournisseurs parlaient tous à la fois, et soutenaient avec vivacité ce qu'ils appellent la légitimité de leurs titres. Or, trente personnes, animées par un intérêt pressant, se font entendre à une certaine distance. Le poste, qui veillait deux jours auparavant à la sûreté des beautés fragiles qui venaient s'immoler aux goûts de monseigneur, arriva en toute hâte, et pénétra, sans formalités, dans cette maison, sur

les murs de laquelle il n'osait lever les yeux.

Le sergent, à qui son bout de galon donnait une certaine vanité, déclara cependant que la complication de cette affaire ne lui permettait pas de prononcer, et il envoya chercher le commissaire de police. Le commissaire décida qu'on ne peut forcer un homme à arrêter des mémoires, qu'on ne lui donne pas le temps d'examiner; et que le faire battre dix à douze fois de suite est plutôt un guet-à-pens qu'une affaire vidée selon les règles établies. Il termina en disant que pour mettre M. de Versac à l'abri de la rapacité des uns et des violences des autres, il allait le conduire à la préfecture de police.

Versac se récria sur l'indécence de la proposition. « Certainement, lui dit le » commissaire, je ne vous l'eusse pas faite

» hier. Aujourd'hui vous êtes un homme
» déchu, l'objet de l'animosité générale,
» et vous devez vous estimer trop heu-
» reux que je mette en sûreté votre for-
» tune et votre personne. Ne m'obligez
» pas à employer la force, et suivez-
» moi. »

Il est des gens avides des plaisirs qui ne coûtent rien, et qui, par conséquent, ne laissent échapper aucune occasion de s'amuser. A peine Versac fut-il sorti de sa petite maison, que les amateurs qui s'étaient rassemblés dans la rue, brisèrent toutes les vitres. La garde escortait la ci-devant excellence, et, personne ne s'opposant à ce genre de divertissement, ils pénétrèrent dans l'intérieur, et jetèrent les meubles par les fenêtres. Les domestiques, qui connaissaient le secrétaire où Versac avait déposé son or, firent sauter la serrure pour se payer. Versac, malgré son trouble extrême, avait mis

sa bourse dans sa poche, et il avait eu raison : On n'est pas bien, dit-on, à la préfecture de police quand on a de l'argent; on y est fort mal quand on n'en a pas.

On insinua à Versac que ce qu'il avait de mieux à faire était de prendre un passe-port sous un nom supposé, de partir la nuit et de sortir de France. Versac était un mauvais sujet, dans toute l'acception du mot; mais ce n'était pas un lâche. Il fut blessé de l'idée de fuir les ennemis qu'il s'était fait. On lui représenta encore qu'en supposant qu'il tuât M. le plus ancien capitaine de l'armée, douze à quinze autres étaient là, prêts à le remplacer, et qu'on ne gagne pas douze à quinze parties de suite. Versac répondit qu'il voulait que sa mort lui fît plus d'honneur que sa vie, et que certainement il ne reculerait pas. On fit pour lui ce qu'il refusait de faire. On lui expé-

dia un passe-port sous le nom de M. Julien ; on lui trouva une chaise de poste ; on envoya chercher des chevaux, et au moment où, de gré ou de force, on allait le mettre dans sa voiture, on se souvint qu'il avait des créanciers, probablement un peu fripons, mais qui ne devaient pas perdre ce qu'il leur était légitimement dû. On envoya chercher le plus honnête des notaires, à qui Versac signa une procuration générale. Le notaire devait débrouiller ses affaires et lui adresser des fonds en Angleterre, si toutefois il pouvait lui rester quelque chose quand ses dettes seraient payées.

Qui donc portait un dépositaire de l'autorité à s'intéresser aussi fortement en faveur de Versac ? On ne l'estimait, on ne le regrettait pas en qualité d'administrateur ; comme particulier, il n'inspirait aucune bienveillance. Mais il

avait occupé une grande place, et on ne voulait pas que les Français s'habituassent à demander raison de leur conduite à ceux qui les avaient foulés lorsqu'ils étaient puissans. L'égoïsme se couvre ici des apparences de la sensibilité.

M. le plus ancien capitaine de l'armée était opiniâtre. Il avait entendu dire au commissaire de police qu'il allait conduire Versac à la préfecture. Il savait qu'on n'avait aucune raison de l'y garder, et il présuma qu'on chercherait à assurer sa fuite. En conséquence de ce calcul, il s'était planté à la porte de la préfecture, décidé à attendre son homme pendant vingt-quatre heures, s'il le fallait. Mais comme il faut nourrir le corps pour soutenir ce qu'on appelle l'énergie de l'âme, il allait, de quatre heures en quatre heures, se restaurer au cabaret très voisin, dont la porte et les croisées sont dis-

posées de manière à ce que rien de ce qui sort de la préfecture puisse échapper à un œil actif et persévérant.

La voiture avait frappé M. le capitaine. Il pénétra tout à fait alors le plan qu'on avait adopté, et il alla à la poste demander un bidet pour courir devant la chaise qui allait partir de la préfecture. On n'entendit pas d'abord ce qu'il voulait dire, et sa longue épée, ses grandes moustaches, et ses guêtres de drap noir parurent assez extraordinaires pour la circonstance. Un agent subalterne vint aussi demander des chevaux d'un air mystérieux, et on commença à s'entendre. La femme du maître de poste revenait de l'Opéra, dont le tapage vaut mieux que celui des écuries. Sa curiosité fut piquée de ce qu'elle voyait, de ce qu'elle entendait, et de ce qu'on ne lui disait pas. Elle fit quelques questions, et M. le capitaine la tira à l'écart. « Vous

» savez, madame, ce qu'il est arrivé à
» M. de Versac. — Hé, qui ne le sait
» pas? — Le peuple veut le mettre en
» pièces. — En vérité? — On cherche à
» pourvoir à sa sûreté. — J'en suis bien
» aise. — Moi, j'ai juré de ne pas le
» quitter, et je partirai avec lui. — Mon-
» sieur, voilà un beau dévouement;
» mais je ne souffrirai pas que vous cou-
» riez la poste en guêtres de drap. Nico-
» las, donnez des bottes fortes à monsieur.
» Il faut absolument sauver M. de Ver-
» sac. Ce qu'on lui reproche le plus amè-
» rement est d'avoir trop aimé les fem-
» mes, et ce péché-là est si excusable!
» — Ces bottes me vont à merveille. Si
» Nicolas voulait troquer mon habit uni-
» forme et mes épaulettes contre une
» vieille veste de postillon, il me ferait
» plaisir. — Très volontiers, M. l'officier.
» Je troquerai même, si vous le voulez,
» mon fouet contre votre épée. — Non

» pas, non pas, Nicolas. J'ai pris cette » épée pour protéger M. de Versac jus- » qu'au lieu de sa destination, et là, je » verrai à quoi elle me servira. »

Voilà M. le capitaine travesti en postillon. Il n'a plus rien à craindre de ceux qui sont placés de loin en loin pour demander les passe-ports des voyageurs, et qu'on paye comme s'ils étaient utiles. Versac, voulant lui échapper, devait naturellement payer ses frais de poste, et la modique fortune du capitaine lui rendait cette manière de voyager aussi nécessaire que commode.

Pauvre capitaine! que de peines il s'est données! combien il s'en donnera encore, parce qu'on a fait à sa femme une proposition, dont les maris ne savent jamais rien, quand elle est agréable à la beauté à qui on l'adresse! Cette dame s'était bien gardée de parler de celle que

lui avait faite un jeune et beau sous-lieutenant de la légion.

Encore un départ ! encore un voyage ! on ne trouve que cela dans ce petit livre-ci. Est-ce ma faute à moi si mes personnages ont un esprit inquiet et remuant? Ne sait-on pas que ces gens-là ne peuvent rester en place ?

M. le capitaine a enfourché son bidet, et il trotte en avant des chevaux qui vont prendre la voiture et l'excellence éclipsée. A minuit, on fait descendre Versac, on le met dans sa chaise, on lui souhaite un bon voyage ; on lui serre affectueusement la main, et on est enchanté d'être débarrassé de lui.

Le mot d'ordre est donné : c'est la route de Calais qu'on va suivre, et M. le capitaine sait qu'il doit passer par St.-Denis. Il essaye de faire galoper son cheval ; il croit lui enfoncer ses éperons dans le

ventre, et le bidet continue à trottiller modestement. Le capitaine, étonné de l'impassibilité de l'animal, porte la main au bas de ses bottes. Il reconnaît que l'une est désarmée, et que l'éperon de l'autre a perdu sa molette : il paraît que Nicolas n'a pas donné ce qu'il avait de meilleur. Mais le capitaine a l'esprit inventif, et son épée lui sert à tout. Il en piquote les flancs de son bidet, qui part comme le vent, et il arrive à Saint-Denis avant que Versac soit à la Chapelle. Le cheval, animal d'habitude, porte son capitaine au milieu des écuries, et à la lueur faible et vacillante d'une lanterne à vitraux de corne, ses camarades les postillons l'entourent, le pressent, étonnés de sa figure hétéroclite, inquiet du mouvement de rotation de son épée flamboyante. Des chevaux! des chevaux! criait M. le capitaine. A ces mots, l'attention générale se porte sur

le sien, qui perdait son sang de tous les côtés. Au lieu d'obéir à M. le courrier, on trouve à propos d'aller éveiller le maître de poste.

Le maître de poste arrive, en sabots, en chemise volante, et en bonnet de coton, fixé sur sa tête vénérable par un large ruban citron. Il interroge le capitaine, qui ne répond qu'en criant : des chevaux! des chevaux! Le maître de poste fait un signe; on profite d'un moment où la redoutable épée est immobile; on saisit le capitaine par les jambes et on le met à terre. Ce procédé lui remue le sang, et il va donner tête baissée sur les mauvais plaisans qui lui rient au nez. Il ne conçoit rien à la roideur de ses membres, qui lui permet à peine de marcher : c'est la première fois de sa vie qu'il est monté à cheval. Il pressent qu'à la seconde poste il lui sera impossible de faire un mouvement, et il faut être agile

et souple pour parer la quarte et la tierce, riposter d'un coup de seconde, et tuer son homme avec grâce. Il s'aperçoit, d'ailleurs, que sa culotte de drap blanc est déchirée à l'enfourchure. Quelques lieues faites encore de la même manière, et il ne lui en restera rien. Or, il serait fort désagréable pour lui de faire son entrée à Calais dans l'équipage d'un soldat écossais.

Sa redoutable épée tient à une distance respectueuse l'homme au ruban citron. Mais son bidet, victime d'une hémoragie, vient de tomber sur la litière, et il faut que quelqu'un le paye. On demande de l'argent au capitaine; il en refuse, et les postillons se disposent à arranger cette affaire la fourche à la main.

Le capitaine connaissait la fameuse retraite de Moreau, qui depuis..... et il jugea qu'il était temps d'en faire une,

qui fixât pour jamais sa réputation. Des harnais, des traits, des longes étaient accrochés près de lui. Il s'en saisit; il les jette à ses adversaires. Leurs jambes s'embarrassent; l'un tombe sur le nez, l'autre sur la partie opposée, et pendant qu'ils sont occupés à se dépêtrer de leurs entraves, le capitaine file; il est sur le grand chemin; il se tapit dans un fossé.

La chaise de poste arrive. On notifie à Versac qu'il doit cent écus pour un bidet que son courrier à crevé. Il ne savait pas qu'il eût un courrier, et il n'entendait pas être responsable de ses sottises. Les commissaires de police sont d'une grande ressource, la nuit comme le jour. Celui de l'endroit, à moitié endormi, entendant à peine ce qu'on lui disait, prononça contre l'étranger, en faveur de son concitoyen au ruban citron, et cela devait être : il voyait le concitoyen tous les jours; il dînait souvent chez lui,

et il était vraisemblable qu'il ne reverrait jamais un passant qui ne voulait que continuer son chemin. Encore un égoïste.

J'ai fait souvent de ces actes arbitraires-là, pensait Versac. J'aimais beaucoup le despotisme, quand je pouvais l'exercer. Je le hais maintenant qu'il pèse sur moi. Mais je suis dans une position à ployer à mon tour. Ployons, payons, et il paya.

Le maître de poste, qui gagnait quarante pour cent sur son bidet, combla le voyageur de politesses : c'est encore l'usage. Il ordonna à haute voix qu'on mît à sa chaise les meilleurs chevaux de ses écuries, et tout le monde sait que cet ordre-là ne signifie rien du tout. Les chevaux, comme les postillons, marchent à leur tour. Mais quand on a pillé un homme, il faut le dédommager par quelque chose : c'est encore un calcul de l'égoïsme.

Le capitaine épiait, du fond de son

fossé, le moment où la chaise de poste passerait. Le bruit du fouet, des roues, des pieds des chevaux frappe enfin son oreille attentive. Il se lève, il se traîne, il saisit, au passage, les ressorts de derrière de la voiture ; il grimpe et il se place dos à dos de celui qu'il brûle de voir en face. Le point d'honneur l'avait fait aller fort au delà de ses forces, et le besoin de repos se faisait vivement sentir. Mais s'il s'endort derrière une chaise de poste, il peut tomber le nez en avant, et pendant qu'il s'éveillera, qu'il se relèvera, qu'il se frottera, Versac lui échappera, et cœtera, et cœtera.

Un homme, qui est revenu de Moscou, ne doit être embarrassé de rien, celui-ci met son épée sous sa veste de postillon, qu'il boutonne soigneusement, et avec le ceinturon il s'attache aux ressorts de la chaise. Certain, à présent, que Versac n'avancera pas sans lui, il se laisse

aller aux douceurs d'un sommeil, souvent interrompu par les cahots et l'incommodité de la position. Ce dernier désagrément devient plus sensible à chaque minute. La planche sur laquelle le capitaine est assis achève les macérations commencées par la selle du bidet de poste de Paris. Notre héros s'éveille tout à fait, et il réfléchit sur ce qu'il doit faire dans la conjoncture pénible où il se trouve.

Il convient d'abord, avec lui-même, qu'il était fort inutile qu'il allât jusqu'à Calais, parce qu'on peut tuer un homme partout. Il jugea avec sagacité qu'il trouverait moins d'importuns ou de curieux à la première poste de village que dans une ville de guerre, et il arrêta dans son conseil, très privé, qu'au prochain relai, il inviterait M. de Versac à descendre.

Ce plan arrêté, il porta ses yeux vers le ciel, qui déjà commençait à prendre une légère teinte d'azur. Les étoiles dis-

paraissaient les unes après les autres. Le côté du levant était en feu, et annonçait un jour brillant : ils étaient tous tels pour le capitaine, quand ils éclairaient sa valeur ; mais il ne pouvait plus décemment voyager en très humble serviteur d'un homme quel qu'il fût, et surtout de celui que la fortune avait enfin rendu son égal.

La chaise arrête, et il descend. Il se présente à la portière, le nez au vent, l'œil enflammé, la moustache allant et venant, selon les diverses impressions que lui communiquaient les muscles agités de son visage. Versac, très profondément affecté, ne put s'empêcher de rire en voyant cette figure. « Je sens à » merveille, lui dit le capitaine, que je » dois avoir l'air très plaisant, fagotté » comme je le suis ; mais ce n'est pas de » cela dont il est question. Reconnaissez » en moi le plus ancien capitaine de l'ar- » mée, qui déjà vous a demandé raison

» à Paris des offenses et des torts que » vous lui avez faits ; qui vous a suivi » jusqu'ici, et qui vous suivrait au bout » du monde pour obtenir la satisfaction » que vous lui devez. Descendez, s'il vous » plait, et allons nous aligner derrière » cette meule de blé. »

Versac payait ses postillons à trois francs par poste. En conséquence, celui qui l'avait amené et celui qui allait le reprendre trouvèrent très impertinente et très déplacée la proposition du plus ancien capitaine de l'armée, dont le costume, d'ailleurs, ne commandait pas le respect. Ils regardèrent Versac d'un air qui voulait dire : Faut-il se débarrasser de cet homme-là, et deux fouets de poste, maniés par des mains exercées, rendraient inutiles la meilleure épée de France. Pour six francs, ils les auraient tournés contre Versac : chacun est égoïste à sa manière.

« Respectez ce brave homme, » leur dit Versac, en mettant le pied à terre. Il prend le capitaine sous le bras et le tire à l'écart. « Vous me suivez depuis Paris, » m'avez-vous dit, monsieur, et je ne » vous en avais pas prié. Il vous a pu » de crever un cheval qu'on m'avait » payer, et vous battre avec moi, avant » de m'avoir rendu mon argent, c'est » vouloir tuer son homme pour se dis- » penser d'acquitter une dette. — Com- » bien avez-vous payé le cheval? — Cent » écus. — Je n'ai que dix louis dans ma » poche; mais voilà une montre, qui » m'en a coûté quinze : faites-moi le plai- » sir de la prendre, et marchons. — Gar- » dez votre montre, monsieur. Votre » procédé me fait connaître à quel point » les passions nous égarent, et le mal- » heur seul pouvait me l'apprendre. J'ai » été injuste envers vous et envers beau- » coup d'autres. Je m'en repens sincère-

» ment, mais trop tard.—Point d'excuse;
» je n'en reçois pas. — Je ne prétends
» pas vous en faire; mais je veux que
» vous me connaissiez, et si je succombe,
» vous me rendrez la justice que je mé-
» rite de vous aujourd'hui. Il n'y a plus
» qu'une difficulté à lever : vous me pro-
» posez l'épée et je n'en ai pas; mais on
» a mis des pistolets dans ma voiture,
» et si cette arme vous est agréable.....
» —Toutes les armes me sont égales. »

Versac va prendre les siennes; il rejoint le capitaine; ils gagnent un petit bois. « Je suis l'offensé, dit l'officier, et » j'ai le droit de tirer le premier. — » Monsieur, usez-en.—Mais je rougirais » que tout ne fût pas égal entre nous. » Le hasard va décider. » Versac s'en défend; le capitaine insiste; une pièce d'or est jetée en l'air. Versac tire et manque son adversaire. Le capitaine riposte; Versac tombe.

Son ennemi n'est plus cet homme altéré de vengeance et de sang. Son honneur est satisfait; c'est un vainqueur sensible et généreux. Il se précipite sur le vaincu; il cherche à étancher le sang qui coule de la plaie. Il a perdu son mouchoir en courant la poste; il jette au loin sa méchante veste; il déchire sa chemise; il met le premier appareil.

L'explosion a attiré tous ceux qui étaient dans la maison de poste. Le capitaine leur dispute la satisfaction de secourir le malheureux blessé. Il rompt, il arrache des branches de jeunes arbres; il en fait une espèce de brancard; il y fait placer doucement celui à qui peut-être il a donné la mort. On le porte à la maison; on le dépose sur un lit. La course de la nuit a inspiré au capitaine un véritable éloignement pour le cheval; mais il ne veut s'en rapporter à personne du soin de chercher un chirurgien

habile. Il monte le premier bidet qui se présente et il court à Chantilly.

Il souffre horriblement ; il fait des grimaces épouvantables ; cela peut-il être autrement ? Les macérations dont je vous ai parlé, sont devenues des écorchures profondes. Il n'a plus de chemise, et la précipitation avec laquelle il s'est dégagé de sa veste, en a fait sauter plusieurs boutons. Ce reste de vêtement voltige au gré de l'air, et c'est un homme, à peu près nu de la tête à la ceinture, qui court la poste, et qui entre à Chantilly au milieu des huées et des ricanemens des polissons du faubourg.

La gendarmerie, qui a, ou qui s'arroge le droit de se mêler de tout, veut savoir quel est l'original qui voyage dans un tel équipage. On lui crie d'arrêter, et cependant on se range, parce qu'il galope toujours. Il cherche des yeux, à droite et à gauche, un tableau qui

lui indique un chirurgien, et il n'en voit pas. *A bon vin point d'enseigne*, dit un vieux proverbe : par orgueil, j'allais dire par égoïsme, les chirurgiens n'en ont plus. Il est pourtant des circonstances, comme celle-ci, par exemple, où il serait très utile de savoir où les trouver.

Le bidet arrive à la poste et ne veut pas aller plus loin. Le capitaine bataille avec lui; l'opiniâtre animal paraît cloué sur le pavé. Là, son cavalier est accosté par messieurs les gendarmes, qui lui demandent qui il est, d'un ton qui serait déplacé même à l'égard d'un vagabond. « Ventrebleu, je suis le plus ancien ca-» pitaine de l'armée. Je viens de blesser » grièvement M. de Versac, et je veux » enlever un bon chirurgien, si toute-» fois il y en a un ici. »

Un gendarme croit reconnaître cette voix. Il s'approche et regarde le capitaine sous le nez. Il ôte son chapeau,

prend un air, un ton de respect, et s'écrie : « Comment, mon brave capitaine, » c'est vous! c'est vous qui êtes dans » le dénûment absolu! Tout ce que je » possède est à votre service. — Je ne » demande qu'un chirurgien. — Je vais » vous en amener un. »

Aussitôt le bruit se répand dans la ville que celui qu'on a si mal jugé, est un de nos meilleurs officiers, et qu'à deux lieues de là, il a donné un très joli coup de pistolet à M. de Versac. Où Versac ne s'était-il pas fait des ennemis? et dans une ville comme Chantilly, cinq à six mécontens sont parens ou amis de tous les habitans. On se groupe, on se parle dans les rues; la rumeur devient générale. Dans un moment, la chambre où le capitaine s'est retiré, pendant que son gendarme court pour lui, s'emplit de gens qui le nomment le vengeur de leur fils, de leur neveu, de leur cousin.

Dans toute autre circonstance, l'égoïsme ne l'eût envisagé que pour le berner : ici, l'un lui offre des chemises, l'autre un habit ; celui-ci de l'argent, celui-là quelques bouteilles de vin vieux. Il ne sait auquel entendre, ou plutôt il n'écoute personne. Il crie qu'il ne peut plus tenir assis ni debout, et qu'il lui faut une voiture, dans laquelle il se couchera sur le chirurgien qu'on va lui amener. Un gros fermier, qui a apporté du blé au marché, lui propose de mettre sur son charriot des ceceaux et une toile, et dedans cinq à six bottes de paille fraîche.

Le capitaine prend le fermier au mot : il est décidé que cet homme-là voyagera toujours d'une façon extraordinaire. Le chirurgien, le linge, les vêtemens, le charriot arrivent tout à la fois. Le capitaine y fait mettre quatre chevaux de poste, et le blessé ayant le plus pressant

besoin de secours, il ne s'occupe plus de rien de ce qui se passe autour de lui. Il se fait porter sur la paille fraîche, toujours dans sa veste sans boutons, et il invite le chirurgien à s'asseoir ou à se coucher près de lui.

Bien qu'il fût expéditif, ses dispositions avaient pris un certain temps, et quelques jeunes gens, plus souples et plus agiles que lui, avaient pris des bidets, et allaient, ventre à terre, voir cet homme, naguère si redoutable pour eux, aujourd'hui exemple frappant des vicissitudes humaines.

En arrivant près de Versac, le capitaine le trouve assailli par cette jeunesse turbulente et irréfléchie. On accablait le malheureux de reproches mérités, mais cruels. Le capitaine retrouve des forces et toute son énergie. « Je n'ai jamais connu » d'ennemi, dit-il, que lorsqu'il était » debout et les armes à la main. Reti-

» rez-vous, messieurs, je vous y invite ;
» et si vous résistez, je me déclare le
» défenseur de celui que vous outra-
» gez. »

La mauvaise humeur de ces messieurs était exhalée ; la raison pouvait se faire entendre, et Versac dut à son vainqueur la retraite de ceux qui avaient ajouté à ses maux. « Mon ami, mon seul ami, lui » dit-il, je sens, depuis deux jours, qu'un » grand n'est qu'un homme, et un homme » bien misérable, quand le souvenir de » toute sa vie ne lui donne que des re- » grets. J'ai eu des places, des honneurs, » une grande fortune, j'ai épuisé toutes » les jouissances, et jamais je n'ai connu » le bonheur. J'ai eu la folle vanité de » vouloir passer pour philantrope, et l'é- » goïsme seul a été le seul mobile de » toutes mes actions. Je réparerai, au- » tant que cela me sera possible, le mal » que j'ai fait aux autres : il ne me reste

» que ce moyen de me réconcilier avec » moi. »

Le chirurgien s'approche ; il l'examine, il sonde la blessure ; il la panse. Il tire à part le capitaine, et lui déclare que le malade n'a pas deux jours à vivre. « Un homme qui s'est battu comme lui, » dit le capitaine, ne craint pas la mort. » Poursuivi, d'ailleurs, par une multi- » tude mécontente ou offensée, finir est un » bien pour lui. Il a vécu comme un sot ; » j'espère qu'il mourra comme un sage. »

Il revient au lit de Versac. Il lui parle de la vie avec cette indifférence habituelle à celui qui a cent fois exposé la sienne sur le champ de bataille. Il lui fait voir, dans notre dernier moment, la fin des maux qui, plus ou moins, nous accablent tous. Il lui annonce enfin, avec des marques d'une sensibilité prononcée, qu'il va cesser de souffrir, et que le repos éternel commencera pour lui.

Nous avons une aversion insurmontable pour notre destruction. L'âme la plus forte s'ébranle à l'aspect de la mort. Versac frémit, et le capitaine, qui l'avait blessé mortellement, qui venait de parler en philosophe, lui donna des consolations. Mélange inconcevable de férocité et de bonté! Le cœur humain réunit donc tous les extrêmes? et en cinq minutes le même individu offre à l'observateur deux êtres différens. Que peut-on en conclure? Que l'homme passionné cesse d'être lui, et qu'une secousse étrangère à ce qui l'affecte fortement peut le ramener aux sentimens de la nature. Vouloir remonter plus haut, c'est se jeter dans la métaphysique, science systématique, conjecturale, et par conséquent absurde.

Versac, revenu de sa première terreur, récapitula les principales actions de sa vie. « Ah! dit-il au capitaine, parmi

» les personnes qui ont à se plaindre de
» moi, celle que j'ai le plus maltraitée
» est une épouse qui m'aimait, et dont
» j'ai méconnu les qualités. J'ai fait peser
» sur elle un joug insupportable, et cette
» idée empoisonne mes derniers mo-
» mens. Je lui ai assuré par vanité un
» douaire considérable ; ainsi elle vivra
» dans l'aisance. Mais cela ne me suffit
» pas : je veux lui demander pardon. Je
» la connais ; elle l'accordera à ma mé-
» moire. Capitaine, faites-vous donner
» ce qu'il faut pour écrire. Je vais vous
» dicter. »

Toutes les illusions étaient dissipées ; le repentir seul restait. La lettre de Versac était déchirante. Elle tira des larmes au capitaine. Bien ! bien ! disait-il de temps en temps, réparer ainsi ses torts, c'est s'élever au-dessus d'eux.

« Le comte d'Alaire était mon ami,
» et j'ai méprisé ses conseils. Des fautes,

» plus ou moins graves, l'ont éloigné de » moi, et il m'a ôté son estime. Qu'il » sache au moins le cas que j'en fais aujourd'hui, et qu'un souvenir de bienveillance soit le prix de mes regrets.— » Quel est ce d'Alaire? N'est-ce pas lui » qu'on nomme le plus honnête homme » de France? — C'est lui-même. — Vous » avez eu tort de vous brouiller avec lui. » — Ah! si je l'avais écouté, je n'aurais » perdu ni mon rang ni la vie. — Pardonnez-moi de vous l'avoir ôtée. » Le bon capitaine s'approche du lit, prend la main de Versac, et la baise avec affection. « Vous avez rempli, lui dit l'infor» tuné, le devoir d'un homme de cœur : » pardonnez-vous, comme je vous par» donne, et écrivez à d'Alaire. »

Cette lettre, moins poignante que la première, était faite pour émouvoir, pour toucher l'homme dont le cœur s'ouvrait si facilement aux sentimens doux.

» Corbleu ! dit le capitaine, qu'il est fâ-
» cheux que vous n'ayez pas pensé tout
» cela il y a trente ans ! Mais reposez-
» vous. Votre chirurgien vous a défendu
» de parler, et il y a une heure que nous
» causons. »

Versac sommeilla pendant quelques instans, et le capitaine s'aperçut enfin que son costume était plus qu'incomplet. Il fut chercher ce qu'on avait mis dans le charriot. Il y trouva de bonnes chemises, un habit trop court et trop étroit, et une redingote du gendarme devenu si traitable et si officieux à la voix de son capitaine. La redingote, qui avait quelque chose de militaire, devait avoir la préférence, et l'obtint. Si le brave homme ne put se vêtir décemment, il se couvrit au moins, et c'était quelque chose.

La nuit approchait. Le capitaine, excédé de fatigue, déclara qu'il la passerait

auprès de Versac. Le maître de poste-aubergiste lui adjoignit une fille de soixante ans, couturière, sage-femme et repasseuse : c'est ce qu'on avait trouvé de mieux dans le village. Le chirurgien se retira dans une chambre voisine, après avoir prié le capitaine de l'éveiller, si sa présence devenait nécessaire.

Vers le matin, le blessé parut s'affaiblir beaucoup, et le chirurgien déclara que le moment critique approchait. Versac tendit la main au capitaine, et lui dit : « J'ai mille louis environ dans un tiroir » de cette commode. C'est tout ce qu'il » me reste de ma splendeur passée. Mon » ami, vous payerez tout ce qu'il sera dû, » et je vous prie d'accepter ce qui demeu» rera entre vos mains. — Monsieur, » avant notre combat, j'ai pu trouver » plaisant de courir la poste à vos frais ; » mais certainement je ne recevrai pas le » prix des services que je vous ai rendus

» depuis ce moment : j'en perdrais le mé-
» rite et la satisfaction. — Hé bien, mon
» ami, vous compterez avec madame de
» Versac. Prenez au moins cette montre.
» — Elle est trop riche, monsieur. —
» Gardez-la par amitié pour moi, et les
» brillans qui l'environnent ne seront
» pour vous d'aucune valeur. — Je l'ac-
» cepte, et je vous jure que dans quelque
» position que je me trouve, je ne m'en
» séparerai jamais. »

Les approches de la mort se manifestèrent, pendant la matinée, d'une manière effrayante. Vers midi, Versac expira avec fermeté, et il obtint l'estime du capitaine.

Ainsi cet homme si puissant, si redouté, que ses flatteurs environnaient d'encens, au-devant duquel volaient tous les plaisirs, périt misérablement dans une maison de poste de village, assisté et plaint seulement de celui qu'il a forcé, par

ses injustices, à lui ôter la vie. Quelle leçon pour les grands, qui abusent de leur puissance !

Le capitaine pensait que les morts n'ont besoin de rien ; mais que la dernière marque d'attachement qu'on peut leur donner est de leur rendre des honneurs funèbres, proportionnés au rang qu'ils ont tenu dans le monde. Tout à fait étranger à ce genre de cérémonies, il manda le maître de poste, le pria de lui donner des conseils, et surtout de se charger des détails, parce qu'il n'était pas encore en état de marcher. On arrêta que les autorités du lieu seraient invitées : elles se composaient du maire et du garde-champêtre. On devait demander au curé ses plus beaux ornemens, et la convocation de trois ou quatre paysans, qui, le dimanche, mettaient un surplis sale sur leur veste grise, pour aller chanter au lutrin. M. de Versac n'ayant pas jugé à propos de se décorer

d'un cordon rouge, pour voyager incognito, le capitaine prononça que son épée, qui valait tous les cordons du monde, parerait le cercueil. Le cortége devait être terminé par la garde nationale du lieu, et comme on faisait la moisson, on publia au son de la caisse, dont une des peaux était crevée, que chaque garde présent recevrait un écu de cent sols. Le capitaine pensait qu'il est inutile de casser la tête aux vivans pour honorer les morts: cependant, d'après les représentations du maître de poste, il consentit que la cloche fêlée du village sonnât à toute volée.

Tout cela n'avait rien de bien brillant. Mais les ordonnateurs de la pompe funèbre, malgré leur bonne volonté, ne pouvaient faire mieux.

Le chirurgien et la sage-femme avaient été présens aux dernières dispositions de Versac, ainsi le capitaine disposa, sans

opposition, de ce qu'il laissait. Il paya noblement l'artiste qui n'avait pas guéri le blessé, la sage-femme qui lui avait présenté quelques bouillons, et le maître de poste-aubergiste. Tout semblait aller à merveille, lorsqu'une petite difficulté, que le capitaine n'avait pas prévue, l'arrêta pendant quelques momens.

M. le curé se présenta avec l'air doux et modeste qui convient à sa profession. Il débuta par des révérences, qui ennuièrent le capitaine, et il finit par lui déclarer que le défunt, n'ayant pas invoqué les secours de l'église, ne pouvait être considéré comme catholique romain, et qu'en conséquence il n'était pas possible de l'inhumer en terre sainte. « Les secours » de l'église! En terre sainte! Ne savez-» vous pas, M. le curé, qu'il est écrit : Con-» fessez-vous les uns aux autres? Hé bien, » M. de Versac s'est confessé à moi. — » Cela ne suffit pas, monsieur. — Non,

» monsieur? Ah! vous croyez peut-être » que je vais criailler, donner du scan- » dale? Vous n'aurez pas ce petit plaisir- » là. Finissons. Voulez-vous enterrer » M. de Versac? — Je ne le puis, mon- » sieur. — Hé bien, monsieur, moi, je » l'enterrerai. »

Le capitaine fait rentrer le maître de poste, et lui demande un coin de terre. Le maître de poste, qui trouve l'occasion de passer pour un esprit fort, en désigne un sous des arbres attenans à sa maison. Il croit qu'il sera bon de donner deux cents francs, pour les pauvres, au maire du village, afin de n'éprouver aucune opposition; il parle ensuite d'une pierre qui sert de table dans son jardin, et qu'on peut transformer en tombe. Le capitaine acquiesce à tout, et saisit vivement cette dernière idée. Il convient de prix pour les deux objets; il prend son écritoire et se traîne dans le jardin. Il écrit sur la pierre: *Ci-gît qui a connu*

trop tard le néant des grandeurs. Le maître de poste lui fait observer que son épitaphe ne durera pas. « Les villes les plus » célèbres ont disparu de la surface de la » terre, lui dit le capitaine ; les tombeaux » doivent disparaître aussi, et, ma foi, » celui-ci durera tant qu'il pourra. »

Le curé n'ignorait rien des préparatifs qui se faisaient à la poste. Il eut un moment l'envie d'intriguer. Mais il pensa que des hommes à qui on a promis, pour une heure de présence, cinq francs par tête, voudraient les gagner ; que des pauvres, qui attendent deux cents francs, ne consentiraient pas à les perdre, et que l'argent étant le plus puissant des moyens de séduction, ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de se tenir tranquille.

La cérémonie se passa donc paisiblement, assez solennellement, et se termina par quarante à cinquante coups de fusils rouillés.

Le capitaine ne pensa plus qu'à re-

prendre le chemin de la capitale. Il traita d'une carriole avec le maître de poste, toujours très obligeant, quand on le payait bien, et il se mit en route, ayant le sac d'or de Versac entre les jambes, et sa longue épée dessus. Elle semblait dire aux passans : Ne touchez pas là, ou morbleu !...

On m'a assuré que le lendemain, la tombe était en éclats, et que le mort avait quitté son domicile. Les vieilles femmes ne manquèrent pas de dire que le diable avait emporté le huguenot. Les jeunes gens leur rirent au nez, et un malin du village disait à l'oreille de tout le monde, que le bedeau, les chantres et le sonneur n'avaient pas reçu cinq francs pour boire, et qu'il ne faut pas encourager les profanes à enterrer leurs morts eux-mêmes, quand ils ont affaire à un curé récalcitrant.

CHAPITRE V.

L'Amour et la Raison.

Charles avait fait tout ce qu'il avait pu pour avoir satisfaction de l'offense qu'il avait reçue de Versac. Convaincu qu'il n'avait rien à se reprocher à cet égard, il était rentré chez d'Alaire. Le comte ne lui dissimula pas le mécontentement que lui avait causé sa démarche. « J'a-» vais attaché, lui dit-il, le prix le plus » doux à votre docilité. Vous avez re-» poussé les vœux de votre cœur pour » vous livrer à cet instinct de férocité » que l'erreur a décoré d'un nom qui n'a-» buse pas les hommes raisonnables : je ne » vous dois plus rien ; je retire ma parole. » Mais, dites-moi, monsieur, êtes-vous » vengé ? Cet homme, déjà si malheu-

» reux, est-il tombé sous vos coups? — » L'autorité l'a soustrait aux poursuites » de ceux qui voulaient s'armer contre » lui. — L'autorité s'est conduite avec » sagesse. »

Ne semble-t-il pas que le comte n'ait cherché qu'un prétexte pour revenir sur la résolution d'élever entre Julie et lui une barrière insurmontable? L'accusera-t-on de versatilité dans sa manière de voir et de sentir? Ses opinions, ses principes sont les mêmes; mais tout disparaît devant ces regards si pénétrans et si doux; rien ne résiste à cet organe enchanteur que l'expansion d'une âme pure rend plus séduisant encore. Quel homme aurait alors le courage de repousser des caresses d'autant plus entraînantes que c'est l'innocence qui les prodigue? Est-ce, au moins, dans de semblables momens qu'on peut vouloir sincèrement s'arracher à ce qu'on aime? Or, ces scènes ravissantes et

pénibles à la fois pour le comte, s'étaient renouvelées pendant l'absence de Charles. Madame Bernard avait, en s'éloignant à dessein, favorisé ce délire du cœur, qui nous laisse sans force et sans jugement. Elle comptait profiter d'une heure de faiblesse, pour anéantir les préventions, les craintes de d'Alaire, et en obtenir la promesse positive de son bonheur et de celui de Julie.

Mais Julie est incapable de feindre, elle l'a déclaré. Sa vertu naïve ne peut rien souffrir de ce qui lui est étranger. C'est Julie, à son tour, qui s'éloigne du comte, qui fuit à l'extrémité de l'appartement, qui se reconnaît indigne de celui qu'elle aime plus que sa vie. « Une amie » indiscrète m'a séduite un moment, et » comment pouvais-je lui résister, lors- » qu'elle me montrait, dans l'éloigne- » ment, le dernier terme de la félicité? » Mais j'ai senti, je sens plus que jamais

» que je me suis dégradée, quand j'ai
» approuvé, par mon silence, un plan
» qui tendait à vous surprendre, à vous
» faire agir directement contre une ré-
» solution que vous avez prise dans votre
» sagesse, et que même j'ai, pendant un
» temps, adoptée comme vous. J'y re-
» viens, mon ami. Souffrons l'un et l'au-
» tre, puisque vous jugez que cela doit
» être ainsi. »

Julie rappela alors, avec confusion, l'entretien qu'elle avait eu avec madame Bernard dans les jardins du château de Basse-Bretagne. Elle s'accusa encore d'avoir prêté l'oreille aux insinuations de son amie. Elle supplia le comte de leur pardonner à toutes deux. « Ah ! s'écrie
» d'Alaire, si cet aveu n'est pas une suite
» du plan dont vous me parlez ; s'il est
» possible que l'égoïsme ne vous dirige
» pas en ce moment, vous êtes la femme
» la plus étonnante, la plus accomplie

» qui ait jamais existé !... Que faire? que » résoudre?... Amour! invincible amour, » est-ce toi seul qu'il faut écouter? »

Madame Bernard rentre. Elle fixe le comte et Julie ; elle croit la circonstance favorable. Elle vient de lier quelques idées philosophiques pour combattre ce qu'on appelle l'inégalité des conditions ; pour prouver que l'amour se cache encore sous les rides naissantes ; que lui seul fait le bonheur de la vie, et que la raison même veut que nous lui cédions. Elle comptait faire preuve d'érudition, en citant Anacréon et ses cheveux blancs cachés sous les couronnes de roses dont la beauté chargeait son front : le comte ne lui donna pas le temps de faire briller son élocution.

« Madame, lui dit-il, vous avez fait » une grande faute, en persuadant à ma- » demoiselle de s'unir à vous contre moi. » Je vous la reprocherais avec amer-

» tume, si elle n'avait ajouté à mon ad-
» miration pour cette créature céleste.
» Oui, madame, vous m'avez fait con-
» naître que, si la vertu existe réelle-
» ment, Julie est sa vivante image. »

Cette manière de voir mettait madame Bernard tout à fait à son aise, et elle fut loin de trouver mauvais que la jeune personne ait révélé leur secret. Obligée de renoncer au discours qu'elle avait préparé, elle dit beaucoup de choses qui manquaient de liaison, mais que le comte écoutait avec complaisance, parce qu'elles s'accordaient avec ses sentimens. Elle se résuma enfin, et elle conclut en déclarant que d'Alaire ne pouvait faire mieux que de donner sa main à Julie.

« Madame, reprit le comte, vous
» n'êtes plus dans l'âge de la candeur.
» Vous êtes depuis long-temps dans
» celui des calculs, et l'égoïsme est cal-
» culateur, convenez-en. Mademoiselle,

» vous devant son rang, sa fortune, sera » reconnaissante. Elle vous fera jouir du » sort le plus agréable.—J'avoue, M. le » comte, que j'ai pensé à cela; mais je » me suis arrêtée particulièrement à » l'idée de vous voir heureux, d'être » fière un jour d'avoir contribué à votre » bonheur. Ce genre d'égoïsme, au » moins, n'est pas indigne de vous. »

Julie était tremblante; ses yeux étaient baissés; elle désirait, et elle craignait que le comte parlât. Telle était la position dès trois personnages, lorsque Charles reparut. Julie fut surprise et blessée de ce que d'Alaire venait de dire au beau jeune homme. Madame Bernard lui avait fait connaître le sentiment qu'elle avait inspiré à Charles, et il était clair que le comte avait cru pouvoir disposer d'elle sans sa participation. « Je » vous dois tout, lui dit-elle, monsieur, » et ma reconnaissance est sans bornes.

» Disposez de ma vie, elle vous appar-
» tient; mais ne l'empoisonnez pas, en
» me contraignant à former des nœuds
» que mon cœur repousse. Il est à vous
» tout entier, et quand on aime une fois,
» n'est-ce pas pour toujours?

» Qu'entends-je! s'écria Charles; quoi,
» mademoiselle, vous aimez M. le comte?
» — Et je suis payée du plus tendre re-
» tour. — Quoi, madame Bernard, vous
» m'avez trompé! — Pas du tout mon-
» sieur. J'ignorais que M. le comte et
» Julie s'aimassent, et votre union avec
» mademoiselle me paraissait convenable
» et facile.

» C'est à vous, M. Charles, reprit
» Julie, que se rapportait ce mot cruel.
» Il faut nous séparer. Sans cesse il a
» résonné à mon oreille; sans cesse il a
» déchiré mon cœur. Au nom de Dieu,
» monsieur, ne soyez pas mon persécu-
» teur. Je peux vous accorder mon ami-

» tié ; je vous l'offre ; ne faites pas naître
» en moi un sentiment opposé.

» M. le comte, dit le jeune homme
» avec hauteur, vous me permettiez
» d'espérer, et vous me cachiez un amour
» qui détruit toutes mes espérances! Cette
» conduite est-elle à l'abri de reproches?
» Je vous respecte trop pour vous en
» adresser. Descendez en vous-même et
» jugez vous..... Ah, mon père! mon
» père! je vous ai délaissé pour ne suivre
» que l'impulsion d'un aveugle amour.
» Je ne vous ai pas donné un moment
» depuis que je me suis éloigné de vous!
» Ah! vous êtes trop vengé! »

Il est facile de sentir quels efforts Charles avait faits pour se servir d'expressions convenables. Il était exaspéré, et pourtant il se possédait encore. Il craignit de perdre l'empire qu'il avait conservé sur lui, et il se disposa à se retirer.

« Jeune homme, arrêtez, lui dit d'A-
» laire, et entendez ma justification.
» Vous prendrez ensuite le parti que
» vous jugerez convenable. Avez-vous
» pu croire que j'aie pensé à vous trom-
» per, à me jouer de votre crédulité?
» Comment Julie, qui doit me connaître
» mieux que vous, m'a-t-elle supposé
» l'intention de vouloir forcer son choix?
» Monsieur, j'ai fait ce que j'ai pu pour
» vous empêcher de céder au despotisme
» d'une opinion fondée sur l'erreur. J'ai
» peu raisonné, parce que vous ne vou-
» liez pas m'entendre; et j'ai parlé à
» votre cœur: Le souvenir de votre père
» vous a ému sans vous persuader. J'ai
» appelé l'amour à mon aide. Je vous
» ai promis ma fortune et la main de
» mademoiselle, si vous parveniez à
» l'obtenir d'elle, à vous obtenir de vous,
» vous entendez, Julie. Y a-t-il rien de
» tyrannique dans mon procédé?

» Je pensais, et je crois encore, quand » je consulte ma raison, que ce mariage » est convenable. Si cette idée m'effraye » quelquefois, elle prend des forces nou- » velles lorsque le délire du cœur est » calmé.

» Vous me reprochez, monsieur, de » vous avoir caché mon amour? Il exis- » tait avant que je vous connusse. Tout » ce que je pouvais faire pour vous était » de le combattre. Je l'ai fait, je le ferai » encore. Mais il n'est pas en ma puis- » sance de l'éteindre.

» Vous en parler, quand j'ai condition- » nellement permis que vous déclarassiez » le vôtre à mademoiselle, c'eût été vous » tourmenter sans nécessité; vous faire » connaître la violence, l'étendue du sa- » crifice que je faisais au désir aussi ar- » dent que sincère de vous conserver; » vous imposer le fardeau de la recon- » naissance, et jamais je n'ai cherché à

» l'inspirer, parce que je ne fais rien que » pour moi.

» Julie, Charles, je viens de vous dé- » velopper mes sentimens avec la plus » scrupuleuse exactitude ; condamnez- » moi maintenant si vous le pouvez. »

Charles ne répondit que par une profonde inclination. Julie, qui voulait l'éloigner d'elle, répéta l'aveu de sa vive tendresse pour le comte, ses protestations de n'aimer jamais que lui, et de n'être à personne, puisqu'elle ne pouvait lui appartenir. Cependant elle regardait le jeune homme en dessous, et quelque chose lui disait qu'il devait plaire à toute femme dont le cœur ne serait pas prévenu pour un autre.

Comment madame Bernard a-t-elle pu garder le silence aussi long-temps ? Est-ce discrétion, ou absence d'idées ? Ce n'est ni l'un ni l'autre. Elle a voulu en-

tendre tout le monde, afin de pouvoir prendre ses avantages.

Elle sent que Charles, dont elle a encouragé la tendresse, ne lui reproche rien, parce qu'elle n'est qu'un personnage secondaire, et dans cette circonstance, comme dans toutes les autres, elle cherche à jouer un rôle marquant.

Elle protesta au jeune homme qu'elle avait cru le cœur de mademoiselle Mauret parfaitement libre, et que lui réunissant tout ce qui intéresse, tout ce qui peut plaire, il était naturel qu'elle pensât qu'il ne lui serait pas difficile de se faire aimer, n'y d'amener un homme du caractère de M. le comte à assurer le bonheur de sa fille adoptive. Elle voulut ensuite achever la justification du comte, et lui faire oublier ce qu'elle avait dit de flatteur à Charles : personne n'aime à entendre louer son rival, heureux ou

non. La bonne dame savait cela à merveille.

Elle prononça que d'Alaire ne pouvait donner de preuves plus positives de la pureté, du désintéressement de son amour qu'en désirant que Julie s'unît à un homme qu'il croyait lui convenir. Mais elle ajoutait que lorsqu'on a été au delà des forces ordinaires, et du dévouement possible; lorsque les plus nobles efforts ont été sans succès, il est naturel de faire un retour sur soi-même, de céder à son cœur, et aux vœux ardens de l'objet aimé.

Toutes ces belles choses-là n'étaient propres qu'à détruire les plus chères espérances de Charles; à le confirmer dans la persuasion que son malheur était sans remède. Ce qui venait de se passer le mettait dans une position gauche, et son air était aussi gauche que sa position. Il le sentit bientôt, et il pensait sérieuse-

ment au parti qu'il avait à prendre, lorsque le chirurgien se présenta.

Depuis quelques jours, en pansant le pied du comte, il avait un air incertain, inquiet, qui sans doute eût frappé Julie, si elle eût été présente aux pansemens. Ce jour-là, d'Alaire fut tiré de sa sécurité habituelle par une exclamation qui échappa à son chirurgien. Il en demanda l'explication; on lui en donna une évasive. Ce n'est pas un homme tel que lui qu'on pouvait abuser. « Si vous persistez » à vous taire, monsieur, je me croirai » menacé de perdre la jambe.—Eloignez » cette idée, monsieur le comte; elle n'a » aucun fondement. Mais puisque vous » exigez que je m'explique clairement, » j'ai lieu de craindre que les mouvemens » de ce pied ne soient jamais bien libres. » — C'est-à-dire que je serai boiteux. — » Mais..... monsieur..... — Parlez, je » vous en prie. — Si monsieur veut con-

» sulter quelques-uns de mes confrères...
» — Votre talent est reconnu. Je vous
» ai donné ma confiance ; je n'appellerai
» personne, et je suis résigné. Allons,
» je serai boiteux. Oh! combien on aurait
» coupé de jambes, si j'avais voulu mé-
» nager ce pied-là !

» Julie, dit le comte à la jeune per-
» sonne qui rentrait, je vous ai sérieu-
» sement parlé de mon âge, des infirmités
» de la vieillesse, des désagrémens qui
» les accompagnent, pour une femme
» jeune, sensible, et attachée à ses de-
» voirs. Ma charmante amie, vous ne
» savez pas tout encore : il est décidé que
» je serai boiteux. » Si le comte avait parlé d'un autre que lui avec cette liberté d'esprit, sans laquelle il n'est pas de véritable gaieté, il aurait pu ajouter que Vulcain était boiteux aussi, et rappeler certaine aventure écrite en si beaux vers que tout le monde les sait par cœur.

« Julie, continua d'Alaire, cessons de » nous flatter. Je me rends justice; ren- » dez-la-moi aussi. Voyez M. Duval, » examinez-le avec quelque attention, » et vous conviendrez peut-être qu'il est » l'époux qu'il vous faut. »

Charles était sensible aux procédés du comte. Il ne doutait pas de sa sincérité, lorsque, pour me servir de l'expression de d'Alaire, le délire du cœur était calmé. Il sentait en même temps qu'il ne fallait qu'un mot, un regard, un sourire de Julie pour le faire renaître, et il pressentait qu'à la première occasion, sans la chercher, sans intention prononcée, Julie reprendrait tout son empire.

La jeune personne répondit au comte d'une manière réservée, mais ferme. En rendant justice au mérite de Charles, elle prononça que rien ne la ferait changer de résolution. « Que m'importe,

» après tout, dit-elle, que vous marchiez » difficilement? je vous soutiendrai, mon » ami, je vous serai utile, et ce sera pour » moi une jouissance de plus. »

D'Alaire pensa qu'il serait inconvenant d'insister davantage, parce que les refus répétés de Julie ne pouvaient être que très pénibles pour Charles : voilà le prétexte du silence qu'il résolut de garder à l'avenir sur le mariage des deux jeunes gens. Mais il se disait bien bas qu'il avait fait tout ce que la probité, la délicatesse même lui avaient prescrit; qu'il éprouvait à chaque instant que se séparer de Julie était un effort au delà de ses forces. Il s'étourdissait sur les dangers qu'il avait prévus, et il répétait avec un charme, une complaisance inexprimables ces derniers mots : je vous soutiendrai, mon ami, et ce sera pour moi une jouissance de plus.

Charles, incertain, irrésolu, se trou-

vait déplacé chez le comte. Il n'avait pas le courage de s'éloigner, et il sentait qu'il ne pouvait rester plus longtemps : ce qu'il peut arriver de pis à un homme qui ne sait pas plaire, c'est de se rendre importun. De l'indifférence à l'éloignement, à une sorte d'aversion même, il n'y a qu'un pas à franchir. Un domestique qui annonça M. Duval père, changea la position du jeune homme, et mit un terme à l'embarras qui gagnait les autres personnages.

Les impressions différentes qui avaient dominé Charles jusqu'alors, se dissipèrent tout à coup. Il revint à l'idée d'un père affligé de l'éloignement de son fils et disposé sans doute à en marquer son mécontentement. Il se précipita au-devant de lui, l'embrassa tendrement, avant qu'il ait pu dire un mot, lui demanda pardon et l'entraîna dans la chambre du comte ; il s'attendait à une ex-

plosion, et il croyait que la présence de personnes dignes d'égards en modérerait la violence.

Quelle fut sa surprise, lorsque son père s'exprima avec cette douce candeur qui tient aux mœurs patriarcales; qu'il peignit avec vérité, mais sans exagération, ce que les inquiétudes les plus fondées lui avaient fait souffrir! Pas un mot de reproche ne sortit de la bouche du vieillard. Il ne parlait que de ses peines, et il n'en accusait personne. Charles était confondu.

Le vieux Duval parla ensuite de l'amour de son fils. Il avait pressenti que cette inclination ferait son malheur. Il pria le comte d'excuser, dans un jeune homme, des espérances auxquelles l'inexpérience avait pu s'abandonner. Il finit en proposant avec ménagement à Charles de retourner avec lui dans son

humble demeure, et d'y chercher un bonheur relatif à leur position.

D'Alaire céda à la nécessité de remplir, jusqu'au dernier moment, le devoir qu'il s'était ouvertement imposé. Il assura le vieillard que les prétentions de son fils ne lui avaient point paru déplacées; qu'il avait fait au contraire tout ce qu'il avait dépendu de lui pour assurer son bonheur; qu'il voudrait encore y contribuer; mais que mademoiselle Mauret ayant opposé à ses vues une résistance invincible, il ne fallait plus penser à ce mariage-là.

Cet effort de la raison de d'Alaire sera-t-il le dernier? s'abandonnera-t-il sans réserve à un amour que peut-être il n'a déjà plus la volonté sincère de combattre?

De quel fardeau la jeune personne et lui se sentirent dégagés, lorsque le vieux Duval emmena son fils, affligé, mais

docile et repentant! « Est-il bien vrai, » dit le comte à Julie, vous me soutiendrez, ma jeune amie, et ce sera pour » vous une jouissance de plus? »

Fallait-il en dire plus pour ramener une de ces scènes, jusqu'alors si redoutées par le comte, et qui à la fin doivent imposer silence au jugement, et anéantir pour jamais les résolutions les plus sages et le plus fortement prononcées? La réponse de Julie fut entraînante et pouvait être décisive, lorsqu'on annonça M. le plus ancien capitaine de l'armée, qui, disait-on, avait des choses de la plus haute importance à communiquer à M. le comte.

M. le capitaine, malgré son originalité, ne manquait pas d'usage du monde. Il savait que ce n'est pas dans une vieille redingote de gendarme qu'on doit se présenter, quand on veut être accueilli, même par le plus honnête homme de

France, qui probablement paie, comme un autre, son tribut à la mode et à l'usage. En conséquence, M. le capitaine avait passé à son logement, et s'était mis de manière à pouvoir entrer partout.

« Que me voulez-vous? lui dit le comte » d'un ton affable. — J'ai saisi avec em- » pressement, monsieur, l'occasion qui » s'est offerte à moi de vous voir et de » vous saluer. Il semble qu'en s'appro- » chant de vous, on doive devenir meil- » leur. » D'Alaire ne put s'empêcher de sourire. Mais il reprit aussitôt son air sérieux, en pensant que ce sourire était un effet involontaire de la vanité satisfaite, qui tient de si près à l'égoïsme. Il répéta la question qu'il avait faite au capitaine. « Je vous apporte, monsieur, » répondit le brave homme, une lettre » et de l'or. — Une lettre? de qui? — » De quelqu'un qui n'en écrira plus. — » Ah, ah! Et cet or? — C'est le reste

» d'une opulence peu méritée et pour
» jamais anéantie. — Lisons cette lettre.
» Ah, mon Dieu! Versac mourant!
» — Il est mort. — Il est mort, dites-
» vous! En êtes-vous bien sûr? — Oh!
» très sûr : c'est moi qui l'ai tué. —
» Vous, monsieur, vous, qui lui avez
» rendu, à ses derniers momens, des
» services essentiels? Vous, qu'il nomme
» le seul ami qui lui reste! — J'ai dû le
» combattre : vaincu, je lui devais tout.
» — Et il est mort repentant! Et il a
» regretté d'avoir perdu mon amitié
» et mon estime! — Vous lui rendriez
» l'une et l'autre, si vous l'aviez vu mou-
» rir. — J'ai été forcé de l'abandonner;
» je ne l'ai jamais haï. La haine, d'ail-
» leurs, ne doit pas suivre un infortuné
» jusque dans son tombeau. Je le plains
» d'avoir mal vécu. Mais puisqu'il a ré-
» paré, autant qu'il l'a pu, les erreurs
» de sa vie, je le regrette sincèrement,

» et je lui rends les sentimens qui m'a-
» vaient attaché à lui..... Il est
» mort! est c'est vous, monsieur.....
» — Oui, c'est moi, et vingt autres se
» fussent présentés, si j'avais été le mal-
» heureux. Ainsi vous voyez que tout
» est pour le mieux. »

D'Alaire donna quelques larmes à la mémoire de l'infortuné. Julie n'entendait jamais prononcer le nom de Versac sans frissonner. Cependant l'aspect de l'homme qui s'était couvert de son sang, la glaça, et elle sortit, en chancelant, d'une chambre d'où la repoussait un sentiment d'horreur.

« Et cet or, monsieur? — Il était à
» moi; M. de Versac me l'avait donné.
» J'ai su qu'il laisse une veuve, intéres-
» sante par de longues infortunes : ceci
» lui appartient. Chargez-vous, mon-
» sieur, de le lui faire parvenir. Joignez-
» y cette lettre, et espérons que madame

» de Versac pardonnera comme vous.
» Homme cruel, et respectable cepen-
» dant.... — Je ne suis venu ici ni pour
» recevoir des éloges, ni pour justifier
» ma conduite. Chargé d'une mission,
» que l'honneur rendait sacrée pour moi,
» je l'ai remplie, et je me retire.—Un
» moment, par grâce, monsieur.... —
» Il ne suffit pas de penser aux morts ;
» il faut aussi s'occuper de soi. Je suis
» le plus ancien capitaine de l'armée, et
» je vais demander au successeur de
» M. de Versac une justice que votre
» ami m'a constamment refusée. Adieu,
» monsieur. »

La lettre adressée à madame de Versac n'était pas cachetée : d'Alaire crut pouvoir la lire. « Oh ! oui, s'écria-t-il, » elle pardonnera, elle pardonnera. Mais » son mari devait, dit-il, des sommes » considérables, et mon état ne me per- » met pas de me mettre à la tête de ses

» affaires ! pauvre femme !... Mais quel
» homme que ce capitaine ! oh ! je le re-
» commanderai à M. d'Aranville.

» Madame Bernard, ouvrez mon se-
» crétaire. Apportez-moi les papiers qui
» sont dans le tiroir d'en haut, à gau-
» che..... à gauche, vous dis-je..... en
» haut.... bien, c'est cela. »

Il trouve la lettre en chiffres, adressée à M. d'Arancourt; la lettre que le marquis lui écrivait en lui envoyant la première. « Qu'il ne reste plus de traces, » dit-il, de cette coupable intrigue. Sau-
» vons l'honneur, du moins, puisque
» tout le reste est perdu sans retour. »
Et il met les deux lettres en morceaux.

Il fait appeler Julie. « Revenez, mon
» aimable amie, et aidez-moi à être utile
» à madame de Versac. Ecrivez-lui tout
» ce que vous avez entendu de la bouche
» du capitaine. Exprimez-vous avec ces
» ménagemens qu'un cœur sensible con-

» naît si bien. Donnez-lui des consola-
» tions, et assurez-la que je lui suis tout
» dévoué, et qu'elle peut compter sur
» moi. Son mari lui a écrit de la manière
» la plus touchante. Je la connais : cette
» lettre lui fera oublier bien des choses.
» Nous ne la lui enverrons cependant que
» lorsque la secousse inévitable sera cal-
» mée, et qu'elle pourra la lire avec
» quelque attention. »

Julie laissa courir sa plume. Elle écrivait avec son cœur : avait-elle besoin de réfléchir ? D'Alaire lut et relut sa lettre. Il jouissait, il admirait. L'art n'est pour rien ici, pensait-il, et cette lettre est parfaite. L'éducation développe l'esprit ; elle n'en donne pas.

Quelques jours avant, quelques semaines peut-être, il n'eût pas manqué de dire à Julie : Votre plume a été guidée par la vanité, par le désir de faire mieux qu'un autre. Vous êtes égoïste jusque

dans les momens les plus fâcheux. Il ne cherche plus, dans celle qu'il aime, que des qualités et des talens.

Cette lettre, les réflexions qu'elle a produites, l'auraient ramené à l'amour dans toute autre circonstance. Mais il avait aimé Versac. Sa mort déplorable avait ranimé un sentiment mal éteint. Son cœur était froissé; Julie s'affligeait de sa peine; on ne parla que de Versac et de sa malheureuse épouse.

L'esprit, rendu à toute sa liberté, agit avec une action soutenue. Une idée succédait à une autre pour se lier avec elle; un plan de conduite fut arrêté entre le comte et son amie. Félix reçut l'ordre de courir le monde, de savoir ce que devait Versac, et à qui il devait: il suffisait de connaître quelques-uns des principaux créanciers, pour découvrir promptement les autres.

Le notaire du comte était celui de Ver-

sac : il devait être dépositaire des titres de propriété. Il se présenta sur un billet que Félix avait été chargé de lui remettre. Voilà de l'occupation pour le reste de la journée. Elle se termina heureusement. Le chirurgien donna au malade la permission de se lever le lendemain.

Le capitaine logeait dans une chambre garnie, selon l'usage de ces messieurs. Il avait encore beaucoup de peine à s'asseoir, et ses grimaces frappèrent un habitant de Blois, qu'il avait pour voisin, qui venait de terminer ses affaires, et qui allait monter en voiture pour retourner chez lui. Des grimaces ont une cause, et les curieux veulent tout savoir. Le capitaine n'avait pas de motifs pour se taire, et une heure après l'arrivée du bon bourgeois, toute la ville savait ce que je viens de vous raconter.

La fermière de madame de Versac était allée au marché. Elle apprit bientôt

la nouvelle qui circulait de bouche en bouche. Elle se hâta, en rentrant chez elle, de l'apprendre à son mari. Le mari, homme prudent, crut n'en devoir parler qu'au domestique de madame. Celui-ci glissa le mot à l'oreille d'Alexandrine, la femme de chambre de confiance.

Alexandrine croyait que le veuvage doit paraître très doux, quand on n'a perdu qu'un mari exigeant, hautain, dur et quelquefois brutal. Elle voulut avoir le mérite d'annoncer la première à madame qu'elle avait recouvré sa liberté.

Alexandrine avait de la pénétration : madame de Versac éprouva un sentiment pénible en apprenant le triste événement; une femme sage n'oublie jamais entièrement le seul homme à qui, de bonne foi, elle a donné son cœur. Mais celui d'Emilie avait beaucoup souffert; elle n'avait pas reçu encore la lettre de

son époux mourant, et sa douleur ne l'empêcha pas de s'occuper de son avenir.

Elle se décida à partir aussitôt pour Paris. Elle rendait justice à d'Alaire avant que les assurances de son dévouement lui fussent parvenues, et c'est lui qu'elle voulait voir et consulter.

Si quelque chose peut flatter un homme de bien, c'est l'impulsion irrésistible qui pousse vers lui ceux que poursuit l'infortune ; c'est la confiance absolue que commande sa réputation.

Félix avait rempli, sans peine, la mission dont il avait été chargé. Il lui avait suffi d'entrer dans un café, pour savoir que Versac devait un million à un homme, qui n'était ni banquier, ni marchand, mais qui lui prêtait, à de gros intérêts, vingt, trente, quarante mille francs, quand il en avait besoin, et ce besoin-là se renouvelle souvent lorsqu'on a cinquante ans, et qu'on ne veut pas trouver de cruelles.

Le valet de chambre apprit, au foyer des Variétés, le nom d'un joaillier à qui il était dû cinq cent mille francs. On sait que les dames aiment beaucoup les bijoux.... quand ils ne sont pas chers.

M. Félix, qui aimait à se donner des airs, alla prendre un sorbet au café de la Rotonde. Là, il trouva la dernière classe des créanciers, ceux qui voulaient que leurs mémoires fussent arrêtés avant que M. le premier capitaine de l'armée ait la satisfaction de passer son épée au travers du corps de leur débiteur. Ces messieurs parlaient de leurs affaires avec chaleur, et la bouche se dessèche enfin. Ils avaient soin de l'humecter de ce que la limonadière pouvait leur faire servir de plus délicat : il est permis de faire banqueroute ; il ne l'est pas de se refuser les aisances de la vie.

Félix jugea à propos de parler du plus honnête homme de France, et de l'intérêt qu'il portait à la mémoire de Versac

Aussitôt vingt adresses sont tirées, lui sont présentées, et on le prie de donner en échange celle du plus honnête homme de France : on est persuadé qu'un homme de ce caractère-là doit être d'avis qu'il faut payer ses dettes.

Fier des découvertes qu'il doit un peu au hasard, et qu'il ne manque pas d'attribuer à son intelligence, Félix rentre triomphant à l'hôtel. Où l'orgueil va-t-il se placer? et, vous le savez, l'orgueil est fils de l'égoïsme. Le notaire avait évalué à deux millions la fortune de Versac. D'après le rapport du valet de chambre, les dettes allaient au delà. On sentait qu'on pourrait obtenir quelque réduction ; mais il était clair que Versac ne se soutenait plus qu'avec les émolumens de sa place, lorsqu'il fut obligé de donner sa démission.

Il n'avait pas été possible de donner un moment à l'amour. Julie en soupi-

rait ; le comte croyait s'en applaudir. Madame Bernard s'était endormie, à force d'entendre parler affaires. On se sépara enfin avec la volonté, un peu forcée peut-être, de s'occuper sérieusement le lendemain des choses qu'on n'avait pu que préparer dans la journée.

Le lendemain, le cœur si sensible de Julie fut réduit encore à se replier sur lui-même : Madame de Versac se fit annoncer de grand matin, et on ne se soucie pas de confier son secret à tout le monde. Le maintien de l'intéressante veuve, l'expression de sa figure étaient ceux d'une femme décente, mais qui ne peut éprouver de regrets bien cuisans. Le comte pensa qu'il pouvait, sans imprudence, lui remettre la dernière lettre de son mari.

En la lisant, elle oublia les justes sujets de plainte qu'elle avait reçus de lui. Elle ne vit plus qu'un homme humilié,

malheureux, repentant, qui la suppliait de cesser de la haïr. Sa sensibilité, qu'elle avait crue éteinte pendant des années, reprit toute son expansion. Elle donna des larmes sincères à la mort tragique de son mari. Telle est donc la puissance du repentir ! Il fait tout oublier, même à ses victimes. Le comte ne disait pas un mot à madame de Versac. Il tenait sa main ; il la pressait avec affection ; il était content d'elle.

Le jour suivant, les visites se succédèrent sans interruption. C'étaient des personnes qui aimaient le comte, qui avaient pour lui une sorte de vénération, et qui venaient le féliciter de ce qu'enfin il pouvait quitter son lit ; c'était le notaire qui allait de chez lui à son hôtel, et de l'hôtel à son étude ; c'étaient les créanciers convoqués en assemblée générale.

On commença par ne pas s'entendre,

parce que les mémoires parurent exorbitans au comte, et que les créanciers ne voulaient rien rabattre de leurs prétentions. « Messieurs, leur dit le comte, il » est fort aisé de produire des mémoires; » il ne l'est pas autant de prouver la lé- » gitimité des créances. — Monsieur, » voilà nos livres. Vous savez qu'ils sont » reconnus par le tribunal, jusqu'à ins- » cription en faux. — Prenez garde, mes- » sieurs, que l'avidité, que l'égoïsme ne » vous entraînent trop loin. Quinze mille » francs à un marchand parfumeur! C'est » plus que m'a coûté le mien pendant » toute ma vie. — Les intérêts, mon- » sieur? et les intérêts des intérêts? — » Calcul usuraire, monsieur. J'ai d'ail- » leurs un moyen certain de vous arrê- » ter : le contrat de mariage de madame » lui assure un douaire de trente mille » francs de revenu.

» — C'est déjà trop qu'on reproche à

» mon mari des injustices, que rien ne » peut réparer. Je dois, je veux faire » tout ce qui est en ma puissance pour » rétablir sa réputation. Je renonce à » mes avantages. — Hé, comment vi- » vrez-vous, madame? — Je vivrai mal, » M. le comte; mais je serai en paix avec » ma conscience.

» Ah! s'écria d'Alaire, est-ce là un » genre d'égoïsme, est-ce de la vertu? » M. le comte, répondit doucement ma- » dame de Versac, la triste conviction » que l'égoïsme régit le monde rétrécit » le cœur et le dessèche. La vertu ne » fût-elle qu'une chimère, il est utile, » il est consolant d'y croire. » Julie se leva, et fut embrasser Emilie.

« Allons, allons, reprit le comte, un » peu déconcerté, chacun a son opinion, » et je ne prétends contraindre celle de » personne. Si la vertu existe, il est » constant, madame, que vous vous » proposez de faire ce qu'elle prescrit de

» plus rigoureux. Vous allez donc vous
» dépouiller entièrement? — Je dois ce
» sacrifice à la dernière lettre de mon
» mari. Je serai pauvre, mais ignorée,
» et le malheur peut être supportable,
» quand l'humiliation ne vient pas l'ag-
» graver. — Voilà la femme qu'il a mé-
» connue! qu'il n'a pas craint de rendre
» malheureuse! Le misérable! — M. le
» comte, il est mort repentant, et vous
» parlez devant sa veuve. — Non, ma-
» dame, vous ne sentirez pas les atteintes
» de la misère. Je l'éloignerai de vous.
» Il m'a aussi demandé pardon; et si
» quelque chose de nous survit à notre
» destruction, il saura que j'ai reporté
» sur sa veuve l'amitié que j'avais pour
» lui. Vous pleurez, Julie! — Ah! mon-
» sieur le comte, laissez couler ces lar-
» mes : elles sont d'admiration et d'at-
» tendrissement. Celles-là ne font jamais
» de mal. »

Les sensations fortes se communiquent

rapidement. Ces créanciers, si avides, furent étonnés de se sentir émus. Ils se regardaient; ils semblaient s'interroger. « Je réduis mon mémoire à moitié, s'é- » cria le parfumeur. » Et ce mot passa de bouche en bouche. « Ah! M. le comte, » dit Julie, ce n'est pas là de l'égoïsme; » c'est un retour à la vertu, et c'est là » vôtre qui l'a produit. »

Le notaire profita de ce moment en homme habile. Tout fut réglé en moins de deux heures, et la terre de Blois resta libre de tout engagement à madame de Versac. Ce que tous les procureurs de France n'eussent pu obtenir, fut accordé spontanément au dévouement d'une veuve, à la grandeur d'âme de d'Alaire, aux larmes d'une petite fille.

CHAPITRE VI.

Un Mariage.

MADAME de Versac devait passer quelques jours encore auprès du comte. Le comte écrivait souvent et toujours avec l'intention d'être utile. Il faisait valoir les longs services de M. le plus ancien capitaine de l'armée, et il en demandait le prix. Il louait le mérite modeste de Charles; il parlait de ses talens, de sa bravoure, de sa conduite militaire et privée. Il exprimait le désir de le voir rentrer dans les cadres de l'armée. Madame de Versac et Julie travaillaient et causaient. Leurs cœurs étaient faits pour s'entendre, et une douce intimité s'établit promptement entr'elles.

Cependant Emilie n'était pas toujours

au salon ; madame Bernard était souvent occupée dans l'intérieur de l'hôtel; la contention d'esprit que donnent des affaires graves était dissipée, et le besoin d'aimer se faisait sentir avec une force nouvelle. On ne raisonnait, on ne calculait rien; mais on ne pensait pas à se défendre. On s'approchait, les siéges se touchaient, sans qu'on s'en soit, pour ainsi dire, aperçu; le mot amour n'était pas prononcé encore ; mais les yeux le disaient, et depuis long-temps le comte et Julie entendaient parfaitement ce langage. Le comte était toujours réservé ; Julie, toujours franche et naïve, devait se livrer la première à ces doux épanchemens, dont elle avait été privée pendant quelques jours, et qui faisaient le charme de sa vie. Elle parlait et le comte se sentait entraîné.

Etait-il possible qu'ils s'arrêtassent au point qu'avait marqué la raison du comte, et au delà duquel Julie ne devi-

nait rien ? L'expérience ne lui avait pas appris que l'amour avance dans la proportion de ce qu'on lui accorde, sans jamais perdre de ses avantages, sans jamais rétrograder. Ce délire, cette ivresse des sens, auxquels ils avaient plusieurs fois échappé, se reproduisit avec violence ; un baiser fut donné et reçu.

Le comte s'effraya, se repentit pour la troisième fois. Julie comprit alors ce que lui avait dit et répété son ami. Une nouvelle existence commença pour elle ; mais la boîte de Pandore s'ouvrit, et la présence du danger frappa fortement son imagination. Il lui fallait cette épreuve pour qu'elle eût une idée positive de la pudeur, et des combats qui seuls peuvent la conserver.

Plus d'abandon, plus de ces traits de candeur qui ravissaient le comte et le désolaient à la fois. Julie, triste et pensive, éloignait, évitait ces entretiens par-

ticuliers que jusqu'alors elle avait cherchés avec tant d'empressement. D'Alaire avait espéré de jouir d'un peu de repos ; le sien était anéanti pour jamais. Il n'en est pas pour qui aime comme lui, et qui, comme lui, a des reproches à se faire. Il s'affligeait d'une faiblesse impardonnable à un homme de son âge, d'une faiblesse qui lui avait fait perdre de l'estime de Julie, et qui avait produit cette réserve, accablante pour lui, et sans doute pénible pour elle.

Cet état d'alarmes continuelles, de défiance réciproque était insoutenable, et le comte résolut d'en sortir. Il s'ouvrit à madame de Versac, il lui dévoila son cœur. Il lui peignit la position cruelle où son imprudence avait mise Julie; la gêne, la contrainte qui altéreraient la pureté des jours qui allaient succéder à des jours si long-temps heureux, et il la pria de l'aider de ses conseils.

Madame de Versac réfléchit long-temps. Elle répondit et par un seul mot : « Elle est bien jeune. — Hé, je le sais, » madame ; mais elle est accomplie. — » Vous le croyez ? — Des épreuves mul- » tipliées m'en ont convaincu. — M. le » comte, j'ai remarqué que souvent on » demande des conseils quand déjà on est » déterminé.—Je ne le suis pas, madame, » j'ai même déclaré à Julie qu'il fallait » nous séparer, et je le voulais de bonne » foi. — Mais vous ne le voulez plus, » vous ne le pouvez plus. — J'avoue que » les efforts les plus violens pourront à » peine amener une séparation que je » crains plus que la mort. — M. le comte, » je vous plains. — Est-ce là tout ce que » vous avez à me dire ?

» — Mon digne ami, si je flattais votre » penchant, nous serions bientôt d'ac- » cord. Je le combats, au contraire, et » déjà votre ton n'est plus celui que vous

» aviez avec moi hier, ce matin, il y a
» une heure. — Quoi, madame, vous
» pourriez croire.... — J'ai blessé votre
» cœur, M. le comte, et cela ne se par-
» donne point. Mais souvenez-vous que
» vous m'avez imposé un devoir pénible,
» et que je devais le remplir ; je l'ai fait.»

Madame Bernard, au contraire, suivait avec persévérance le plan qu'elle s'était tracé. C'est elle que le comte cherchait, avec qui il se plaisait à s'entretenir, quand l'amour l'emportait sur la raison. A chaque instant elle était mieux dans son esprit, parce qu'elle ne lui disait rien qui ne tendît à l'attacher plus fortement à Julie. Madame de Versac était négligée. Elle sentit qu'elle gênait, et elle se disposa à retourner à Blois.

Tout se sait enfin, et les circonstances qui avaient amené la démission de M. de Versac, percèrent et se répandirent dans le public. Quel champ pour certains jour-

nalistes! De grandes fautes d'un côté! De l'autre, une suite d'actions plus ou moins louables! mais il faut des ombres au tableau; d'Alaire est homme de qualité et son éloge ne peut être complet. On rappelle, avec beaucoup de ménagemens, une petite demoiselle sauvée, par le comte, de la corruption du siècle, mais vivant avec lui sous le même toit: on sait qu'un journal doit tribut au malin, et il faut être juste, cette dette-là est toujours fidèlement acquittée. Les insinuations étaient tournées de manière à ce qu'on ne pût être attaqué en calomnie. On terminait l'article en reproduisant une vérité, devenue triviale à force d'être répétée : il est fâcheux que la nature ne produise rien de parfait. Mais heureux l'homme qui, dans le cours d'une longue vie, n'a qu'une imprudence à se reprocher!

On ne peut vivre, à présent, sans être

abonné à un journal au moins, et d'Alaire avait le sien. L'article dont je viens de parler, lui causa la plus vive émotion, l'indigna, le révolta. « On n'attaque pas » directement la vertu! s'écria-t-il; mais » l'imagination du lecteur ajoutera aux » traits piquans du journaliste. Julie est » perdue de réputation, si je n'adopte le » seul moyen qui peut rappeler sur elle » la considération des honnêtes gens..... » Julie perdue.... et perdue par moi!... » Madame de Versac, ne jugez-vous pas » que je dois réparer le tort, bien involontaire, que j'ai fait à cet être angélique? — Au moins, M. le comte, vous » aurez une excuse.

» — Une excuse! une excuse! je n'en » cherche pas; je n'en ai pas besoin. Ne » suis-je pas le maître de mes actions? » — Sans doute, M. le comte; mais un » homme, comme vous, est en évidence. » Le public le juge, et le jugement est

» sans appel. — La partie saine du public » dira que j'ai rempli un devoir sacré, » un devoir auquel nulle considération » ne pouvait me soustraire. — Cette par- » tie saine du public ne verra ici qu'une » affaire d'amour, ou plutôt une faiblesse. » — Vous m'impatientez, madame! que » m'importe, après tout, qu'on me » blâme ou qu'on me loue? Je serai con- » tent de moi, et c'est tout ce que je » veux : je suis égoïste. — Je croyais que » Julie vous avez détaché de cette chi- » mère. — Elle seule peut être exempte » de ce vice-là. — C'est bien flatteur » pour elle. — Mais vous-même, ma- » dame, à quelle impulsion cédez-vous » en ce moment? A la vanité d'opposer » à l'amour l'impuissante raison, et de » la faire triompher. »

Madame de Versac se tut; d'Alaire s'éloigna d'elle en répétant : Julie perdue et perdue par moi! il rencontre madame

Bernard. Il lui lit l'article du journal; il lui fait part du projet qu'il a fait naître et des objections de madame de Versac. « Madame de Versac attaque, M. le » comte, un sentiment que bientôt elle » ne pourra plus inspirer. Elle le blâme, » parce qu'elle voudrait ne trouver que » des cœurs froids comme le sien. C'est » une égoïste. — Je le lui ai dit, madame » Bernard. — Mademoiselle Mauret est » charmante. — Elle est pleine de qua- » lités et de talens. — Elle a pour vous » la plus extrême tendresse; vous l'ado- » rez : sacrifierez-vous le bonheur de l'un » et de l'autre à de vaines considérations? » On vous peint le public comme quelque » chose de bien redoutable! Quand on a » la certitude d'avoir fait une action » louable, d'avoir rempli un devoir, on » laisse dire la critique; on la réduit au » silence, en lui opposant une longue » suite de jours heureux; on lui échappe

» même, en ne vivant que pour soi, et » en se renfermant dans l'intérieur de sa » maison. — Je ne vous connaissais pas » encore, ma chère madame Bernard; » mais je vous apprécie maintenant : ce » que vous venez de dire est dicté par » la raison et le jugement. Je croyais que » madame de Versac avait de l'affection » pour Julie; je me suis trompé : c'est » vous qui l'aimez véritablement. »

Julie plaisait beaucoup à madame de Versac. Mais cette sensation du moment ne pouvait balancer ce qu'elle devait au comte. Elle craignait de le voir livré à de tardifs et inutiles regrets; elle pensait enfin ce qu'il avait dit et répété lui-même, quand il avait encore la force de raisonner. Elle s'était exprimée avec la plus grande modération. Cependant elle avait déplu, et le comte s'était éloigné d'elle. Elle ne chercha plus à le revoir, que pour lui faire entendre les der-

niers accens de sa reconnaissance. Elle partit, sans que d'Alaire ait fait, pour la retenir, ces instances que l'usage commande, quand elles ne sont pas dictées par l'amitié.

Il est évident que d'Alaire aimait au point de ne plus chercher qu'un prétexte qui l'autorisât à franchir les bornes qu'il s'était prescrites. La seule personne qui pût le ramener à l'idée d'un mariage disproportionné venait de s'éloigner. Il restait avec son cœur, Julie et madame Bernard. Il n'est pas difficile de prévoir comment ceci finira.

Le comte perdra-t-il dans l'esprit du lecteur, parce qu'il n'est pas maître de lui auprès d'une fille charmante dont il est aimé, et qu'il voit à tous les momens du jour? Cette faiblesse effacera-t-elle le souvenir de mille bonnes actions dont il a embelli son existence? Qui de nous, dans la position où il se trouve, répon-

drait d'être plus fort que lui? Supposons-le insensible, et voyons, d'après son caractère connu, ce qu'il ferait dans la circonstance actuelle.

Il verrait nécessairement dans Julie une femme devenue malheureusement célèbre, et il n'imputerait qu'à lui cette triste célébrité. Il ne pourrait plus proposer à un homme estimable la main de la jeune personne. Il ne s'est pas borné à éviter le mal; il a toujours cherché l'occasion de faire le bien. Aurait-il balancé à proposer à Julie une réparation nécessaire, et la seule qu'il pût lui offrir? Je l'ignore. Mais j'invite ceux qui le connaissent mieux que moi à réfléchir et à prononcer.

Fort du départ de madame de Versac, et de l'assentiment de madame Bernard, il avait cherché Julie, qui ne savait rien encore. « Notre sort est décidé, lui dit-» il, et c'est un journal qui l'a fixé. On

» vous accuse, on me condamne. On ne » nous tient aucun compte des combats » multipliés que nous avons soutenus ; » on ne croit pas que vous ayez pu con- » server votre vertu ; on insinue enfin » que vous êtes ma maîtresse. Le trait » est lancé ; il est public ; vous n'avez » plus de réputation. Le mariage seul » peut vous faire remonter au rang des » femmes considérées ; je vous offre ma » main, et tout vous fait une loi de l'ac- » cepter.

» Il y a quelques mois, vous m'avez » opposé des scrupules dictés par la déli- » catesse. Votre façon de penser était » louable alors ; elle doit changer avec » les circonstances. Julie, soyez à moi. »

Julie écoutait le comte, en lisant cet article, qui réellement changeait sa situation. L'intimité dans laquelle elle vivait avec d'Alaire, avait fait enfin disparaître les distances ; elle sentait son cœur dis-

posé à céder sans efforts à une douce nécessité. Mais la possession de l'homme qu'elle préférait à tout, un grand nom, des richesses, de la considération, ce passage rapide d'une existence précaire à tout ce qui peut embellir la vie, à ce qui la rend précieuse, se réunissait pour étourdir une jeune fille, qui croyait à peine ce qu'elle venait d'entendre. Julie n'était plus à elle; des sentimens tumultueux l'agitaient. « Mon ami, laissez-» moi respirer et me reconnaître. Je ne » pourrai lier deux idées, tant que vous » serez près de moi. Laissez-moi, je vous » en supplie. Dans un quart d'heure » j'irai vous retrouver. »

Restée seule, elle se calma par degrés. Elle avait senti l'excès de son bonheur : elle put l'envisager dans toute son étendue, l'examiner dans les moindres détails. Elle regretta alors que le comte fît tout pour elle. Elle aurait voulu avoir un

trône à partager avec lui, non qu'elle fût humiliée de ses bienfaits, l'amour ennoblit tout; mais pour qu'il ne pût douter de la force, de la sincérité des sentimens qui la dirigeaient en sa faveur. « Julie, » soyez à moi, répétait-elle par inter- » valles. Ah! j'étais à vous; je ne pouvais » être qu'à vous; je vais vous appartenir » sans réserve et pour jamais. »

Elle retourne auprès du comte. « Mon » ami, madame Bernard a prévu ce qui » arrive. Elle m'a tracé un plan de con- » duite que je n'ai pas approuvé, et que » je ne suivrai pas. Non, je n'opposerai » pas une résistance simulée à des offres » qui comblent tous mes vœux. J'ac- » cepte votre main avec les transports de » l'amour et de la reconnaissance. Puis- » siez-vous me voir toujours telle que » vous me voyez aujourd'hui! Puissé-je » répandre sur vous le bonheur dont vos » vertus vous rendent si digne! — Ah!

» Julie, ma vertu! — Mon ami, mon
» cher, mon respectable ami, je veux
» honorer mon époux, et l'égoïsme a
» toujours excité mon mépris. Pemettez-
» moi de mettre une seule condition au
» consentement que je vous donne avec
» une joie si pure : c'est que ce mot affli-
» geant ne sera plus prononcé ici. On
» vous nomme le plus honnête homme
» de France. Ah! mon ami, que je sois
» fière, que je jouisse d'un titre que vous
» méritez si bien. Me le promettez-vous?
» — Hé, dépend-il de moi de vous rien
» refuser? »

Ainsi cette jeune fille, qui a puissamment contribué à ramener à l'équité des créanciers fripons, corrige un homme respectable d'une manie qui n'est que ridicule, mais qui nuit au développement du plus noble caractère. Ah! si la beauté savait jusqu'où peut aller son empire! Si elle avait l'ambition de ne l'exercer que

pour rendre meilleurs ceux qui s'y soumettent si facilement !... Mais... mais...

A l'instant tout changea de face dans l'hôtel. Un bonheur calme, une douce sécurité succédèrent aux anxiétés, aux combats que la raison livrait sans cesse à l'amour. On ne s'occupa plus que des dispositions convenables pour amener ce jour tant désiré, et qu'on aurait voulu pouvoir avancer.

La fortune de d'Alaire était augmentée de ses économies. La somme qu'il avait en caisse était beaucoup plus forte que celle qu'avait exigée madame Mauret, et il est si doux de combler de biens l'objet qu'on adore ! Le comte donna ses ordres pour que sa maison fût mise sur un pied plus brillant que jamais. Des ouvrières de tout genre furent appelées autour de Julie, et se chargèrent de l'embellir... si cela était possible.

Chaque jour on lui présentait quel-

que chose de nouveau. « Ah! dit-elle au » comte, vous m'avez trouvée bien, en » Basse-Bretagne, dans mes habits de » voyage ; et certes, ils n'étaient pas » recherchés. — Ma tendre amie, je ne » prétends pas vous parer, vous n'en » avez pas besoin. Mais vous allez tenir » un rang dans le monde ; il faut vous » mettre comme celles dont vous serez » l'égale. — Quoi! mon ami, cesserons- » nous de vivre pour nous? Sacrifierons- » nous à l'usage des momens qui pour- » raient être si doux? — Julie, croyez- » vous que l'amour n'ait jamais besoin » de repos? Après un intervalle de quel- » ques heures, on se retrouve heureux » d'être ensemble, plus empressés, plus » tendres que jamais. — Mon ami, quand » j'allais avec vous étudier la nature dans » les bois; quand je recevais ici vos le- » çons; quand nous faisions ensemble des » lectures agréables ou utiles; quand l'a-

» mour naissant se couvrait encore chez
» vous des apparences de la simple ami-
» tié, les jours coulaient avec rapidité.
» Heureuse de vous voir, de vous par-
» ler, de vous entendre, je ne désirais
» rien. Et maintenant que les transports
» les plus doux, les épanchemens les
» plus vifs vont embellir notre vie, nous
» nous occuperions d'un monde qui nous
» est étranger, à qui nous sommes in-
» différens! Ah! mon ami, l'amour,
» toujours l'amour, rien que l'amour! —
» Hé bien, ma charmante amie, ayez ce
» qu'il vous faut pour être comme toutes
» les femmes, et faites-en l'usage qu'il
» vous plaira. »

L'amour désintéressé de Julie ne la rendait pas absolument insensible au fini, à l'éclat de certaines choses. Une robe richement brodée, un élégant voile d'Angleterre avaient attiré ses regards. Elle avait daigné les examiner, leur sourire,

et les ranger elle-même dans ses cartons. Elle avait serré dans son secrétaire un fort joli écrin; et quand elle était seule, ce qui arrivait rarement, elle essayait ses boucles d'oreilles, son collier; elle convenait avec elle-même que l'art ne dépare pas la nature.

Elle accompagnait, sans trop de résistance, son amant au spectacle, et il n'y allait que pour lui procurer une soirée agréable. Elle lui disait de la meilleure foi du monde : Mon ami, j'aime ces scènes d'amour, quoiqu'il n'y ait dans tout cela que de l'esprit et peu de sentiment. Mais cet amour, fait à froid, me porte à me replier sur moi-même, et j'ajoute, à ce qu'a dit l'auteur, ce qu'il n'a pu dire, parce qu'il ne l'a pas senti.

Le comte trouvait sa charmante future disposée à devenir une femme comme une autre.... estimable sans doute; et il

s'en félicitait, parce qu'il savait bien qu'aucun genre d'ivresse n'est durable, et qu'il ne pouvait, à son âge, occuper exclusivement Julie : combien de jeunes maris, convaincus de toute l'étendue de leur mérite, ont été dupes de l'opinion opposée ! D'Alaire sentait donc qu'il faudrait à sa divine petite femme des plaisirs honnêtes, et il cherchait à lui en donner le goût.

La boîte grillée de la municipalité voisine offrait aux regards des amateurs oisifs l'affiche qui portait le nom du comte et de Julie. La nouvelle de son mariage ne se répandit pas aussi promptement que s'il eût été affiché à la Chaussée d'Antin : le comte tenait à ce qu'il avait reçu de ses pères, et il continuait d'habiter ce faubourg Saint-Germain, jadis si brillant, aujourd'hui si modeste. Mais il y a dans le faubourg Saint-Germain des gens qui passent quelquefois la rivière ; des jeunes

femmes surtout dédaignant le jardin pittoresque du Luxembourg, aimant à humer la poussière de l'allée à la mode des magnifiques et uniformes Tuileries. Il faut que des femmes causent, et si on ne forme pas là de liaisons, on y fait *des connaissances de chaises*, avec qui on parle de choses indifférentes.

La première qui, sans manquer de donner un coup d'œil à chacun des hommes qui passaient devant elle, annonça le mariage du comte, fixa l'attention des dames placées à sa droite et à sa gauche. Celles-ci avaient aussi leurs voisines, et la nouvelle courut le long des deux lignes. On parlait de l'âge du comte, de l'extrême jeunesse de Julie; on citait l'article du journal. On voulait deviner le motif qui avait pu déterminer un homme tel que d'Alaire; et comme il n'y a pas de sorciers depuis qu'on n'y croit plus, on attribuait cette union à des causes

imaginaires. Les jeunes gens prononçaient hautement que Julie ne pouvait être mue que par des raisons d'intérêt. Les hommes âgés décidaient que mademoiselle Mauret n'était pas de ces filles superficielles qui ne s'attachent qu'aux agrémens extérieurs, et que les qualités bien connues du comte justifiaient son choix. Les femmes se disaient à l'oreille qu'une jeune personne fait bien de se marier, quand elle trouve un parti avantageux, quel que soit d'ailleurs l'homme qu'elle épouse, parce que plus tard....

D'Alaire était très connu, et d'après ces dispositions opposées, on les regardait différemment Julie et lui, quand on les rencontrait dans des lieux ouverts au public. Un étourdi heurta légèrement la jeune demoiselle, uniquement pour dire au comte : « Ah ! monsieur, je vous de» mande pardon ; je crains d'avoir fait » mal à mademoiselle votre fille. Mon-

» sieur n'est pas mon père, lui répondit » séchement Julie. C'est l'homme le plus » respectable que je connaisse, et une » plaisanterie déplacée ne lui fera rien » perdre dans mon opinion. Allons, mur- » murait le jeune homme en s'éloignant, » cette fille a un goût décidé pour les vieil- » lards boiteux. »

Personne n'eût osé se permettre d'insulter directement d'Alaire : il eût trouvé autant de vengeurs que de témoins. Mais la raillerie est née en France, et quelques scènes du même genre le firent revenir sur le projet de produire Julie dans le grand monde. Julie, de son côté, ne concevait point qu'on n'approuvât pas hautement son choix. Mais quand le comte lui proposait de sortir, seulement pour ne pas se mettre en contradiction avec lui-même, elle lui répondait d'une voix angélique : Mon ami, nous sommes si bien ici ! Ah ! se disait tout bas le

comte, puisse-t-elle toujours penser ainsi !

La presse avait gémi. Une multitude de billets annonçant le mariage était distribuée à tout ce qu'il y avait de grand et de recommandable à Paris. En échange du sien, M. d'Aranville adressa celui-ci à d'Alaire :

« Je vous félicite sur votre mariage, que sans doute vous avez réfléchi. Permettez-moi de vous faire mon présent de noces : c'est celui que j'ai jugé le plus digne de vous. J'ai nommé chef de bureau le frère de la future comtesse. C'est un excellent sujet, dont peut-être vous ne vous êtes pas assez occupé ; mais l'amour fait oublier bien des choses. M. le plus ancien capitaine de l'armée est chef de bataillon, et M. Duval est remis en activité dans un régiment d'artillerie légère, qui est en garnison à Vincennes. »

Non, non, disait le comte, l'amour

ne fait pas tout oublier. Mais Mauret, élevé par sa mère, pouvait en avoir adopté les penchans. C'est un bon sujet? La maison de sa sœur sera la sienne. Je n'ai pas oublié Charles et le capitaine. Ils sont placés; j'en suis fort aise. Certainement ce n'est pas à mon égoïsme réel ou supposé que M. d'Aranville a entendu accorder quelque chose, Julie a raison : la vertu existe, et il est encore des hommes qui se plaisent à l'honorer.

Le jour si long-temps désiré, si impatiemment attendu, parut enfin. Julie avait demandé que la cérémonie se fît de grand matin et sans éclat. Inébranlable dans sa manière de juger, comme dans ses sentimens, elle ne craignait pas les plaisanteries qui auraient porté sur elle. Mais elle voulait épargner à son ami des saillies dont il eût été difficile qu'il ne se fît pas l'application : il est

une sorte d'instinct intérieur qui ne nous trompe jamais, auquel l'amour-propre peut imposer silence, et que Julie redoutait. Cette journée devait être tout entière au bonheur pour son époux, comme pour elle.

Madame Bernard fut tirée de l'espèce d'oubli où elle languissait depuis quelque temps. Chargée de représenter une mère déchue de tous ses droits, elle était parée, à six heures du matin, de ce qu'elle avait de plus riche. Julie se présenta en simple robe blanche, et n'étant distinguée des autres que par le bouquet virginal, auquel elle avait conservé tant de droits. Les roses du plaisir coloraient ses joues, et la pudeur tempérait l'éclat de ses yeux charmans. Elle n'a qu'une idée vague des droits que son ami va acquérir sur elle; elle frémit, elle ne sait pourquoi, et cependant elle est heureuse : c'est l'innocence aimante qui se dévoue sur l'autel de l'hymen.

Qu'ils sont beaux les premiers jours qui suivent une union que deux cœurs avaient formée d'avance ! On n'est plus soi ; on s'est identifié avec l'objet qu'on adore ; on ne pense, on ne respire, on ne vit qu'en lui et par lui. Tout est sensation, ivresse, délire. Le sommeil ne ferme des yeux humides de volupté, que pour préparer le réveil de l'amour. Etat délicieux, divin, pourquoi n'êtes-vous pas éternel ?

CHAPITRE VII

ET DERNIER.

On n'avait pas reçu de visites, parce qu'on voulait être tout à fait chez soi. On n'en avait pas rendu, parce qu'on craignait de perdre des heures qu'embellissait l'amour. Cette singularité avait été remarquée, blâmée, et le public, qui juge toujours d'après les apparences, avait prononcé que d'Alaïre était jaloux : comment ne pas l'être à cinquante ans? On ignorait cela à l'hôtel. Un mois s'était écoulé et les jours étaient encore les mêmes. Madame Bernard et Mauret avaient seuls le droit de rompre des tête-à-têtes qui ne semblaient jamais assez longs, et dont on ne cessait d'invoquer le retour. Après le second mois, on n'était pas très

fâché que des tiers se présentassent. A la fin du troisième, on les désirait quelquefois. On n'en convenait pas, même avec son cœur; mais les prétextes, bien innocens sans doute, paraissaient naître d'eux-mêmes, et on ne croyait pas les avoir cherchés.

Plus tard, Mauret parut sérieux et madame Bernard fatigante. Julie commença à ouvrir ses tiroirs. La robe brodée et son écrin fixèrent de nouveau son attention. Le comte allait passer une heure dans son cabinet.

Un jour Julie appela sa femme de chambre. « Thérèse, M. le comte m'a » comblée de présens, et j'ai négligé de » m'en parer. Il ne m'en a pas fait de » reproches, mais peut-être est-il mé- » content que j'attache aussi peu d'im- » portance à toutes ces jolies choses. Thé- » rèse, habillez-moi. »

L'heure du dîner a sonné. La comtesse

paraît dans la plus éclatante parure. D'Alaire s'enivre du plaisir de la contempler. « La nature est bien belle sans » doute, dit-il à sa femme ; mais il est » constant que l'art la relève. Je n'ai pu » le croire, Julie, qu'en vous voyant » parée de ce qu'il produit de plus élé- » gant, de plus recherché. — Ah! mon » ami, ce n'est que pour vous que je » veux être belle. »

Un journal parlait avec éloge de Jeanne d'Arc et de son auteur. « Les » plaisirs du théâtre sont bien super- » ficiels, dit le comte. — Sans doute. » Cependant ce sujet est national, la ver- » sification est harmonieuse et brillante. » Cette tragédie peut intéresser un » homme raisonnable. Vous aimez beau- » coup Racine, convenez-en, mon ami; » mais vous le savez par cœur et il faut » varier ses jouissances. Et puis si on veut » n'être pas remarqué, il y a des loges

» grillées. A propos, mon cher comte, » vous ne connaissez pas encore votre » nouveau carrosse; vous n'avez pas essayé » vos chevaux. » La femme la plus sage se pare-t-elle pour n'être vue de personne? Je vous le demande : soyez de bonne foi.

Le comte donne ses ordres. Madame Bernard s'habille, et le cocher se félicite d'entrer enfin en fonctions. Julie ne dissimule pas le plaisir qu'elle aura à voir une pièce patriotique. Le comte convient que de tels sujets peuvent être utiles, pourvu qu'ils ne causent pas d'exaltation.

Vous n'avez pas oublié que le comte avait, il y a un an, une loge à tous les spectacles; qu'il y conduisait quelquefois Julie, dans les premiers temps où il l'avait reçue chez lui. Les plaisanteries dont je vous ai parlé, lui avaient inspiré un éloignement assez prononcé pour tous les lieux publics. Mais Julie avait parlé,

et ses moindres désirs étaient des lois. Et puis, répétait-il, il y a des loges grillées pour ceux qui ne veulent pas être remarqués.

Cacher, derrière une grille, une toilette recherchée, une figure qu'on sait être séduisante, est au-dessus, peut-être, de ce que peut une femme. Julie, sans doute, ne voulait être belle que pour son mari; mais n'est-il pas doux d'entendre autour de soi un murmure d'admiration En jouir, n'est il pas un plaisir innocent? Je ne sais comment la chose arriva; mais le store partit, la grille tomba, et le public reconnut le comte, baisant tendrement la main de sa femme. Il est constant que pendant qu'on baise une main, il est difficile de voir ce que fait l'autre.

Le genre de la loge; la chute de la grille, qu'on croyait être un effet du hasard, étaient bien propres à confirmer le

jugement qu'on avait déjà porté sur la jalousie prétendue du comte. Non, d'Alaire n'est pas jaloux : il est convaincu que sa femme ne vit que pour lui. Mais qui peut échapper à des interprétations, plus ou moins malignes? On jasait dans toutes les loges, d'où on pouvait voir les nouveaux époux. Les femmes cherchaient des imperfections à Julie, et il était difficile d'en trouver. Les hommes enviaient le bonheur du comte, et décidaient qu'il ne pouvait être durable. Le trait était décoché avec cette réserve d'expression, cette aimable ambiguïté qui distinguent la bonne compagnie.

Charles était au spectacle, et il avait tout ce qui fait remarquer un jeune homme. De forts jolis yeux se portaient sur lui à la dérobée, et y revenaient avec un plaisir nouveau, jusqu'au moment où la comtesse fixa l'attention générale. Oh! alors Charles fut oublié. Serait-il

vrai que l'esprit de critique soit naturel aux femmes ; qu'il devient leur penchant habituel, dominant, et qu'il impose quelquefois silence à des sensations auxquelles il est si doux de se livrer ? Ou bien les femmes rapportent-elles tout à l'amour, et ne cherchent-elles des défauts dans les autres femmes que pour se rassurer contre la légèreté qu'elles croient si naturelle aux hommes, et qu'elles redoutent toujours dans un amant aimé ?

Les murmures que Charles entendit autour de lui, le fixèrent sur cette loge où était celle qu'il avait si tendrement aimée, et qu'il aimait encore, autant qu'on peut le faire, quand on n'a plus d'espérance. Il fut frappé de l'éclat de Julie, de l'air de bonheur répandu dans toute la personne du comte. Il laissa tomber sa tête sur sa poitrine et il soupira.

Il n'ignorait point la part qu'avait eue d'Alaire à son rappel au service. Il avait

eu l'idée de l'aller saluer en arrivant à Paris; mais il avait pensé à ce qu'il souffrirait en revoyant un rival trop heureux. Il s'était décidé à écrire une lettre de remercîmens : il avait prévu qu'il recevrait une réponse, peut-être une invitation de revenir à l'hôtel. Une correspondance de ce genre aurait ranimé des souvenirs cruels, que sa raison ne pouvait éteindre, mais que le temps devait affaiblir. Revoir Julie, c'était se perdre volontairement et sans retour. Il était allé cacher à Vincennes des sentimens auxquels il ne se dérobait que par une application soutenue à l'étude de sa profession, et l'accomplissement rigoureux de ses moindres devoirs.

Son colonel distinguait les hommes de mérite, et Charles était de toutes ses fêtes. Il avait donné un dîner splendide, et Charles se dérobant à la joie bruyante, au jeu, aux conversations oiseuses, était

venu s'enfermer dans une loge, d'où, pendant long-temps, il n'avait rien vu de ce qui l'entourait.

Sa tête se releva. Ses yeux se fixèrent enfin sur la loge du comte; il ne pouvait plus les en détacher. Le comte le reconnut, et le salua de la main, avec cet air de bienveillance qui lui conciliait tous les cœurs. Charles, honteux de s'être laissé prévenir, se lève, traverse rapidement le corridor, arrive, et ne trouve pas un mot quand il est auprès de Julie. Le comte voit son embarras, et y ajoute d'abord, en voulant le faire cesser. « Vous » avez lu, monsieur, l'article du journal » qui a décidé mon mariage ? — Oui, » monsieur, et vous avez fait ce que vous » prescrivaient à la fois la délicatesse et » votre cœur. »

D'Alaire, après avoir justifié sa conduite, trouva encore quelques phrases qui ne signifiaient pas grand chose, mais

qui marquaient un intérêt assez réel en faveur de Charles pour le mettre tout à fait à son aise : le comte du moins le croyait ainsi. Julie pensa que les convenances exigeaient qu'elle fît une sorte d'accueil à celui qui l'estimait assez pour lui avoir offert sa main. On ne parle pas à un homme, sans le regarder au moins quelquefois. Julie convint avec elle-même que celui-ci était fort bien, et que si elle n'avait pas été toute au comte, elle aurait pu être à lui. Charles n'était plus qu'à ce que lui disait Julie. Cependant il lui répondait de travers; il ne savait ce qu'il disait, parce que le seul sujet dont il aurait voulu parler, lui était interdit désormais.

Son trouble n'échappa point à d'Alaire. Le comte avait pensé d'abord à l'engager à revenir à l'hôtel. Il réfléchit modestement que le spectacle de sa félicité ajouterait aux peines de son malheureux rival,

et l'invitation expira sur ses lèvres. Charles, fatigué de la situation pénible où il était, sortit de la loge et se retira dans la sienne. On joua les trois actes des Fausses Confidences sans qu'il en entendît un mot.

Profondément recueilli, il jugea, avec beaucoup de raison, que la comtesse était sacrée pour lui; et que d'ailleurs des hommages adressés à un cœur fortement prévenu pour un autre seraient nécessairement rejetés. Il prit la ferme résolution d'éviter Julie, et de retourner le lendemain de bonne heure à Vincennes. Cependant, sans intention, par hasard, par instinct peut-être, il se trouva sous le péristile lorsqu'on appela les gens de madame la comtesse. Il ne put se refuser au plaisir de lui offrir la main quand la portière du carrosse s'ouvrit : c'était, d'ailleurs, la dernière jouissance qu'il dût se permettre.

C'est toujours dans la solitude, la nuit surtout, que l'amour agit avec tout son empire. Charles, rentré chez lui, sentit le poison circuler dans ses veines avec une nouvelle activité. Il se rappela le passé; il s'occupa du présent; il souleva d'une main timide un coin du voile qui couvre l'avenir. Le public a raison, pensait-il, le comte est jaloux, puisqu'il ne m'a pas engagé à le voir, moi, à qui il marquait, il y a quelques mois, tant de bienveillance, et qui, peut-être, l'ai méritée... Cependant il m'a encouragé de la manière la plus aimable à me présenter dans sa loge. Cette démarche ne dit-elle pas tout, et ne suis-je pas autorisé, obligé même à y répondre par une marque de déférence et de politesse?... Non, non, je n'irai pas à l'hôtel, et qu'y ferais-je? J'y verrais une femme qui ne m'aime pas, qui ne m'aimera jamais, que j'adore, et dont la présence ajouterait à mes

maux.... Non, je n'irai pas à l'hôtel. Je n'irais pas, dût Julie m'écouter favorablement. Je n'entreprendrai pas de ruiner son bonheur et celui de son époux. On voit que Charles n'était pas de ces hommes qui se font de l'amour un jeu, et de la séduction un plaisir. C'était un fort honnête homme que Charles.

Cependant, le lendemain, sans s'en apercevoir, il s'habilla avec plus de soin qu'à l'ordinaire. Il avait décidé qu'il retournerait à Vincennes; mais les bienséances lui permettaient-elles de partir sans prendre congé de son colonel? Or, on se présente chez un officier supérieur qu'en grande tenue. Le colonel demeurait à la Chaussée d'Antin; Charles logeait rue Montmartre; il prit le boulevard : c'était tout simple. Il s'arrêta au passage du Panorama pour lire les affiches, quoiqu'il ne dût pas aller au spectacle le soir : on n'est pas fâché de pré-

juger à quel théâtre se portera la foule. Hélas ! l'affiche à laquelle il a dû le bonheur ou le malheur de revoir Julie, est déjà remplacée par une autre. Ainsi passe, disait-il, le plaisir fugitif. Le mal reste, aggravé par de cruels souvenirs. Le mal lui-même s'use enfin, mais trop tard. Qu'est-ce donc que la vie ?

Quand on fait des réflexions philosophiques et qu'on rêve profondément, on est distrait de tout ce qui n'est pas l'objet qui nous occupe. Charles avait traversé les passages du Panorama, du théâtre Feydeau, la rue Vivienne ; il était au Palais-Royal. Toujours rêvassant, il laissa derrière lui le Pont-Royal, il entra dans la rue St.-Dominique. Il faut avouer qu'il n'avait pas pris le chemin le plus court pour aller à la Chaussée d'Antin.

Sans idée positive, sans volonté déterminée, sa main s'est portée sur le marteau d'une porte cochère. Le cordon

est tiré, et il s'aperçoit qu'il a frappé à la porte du comte. Que faire, quand on a frappé à une porte, et qu'elle s'est ouverte? Il n'y a qu'un parti à prendre : c'est d'entrer, et c'est ce que fit Charles.

Il demande d'une voix douce et timide si M. le comte est visible. Il désire presque qu'on lui réponde que non. On lui répond qu'oui. Que faire encore? monter.

Le premier délire qui suit un mariage d'inclination réciproque était un peu calmé; mais nos époux étaient encore inséparables. Les momens de vide, dirai-je d'ennui, faisaient désirer un peu de dissipation. Mais les plaisirs intérieurs, extérieurs étaient toujours un bien de communauté. D'après cela, qui était reçu de monsieur était sûr de l'être de madame.

L'amour peut faire un sot d'un homme d'esprit : nous en avons eu la preuve hier à la Comédie française; mais cet état ne dure pas. Charles, après une révérence

assez gauche, quelques phrases un peu décousues, se remit par degrés, monta la conversation sur un ton qui devait convenir au comte, et traita les objets dont on s'entretenait avec une supériorité marquée. Cherchait-il sérieusement à plaire à la comtesse? Voulait-il simplement lui faire regretter de n'avoir pas été juste à son égard? C'est ce que je ne peux vous dire. Je vous assure seulement que Charles s'était volontairement monté la tête; qu'il était décidé à briller, et que le succès couronnait ses efforts. Cependant des distractions assez fréquentes le ramenaient à une femme trop dangereuse; mais ces écarts étaient courts. Il revenait, par un détour, par une heureuse transition, au sujet qu'on traitait, et il fixait de nouveau l'attention.

Depuis trois ou quatre mois, d'Alaire ne parlait qu'amour. La comtesse possédait tout le charme de cette langue;

mais le vocabulaire n'en est pas très étendu, et on revient toujours à ceci : Je vous aime, je vous adore; je peux aimer que vous. Ces répétitions pouvaient paraître fastidieuses à un homme de cinquante ans, d'un esprit droit, d'un jugement sain et d'une raison exercée. Julie ne savait que ce que le comte lui avait appris : rien de nouveau, pour l'un et l'autre, ne pouvait varier la conversation. Le comte s'abandonnait à l'agrément d'un entretien qui rompait l'uniformité d'une vie très heureuse sans doute. Mais diversité est la devise de la nature. Tout change, parce que tout doit changer, et rien ne peut nous soustraire à la rigueur d'une loi malheureusement générale.

En se laissant aller au plaisir d'entendre Charles, d'Alaire se souvenait quelquefois que l'homme qui l'intéressait était amoureux de sa femme. Mais

Charles est un homme d'honneur, et le cœur de Julie est invariablement à son époux. Un homme d'honneur! Charles en a sans doute. Mais il aime; il est aimable, beau et bien fait. Le cœur de la comtesse est tout à son mari : cela est incontestable. Cependant elle applaudissait à un trait heureux, à une idée piquante ou aimable. Elle trouva enfin que l'uniforme de M. Duval était avantageux, et qu'il le portait à merveille. Observation fort innocente, je vous le jure; mais qui ne plait pas à tous les maris. Le comte se pinça les lèvres, et fit un tour ou deux dans le salon.

On avertit madame qu'elle était servie. Les domestiques sont si gauches! Ils ne savent rien deviner. Il fallait engager Charles à rester, ou le laisser sortir, ce qui eût été contre les règles de la plus simple politesse. C'était rompre brusquement avec lui, et il n'était pas dans les

principes du comte de rien précipiter. L'invitation fut faite sans empressement, comme sans froideur. L'usage permettait à Charles d'accepter, ou de refuser. Son cœur lui disait de rester, et il écouta son cœur.

La comtesse fit les honneurs du dîner avec une amabilité, une gaieté, une grâce qu'elle n'attachait pas à toutes ses actions. Le comte s'en aperçut, et des réflexions sérieuses commencèrent à naître. La conversation devint languissante. Charles regarda la pendule : il y avait quatre heures qu'il était chez d'Alaire. Il crut qu'il était temps de le laisser libre. Il se retira à regret; mais enfin il sortit.

Julie n'avait plus d'objet de comparaison. L'aimable distraction que Charles lui avait procurée n'existait plus que dans sa mémoire, et il y a un intervalle immense entre la jouissance et le souvenir.

Elle se disait, bien bas, à la vérité, que le beau jeune homme devrait les venir voir quelquefois. Mais sans réflexion, sans efforts, elle redevint cette femme aimante, toujours sûre de charmer son mari. Le comte se reprocha alors de s'être livré à des idées qui n'avaient aucune espèce de fondement, et qui n'étaient propres qu'à troubler son repos.

Le grand air avait rafraîchi la tête et le cœur de Charles. Il se souvint qu'il devait être rendu à Vincennes de très bonne heure. Il conçut des inquiétudes sur les suites que pouvait avoir une absence beaucoup trop prolongée, et il se jeta dans la première voiture qui se présenta à lui.

En arrivant à Vincennes, il apprit qu'on avait fait le matin l'exercice du canon. C'était la première fois qu'il manquait à son devoir, et il avait sept ans de service. Il s'en fut droit chez le major;

il s'accusa, et demanda quelle peine lui était infligée. « Si tous les officiers vous » ressemblaient, lui dit le major, je me » bornerais à de simples remontrances. » Mais je dois un exemple au maintien de » la discipline, et vous garderez les ar- » rêts pendant quinze jours. »

On n'a rien à faire quand on est aux arrêts, et Charles écrivit au comte le récit de sa mésaventure. Il n'eût osé écrire à madame : c'eût été violer toutes les bienséances. Mais pourquoi écrit-il, quand rien ne l'y oblige? Il sait, et je vous l'ai dit, que la comtesse ne quitte jamais son mari, et que sa lettre sera lue en commun. Elle est tournée de manière à ajouter à l'intérêt qu'il inspire, et qui ne lui est pas échappé. Prenez garde, monsieur l'homme d'honneur, vous commencez à vous écarter du sentier, difficile à la vérité, que vous a tracé la sagesse.

« Ne trouvez-vous pas, mon ami, que » M. Duval écrit comme un ange? — Il » écrit très bien. Mais je ne vois pas à » quel propos il m'adresse cette longue » lettre. — Vous l'avez accueilli; il vous » devait des remercîmens. Il n'a pu vous » les faire de vive voix, puisqu'il est aux » arrêts : il était tout simple qu'il écri- » vît. » Le comte n'avait rien à répondre à cela; mais il trouva que madame pouvait s'occuper moins de Charles. Un sourire, une caresse de la femme charmante ramenaient la confiance et la sécurité.

« Nous sommes des ingrats, dit la com- » tesse, quelques jours après. — Com- » ment cela, ma chère amie? — Vous » souveniez-vous de ce temps où vous me » cachiez dans un fiacre, enveloppée dans » une petite robe blanche; où vous te- « niez sous le bras un volume de bota-

» nique, d'histoire naturelle ; où nous
» courions après l'insecte ailé que rece-
» vait le grand sac vert de madame Ber-
» nard ? Nous nous reposions sous ce
» gros chêne dont le pied est couvert de
» mousse. Un repas frugal, que l'appétit
» nous faisait trouver délicieux, réparait
» nos forces épuisées. Votre main effleu-
» rait la mienne et portait déjà dans
» mon cœur le trouble et le plaisir. —
» Hé bien, ma chère amie? — Hé bien,
» nous n'avons pas pensé à aller voir ce
» bois où ont commencé pour nous l'a-
» mour et le bonheur. Mon ami, allons-y
» faire un pèlerinage. Répétons-y ces
» scènes dont le souvenir m'est si pré-
» cieux. Faisons des libations aux driades
» de Vincennes. — Allons en faire à celles
» de Boulogne. — Oh! mon ami, le bois
» de Boulogne est aride, dépouillé. — J'en
» conviens, Julie ; mais là, du moins,
» nous ne serons exposés à aucun inconvé-

» nient.—Hé, mon ami, qu'aurions-nous
» à craindre à Vincennes? — Vous ne le
» sentez pas. — Eclairez-moi, je vous en
» supplie. — Charles est en garnison à
» Vincennes.—Il est aux arrêts.—Mais,
» en allant, en revenant, nous pouvons
» le voir à sa croisée. — Je n'en serais
» pas fâchée.—Réfléchissez donc, Julie.
» Sans doute vous n'avez pas de raisons
» pour éviter Charles; vous n'en avez pas
» non plus pour le chercher. — Mais,
» mon ami, je ne le cherche pas. — Il
» pourrait le croire, parce qu'il aime en-
» core, et que l'espérance n'abandonne
» jamais l'amour. Ne sentez-vous pas,
» Julie, quel tort vous ferait, dans l'es-
» prit de Charles lui-même, une démar-
» che qui pourtant n'aurait rien de ré-
» préhensible, mais qu'il ne manquerait
» pas de rapporter à lui?—Il aurait grand
» tort, mon ami. — Peut-être, Julie.
» Pourquoi revenir, après quatre mois

» de mariage, à des jeux qui sans doute
» avaient des charmes alors, mais qui
» aujourd'hui seraient insignifians? Pour-
» quoi d'ailleurs préférer le bois de Vin-
» cennes à ceux de Boulogne et de Ro-
» mainville, où nous avons aussi fait des
» libations? Voilà des questions qui se
» présenteront naturellement à l'imagi-
» nation de Charles, et auxquelles ré-
» pondront son cœur et sa vanité. Et moi,
» Julie, moi, dont vous ne vous occupez
» pas en ce moment, quel rôle jouerais-je
» dans ceci? Un ridicule, que s'est donné
» volontairement un mari, ne s'efface ja-
» mais. Il en est même qu'il ne peut s'at-
» tribuer, et qui s'oublient très difficile-
» ment.— Mais, mon ami, vous prenez
» ma proposition d'une manière bien sé-
» rieuse. — Ma chère amie, il est des
» choses que votre inexpérience ne vous
» permet pas de prévoir. Le public n'est
» pas rigoriste sur les mœurs. Cependant

» une démarche inconsidérée fixe son at-
» tention, et il ne revient jamais sur ce
» qu'il a prononcé. Ma Julie, si douce,
» si belle, si aimante, mais si jeune, ne se
» laissera-t-elle pas guider par son ami? »

Julie réfléchit un moment. Elle jeta ses bras au cou du comte, et elle lui dit de ce ton qui pénétrait toujours son cœur : Mon ami, allons dîner au bois de Boulogne.

D'Alaire fut touché de ce prompt retour à la raison. Il combla sa jeune épouse de marques de bonté et de tendresse. Son extrême docilité l'avait rassuré sur l'avenir ; cependant il crut devoir écrire à Charles :

« Vous avez aimé tendrement la comtesse, monsieur, et vraisemblablement votre amour n'est pas éteint. Vous avez oublié chez moi les heures et votre devoir ; cela suffit pour me faire juger l'état de votre cœur. Je ne vous suppose

pas d'intentions, parce que je veux continuer à vous estimer et à vous aimer. Mais j'attends de votre délicatesse la cessation absolue de vos visites. Les continuer, serait compromettre la comtesse, et je ne pourrais vous voir chez moi qu'avec un déplaisir très prononcé.

» Cependant je ne suis pas injuste : je sais que nos sentimens, comme nos opinions, sont indépendans de notre volonté ; et si jamais je peux vous être utile, attendez tout de mon amitié. »

Ah! disait Charles, après avoir lu cette lettre, c'est chez le comte que mon amour a pris naissance ; c'est lui-même qui l'a encouragé. Il m'a promis la main de Julie à une condition que je n'ai pas remplie volontairement, je l'avoue. Mais enfin je ne me suis pas mesuré avec M. de Versac. Le comte a reçu de moi des services, qu'un ami vrai pouvait seul lui rendre,

et aujourd'hui il me bannit de sa maison. Les hommes sont ingrats, perfides!

Quatre lignes, insérées dans un journal, lui servent de prétexte pour anéantir des raisons de prévoyance et de sagesse, pour céder à l'impulsion de son cœur, et il n'a pas daigné penser au coup mortel qu'il me portait! Il s'est bien jugé : c'est un égoïste.

Il m'éloigne de chez lui.... Hé! puis-je l'en blâmer? Ne sent-il pas que l'amour que lui porte Julie est tout entier dans une tête exaltée par l'admiration et la reconnaissance; qu'un jeune cœur peut seul en attirer, en fixer un autre, et que mes assiduités auprès de sa femme feraient trois malheureux?

Je serai assez grand, assez généreux pour m'imposer un sacrifice qu'il était inutile de me prescrire. Non, je ne verrai plus la comtesse.

Il est aisé de faire des projets. Mais l'exécution.... Ce pauvre Charles!

Quinze jours passent comme autre chose. C'était dimanche, et la grosse gaieté se disposait à célébrer la fête de St.-Cloud. Julie ne connaissait point ce parc charmant. Elle n'avait pas vu jouer les eaux de Versailles : celles de St.-Cloud devaient lui paraître admirables. Elle en avait dit un mot, et le bon d'Alaire s'empressait de satisfaire ses moindres désirs, je vous l'ai déjà dit.

Ils arrivent sous cette grande et magnifique allée que borde la rivière. La foule des amateurs, leur activité, les plaisirs un peu enfantins, mais variés, qui s'offrent de toutes parts, étonnent Julie, et piquent sa curiosité. Elle veut tout voir, tout entendre depuis ce chanteur qu'accompagne l'orgue de Barbarie, jusqu'au buffet surchargé des restaurateurs. Polichinelle et le danseur de

corde ne lui paraissent pas indignes d'elle. Le raisonnable, le grave d'Alaire est entraîné jusque dans les sentiers sinueux que l'art a tracés le long du flanc de la montagne. Julie ne peut être jalouse d'aucune femme. Elle ne les voit que pour les éviter et suivre son chemin.

Cependant, au détour d'une allée solitaire et étroite, une femme jeune, jolie et élégante, appuyée nonchalamment sur le bras d'un jeune homme très remarquable, oblige Julie et le comte à se ranger. Un obstacle, quel qu'il soit, impatiente toujours un peu, et par conséquent fixe l'attention. La dame est inconnue ; mais celui qui l'accompagne?... Vous ne devinez pas? Oh! que si ; oh! que si.

Julie devient rouge et belle comme la pêche que couvre encore son duvet. Un léger frémissement court de veine en veine. Il est senti par le comte, qui tenait

le bras de sa femme et qui caressait sa main. Charles rougit de son côté, fait une profonde révérence, et passe.

A quelques pas de là, un autre jeune homme se présente. « N'avez-vous pas » vu, demanda-t-il à d'Alaire, une jeune » dame que promène un officier ? — » M. Duval ? — Vous le connaissez ? C'est » un homme plein de mérite. Il me paraît, » monsieur, reprend Julie, que vous le » connaissez aussi. — Je suis son colonel. » — Et c'est madame votre épouse qu'il » conduit ? — Précisément, mademoi- » selle. — Vous les trouverez à trente » pas, derrière ces marronniers. »

Ah ! pensait Julie, c'est la femme de son colonel ! qu'importe ? N'a-t-elle pas des yeux et un cœur ? Julie ne disait plus : Quand on aime une fois, n'est-ce pas pour la vie ? Elle ne peut le voir sans éprouver un trouble marqué, se disait le comte. Combien étaient sages les réflexions qui,

pendant quelque temps, m'ont empêché de m'unir à elle ! Combien étaient justes les observations de madame de Versac ! Pourquoi ne m'y suis-je pas rendu !

Un mari et une femme qui se promènent avec de telles dispositions d'esprit, ne s'amusent pas beaucoup. Cependant on ne peut rompre brusquement à midi une partie faite pour toute la journée. Mais comment usera-t-on le temps?

On reste une heure à table, et c'est toujours cela de passé. Et puis, on est dispensé de parler, quand on mange, et c'est encore un avantage, quand on veut être à ses pensées. Le comte propose de déjeuner. Julie accepte avec empressemens, et elle veut conduire son mari chez le brillant restaurateur qui est au bas de la grande avenue : la femme d'un colonel déjeune aussi, et ce doit être à la meilleure auberge. Le comte dit, avec une certaine fermeté, que le restaurateur

du coin ne sait à qui entendre, et qu'il veut aller à Sèvres. Julie soupire et se laisse mener.

Charles était de bien bonne foi, quand il s'était promis de ne plus paraître chez la comtesse. Mais il venait de la revoir. Sa rougeur avait rendu de nouvelles forces à l'amour; elle avait ranimé, peut-être, des espérances auxquelles il est si facile et si doux de se livrer. Sur un prétexte, bon ou mauvais, Charles a remis la jeune dame à son colonel. Il se jette hors des routes battues; il suit celle que tiennent d'Alaire et Julie, caché par le taillis ou des rochers. Il ne voit pas; mais il écoute et il entend. Il sait qu'on va déjeuner à Sèvres.

Il retourne sur ses pas; il rejoint le colonel, et il a, dit-il, un appétit dévorant. Le colonel et sa femme se trouvent disposés à le seconder. Mais qu'y aura-t-il de passable à St.-Cloud? On n'y fait

bien que les matelotes ; mais elles seront d'hier, et

Un ragoût réchauffé ne valut jamais rien.

Il n'y a personne à Sèvres, et il sera facile de faire faire la matelote sous ses yeux.

Toute Française, à ce que j'imagine,
Sait bien ou mal faire un peu de cuisine.

La jeune dame assure que personne ne fait une matelote comme elle. Le colonel et Charles protestent qu'un mets, apprêté par une jolie main, doit en avoir la délicatesse. On prend le chemin de Sèvres et Charles règle la marche : il faut qu'il observe le comte et Julie, pour n'arriver ni trop tôt, ni trop tard, et les suivre dans l'auberge où ils sont entrés. La meilleure des matelotes, mangée où ils ne seraient pas, n'aurait aucun prix à ses yeux.

« Connaissez-vous le comte d'Alaire ?

» dit Charles au colonel. — J'en ai » beaucoup entendu parler, et toujours » d'une manière avantageuse.—Le voilà » devant nous. Il entre dans cette au- » berge avec sa femme.—Sa femme ! je » l'ai prise pour sa fille. Je l'ai appelée » mademoiselle. Le comte n'aura pas été » flatté de ma méprise. Mais pouvais-je » deviner le mari d'un enfant dans un » homme de son âge ? Au reste, je serai » bien aise de le voir, de l'entendre. En- » trons à son auberge. » C'est ce que voulait Charles.

Il était bien difficile, qu'en allant et venant, les domestiques ne laissassent pas quelque porte ouverte, et un coup d'œil furtif est un larcin bien innocent. Ainsi raisonnait Charles. Les choses s'arrangèrent mieux qu'il ne l'espérait.

Le colonel avait trente ans, de la naissance, de la fortune, et avec ces avan-

tages-là on se permet bien des choses. Il entre; il va de chambre en chambre. Il trouve la comtesse seule dans un petit salon, où il y avait deux tables. Il salue respectueusement la jeune dame et se met à la table qu'elle n'occupe pas. Sa femme et Charles montent. Les révérences sont prodiguées de part et d'autre. Des révérences veulent dire quelque chose, et dispensent de parler ceux qui sont embarrassés : Julie et Charles ne proférèrent pas un mot. Ils se regardaient, et ce langage en vaut un autre.

Que faisait le comte, pendant qu'on s'emparait de la moitié de sa chambre? Il donnait ses ordres au chef de cuisine. Il remonte, suivi d'une fille qui porte le premier plat qu'il a choisi. A l'aspect, très imprévu, de Charles, il est frappé d'étonnement et presque de stupeur. A quoi va-t-il se résoudre? Faire porter son

déjeuner dans une autre chambre, serait se couvrir d'un ridicule ineffaçable. Il le sent et se résigne.

Charles sent, de son côté, combien il serait inconvenant de paraître braver le comte. Il parle du hasard qui les a réunis au même endroit. Il rappelle le projet de matelote; il invite le colonel et sa femme à descendre.

D'Alaire et Julie se mettent à table. Ils mangent, ou font semblant de manger: c'est ce qu'ils pouvaient faire de mieux.

On trouve très peu de choses à Sèvres le jour de la fête de St.-Cloud. Il n'y avait pas un goujon en bas, et le comte avait arrêté ce qu'il avait trouvé de mieux. Le colonel est à son aise avec tout le monde. Il propose à d'Alaire de partager son déjeuner et la dépense. Il lui dit, du ton le plus honnête, qu'il se félicite de pouvoir faire connaissance avec un homme dont l'éloge est dans toutes les bouches. Au fond, il était assez égal au comte que

Charles fût à une table ou à l'autre. Il se rendit de bonne grâce à la proposition du colonel.

Charles eut la discrétion de se placer aussi loin de la comtesse que le permettait une table de six couverts, et je crois qu'intérieurement d'Alaire lui sut gré de cette réserve.

Pendant que les uns déjeunent et causent, que les autres réfléchissent, le temps se brouille. Une pluie fine commence à tomber, et la fille de service prononce qu'elle durera pendant le reste de la journée. Il n'est plus possible de se promener. Que faire ?

Le colonel, sa femme et Charles sont venus bourgeoisement par la galiote, et comptent la prendre pour retourner à Paris : madame aime beaucoup le grand air. Mais la galiote est à Saint-Cloud, et il n'y a pas une voiture de place à Sèvres.

Julien avait suivi ses maîtres à une

distance respectueuse. Il crut ne pouvoir mieux faire que d'aller chercher le carrosse du comte, et l'élégant équipage parut sous les croisées pendant qu'on se consultait. Comment laisser dans l'embarras des personnes avec qui on a déjeuné ? Il faut paraître au moins vouloir les en tirer. D'Alaire propose, assez faiblement, au colonel de le reconduire, et le colonel le prend au mot.

D'Alaire avait beaucoup marché, et pendant qu'il était à table, sa jambe malade s'était roidie au point qu'il put à peine traverser le salon. « Ah ! mon ami, » lui dit Julie, j'ai abusé de votre com» plaisance. Vous êtes excessivement fa» tigué, et vous boitez beaucoup. » Ah ! pensa le comte, avec amertume, elle s'aperçoit que je suis boiteux ! Elle ne m'aime plus.

On monte en voiture. Charles se trouve placé vis-à-vis de la comtesse. Leurs ge-

noux se touchent; leur trouble ne peut être égalé que par celui du comte. Il souffre horriblement. La nuit étend ses voiles; Charles, hors de lui, ose chercher une main, qu'on retire précipitamment; mais les genoux restent immobiles. D'Alaire ne voit rien; mais il craint tout, il suppose tout, et son supplice augmente à chaque instant.

Il rentre à l'hôtel, et le sommeil fuit loin de lui. Que le hasard, se dit-il, ou des conventions secrètes aient disposé les événemens de cette journée, il est temps de prévenir des désordres que j'ai prévus, et dont l'idée n'a pu m'arrêter. Malheureuse faiblesse! les jours d'illusion sont écoulés; une épouvantable réalité leur succède.

Il sonne, il fait venir Félix; il fait éveiller les femmes de Julie. Il donne des ordres précis, positifs. Il entend, il veut qu'on les exécute à l'instant.

Il a recommandé qu'on ne troublât pas le repos de la comtesse. Quand Julie s'éveille, elle apprend que tous ses effets sont emballés, à l'exception de ce qui se trouve dans sa chambre à coucher. Elle voit, dans la cour, une berline attelée. Elle passe dans l'appartement du comte. Elle est timide, embarrassée, et cependant elle lui demande ce que signifient ces dispositions. « Madame, je m'aperçois, depuis quelques jours, que l'air de Paris et de ses environs ne vous convient plus. Il est temps, d'ailleurs, de finir votre éducation : nous allons voyager. » — Voyager, M. le comte ! Où me conduisez-vous ? — Sous le plus beau ciel de l'univers. Nous commencerons par visiter l'Italie. Soyez prête à monter en voiture dans une heure. » Malheureux d'Alaire, il y a des Charles partout.

Julie ne répond pas un mot, et que peut-elle dire ? Elle n'est pas coupable ;

mais elle n'est plus en paix avec elle-même.

MORALITÉ.

Grands de la terre, écrivez en lettres d'un pied dans votre cabinet :

Plus on est élevé, plus la chute est terrible.

Jeunes filles, sachez que vous n'aimerez véritablement que ce qui est jeune comme vous.

Vieillards, apprenez à vous rendre justice.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

00099964

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015